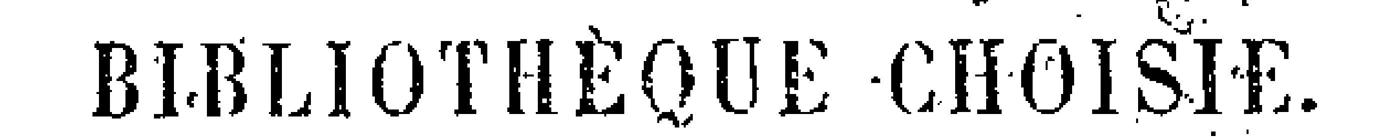


Le chevalier de Saint-Georges (2e éd.) par Roger de Beauvoir




gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.



Le Chevalier

DE

SAINT-GEORGES

par

ROGER DE BEAUVOIR.

Deuxième Édition, avec de nouvelles Notes de l'auteur.

Tome Quatrième.



PARIS.

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,

place de la Bourse, 13.

1840.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES.

BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, 24, RUE LEMERCIER.



LE CHEVALIER

DE

SAINT-GEORGES

PAR

Roger de Beauvoir.

Deuxième édition,

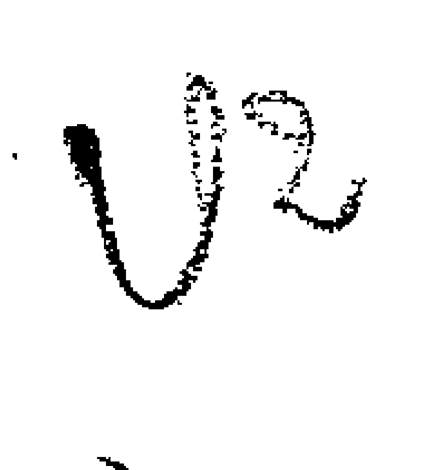
AVEC DE NOUVELLES NOTES DE L'AUTEUR.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
13, PLACE DE LA BOURSE.

1840.



LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES*

XVI.

Les bâtonnistes.

> « Ha! chevalier, répondit-elle, si le monde en estoit peuplé de telz, l'outrecuidance des méchans n'auroit telle vigueur qu'elle a! »
>
> (Nicolas de Herberay, *Combat d Amadis contre Balan.*)

Un quart d'heure avait suffi pour faire de ces salons, si peuplés auparavant, un véritable désert.

Le bruit des voitures ne retentissait déjà plus qu'à de faibles intervalles ; les bougies se mouraient aux branches des candélabres ; quelques pas de valets ébranlaient à peine les cours...

Bientôt tout devint silence, et il ne demeura que

deux personnes éveillées dans les petits appartemens du Palais-Royal.

C'étaient Saint-Georges et Mme de Montesson.

A peine Maurice venait-il de jeter au chevalier ces insultantes paroles que le bras de la marquise était venu s'interposer entre le sien et celui de Saint-Georges ; elle-même avait entraîné ce dernier vers un cabinet dont elle referma la porte sur lui...

Parmi les nombreux spectateurs de cette scène, il ne s'en trouva pas un qui n'applaudît à ce mouvement de Mme de Montesson. C'était chez elle que cet éclat venait d'avoir lieu ; la force physique de Saint-Georges était encore doublée par son irritation ; il ne tenait qu'à lui d'écraser ce faible jeune homme. La marquise usait de ses droits de maîtresse de maison en le séparant de son agresseur.

Moins que tout autre le duc d'Orléans eût songé à désapprouver cette généreuse précaution ; il n'entrait pas dans l'esprit de son altesse d'en pénétrer le motif ; d'ailleurs, le spectacle joint au concert avait déjà endormi réellement le prince, qui se contenta de recommander à la marquise les plus grands égards pour son prisonnier. Il regagna sa chambre appuyé sur le bras de M. de Durfort.

La marquise et Saint-Georges demeuraient donc seuls, Saint-Georges les lèvres encore agitées par la colère, la marquise fixant sur lui un regard pénétrant et inquiet.

Le chevalier ne se sentait guère disposé à rompre le premier ce froid silence ; il s'était assis devant la cheminée et se contentait de battre de temps à autre

le parquet de son talon. Comme le bronze reluit à la flamme, son visage, dont chaque muscle était en jeu, réfléchissait les lueurs qui sortaient de l'âtre; ses dents blanches claquaient violemment, son front ruisselait de sueur, sa main par un mouvement machinal demeurait encore sur la garde de son épée.

La marquise venait elle-même de dégrafer sa robe de *Pomone*, elle se jeta sur un sopha.

—Vous avez là, dit-elle au chevalier, une charmante bague... laissez-la-moi voir.

Il lui présenta sa main.

Aucun de ses gestes n'avait échappé à la marquise dans cette fatale soirée. La contrainte que son rôle d'opéra imposait à Mme de Montesson ne l'avait pas tellement liée qu'elle n'eût pu voir distinctement le manége amoureux du chevalier; elle en avait suivi chaque progrès avec une incroyable avidité. Elle-même n'avait choisi cette soirée que comme une pierre de touche, bien résolue d'y épier l'impression que la nouvelle inattendue de ce mariage ferait sur l'esprit de Saint-Georges. Dans les entr'actes, elle avait collé son œil au trou de la toile comme une actrice ordinaire; elle avait pu le voir échangeant avec Agathe une sorte de conversation muette, chaque soupir sorti du cœur de Saint-Georges était venu retentir à son oreille... L'humiliation et le dépit l'avaient brisée.

Au milieu de ce monde préoccupé du seul intérêt de la comédie, cette intelligence et cette sympathie de deux êtres ne s'entretenant que de leur amour lui avait paru une injure.

La vue de cette bague passée au doigt du mulâtre

lui avait fait presque autant de mal qu'à Maurice : un secret instinct lui disait que c'était celle d'Agathe. Elle n'eut pas de peine à s'en convaincre en voyant le chiffre qui s'y trouvait gravé.

— C'est une fort belle bague, ajouta-t-elle avec ironie, pour une bague de Saint-Malo!

Saint-Georges ne répondit pas. Il était agité de mille pensées; la rage, l'indignation, le désir de la vengeance doublaient alors la vivacité de son regard. Il demanda brusquement à la marquise de quel droit elle l'avait empêché de châtier un insolent, un homme qui venait de l'injurier dans son salon même, sans qu'il eût donné le moindre motif à ses invectives.

— Je ne veux point justifier le marquis de Langey, répondit-elle froidement; peut-être cependant trouverait-il de bonnes raisons pour appuyer cette insulte.....

— Lesquelles? reprit impérieusement Saint-Georges.....

— Mais quand ce ne serait, chevalier, que la façon étrange avec laquelle vous regardiez sa femme pendant la soirée. Vous ne l'ignorez pas, Mlle Agathe de La Haye épouse le marquis!

Saint-Georges se contenta de se promener à pas pressés par la chambre..... Mme de Montesson fut trompée dans son attente, elle espérait que le chevalier se justifierait.

— Vous gardez le silence, Saint-Georges; vous ne voulez pas même me rassurer; vous avez raison, vous n'y réussiriez pas. Croyez-vous donc continua-t-elle, que je n'aie pas tout vu? Me prenez-vous pour une

de ces femmes que l'on abuse? Si j'ai invité cette enfant à mes spectacles, pensez-vous que ce fût pour supporter votre inconvenance audacieuse, votre silence concerté, vos regards enflammés allant au-devant de cette singulière héroïne? Grâce à elle, vous ne m'avez pas seulement vue, vous m'avez à peine applaudie, moi, la reine de cette fête! De cette heure aussi j'ai acquis la preuve de votre inconstance. Vous êtes lassé de moi, sans doute; il vous faut un jouet, une figure de roman. L'intéressante beauté, que cette petite fille qui va devenir dans trois jours l'épouse de M. de Langey!

— Vous oubliez, madame, qu'elle peut devenir sa veuve!

— Il est impossible de m'avouer plus naïvement que vous détestez le mari. Réfléchissez cependant. Qu'allez-vous faire? Vous emporter contre le fils de M. de Boullogne, le fils d'un homme grave, puissant!..... car vous n'ignorez pas que c'est son fils?

— Je le sais, on me l'a dit; mais que m'importe à moi M. de Boullogne? que me fait le crédit d'un contrôleur général? Peut-il empêcher que je n'aie été insulté par son fils et qu'il me faille une réparation!

— Ce jeune homme, Saint-Georges, vous fera sans doute des excuses; la vivacité d'un premier mouvement..... Je vous ai bien vu, il y a trois ans, reprit-elle avec une malicieuse tranquillité, chercher querelle à un officier du Royal-Allemand qui me regardait à l'Opéra! Pourquoi voulez-vous que la susceptibilité de M. de Langey ne se soit point émue

de votre persévérance d'admiration vis-à-vis d'Agathe?

— Pourquoi? pourquoi? répondit-il avec rage et en continuant de se promener par l'appartement; c'est parce que j'ai été l'ami de cet infâme, que j'ai exposé ma vie pour lui..... Mais, interrompit-il, vous ne savez pas tout cela!

— Je sais, Saint-Georges, que vous me trompez, que mon amour n'est plus qu'un fardeau qui vous pèse. Vous parlez de l'ingratitude de ce jeune homme, oubliez-vous donc la vôtre? Ah! de ce soir, hélas! je sais ce que vous valez. Vous ne craignez pas de fouler aux pieds le souvenir de mes bienfaits. Je ne le vois que trop, je ne suis plus rien dans vos souvenirs; et cependant, continua-t-elle avec hauteur, c'est moi, Saint-Georges, moi seule qui vous ai fait ce que vous êtes. Le titre que vous avez vient de moi, votre place, votre nom.....

— Assez, madame, assez; épargnez-moi l'humiliation des reproches. Si vous voulez m'insulter, même après M. le marquis de Langey, je ne pourrais combattre avec vous à armes égales, je préfère me retirer.

— Pour la rejoindre, n'est-ce pas? s'écria-t-elle en se dirigeant vers la porte. Vous avez quelque intelligence secrète dans la maison, chevalier; il vaudrait mieux me le dire. Oh! si vous me trompez, je me vengerai. Dieu veuille qu'après avoir éprouvé ce qu'était mon amour, vous ne ressentiez pas les effets de ma colère!

— J'ai un rendez-vous, madame, un rendez-vous

d'honneur que je dois assigner à ce jeune homme, permettez que je me retire chez moi.

— Vous pouvez lui écrire à cette table, un de mes gens portera la lettre.

— Je n'ai pas à cœur d'éveiller les soupçons du duc en demeurant chez vous à cette heure tardive; de grâce, souffrez que je parte!

— Vous n'y songez pas, à deux heures du matin!... vous pourriez courir quelque danger..... La nuit est noire, n'entendez-vous pas ces gouttes de pluie?

— Il faut que je sorte! reprit vivement Saint-Georges en saisissant son manteau. J'ai quelqu'un à voir cette nuit; demain je vous promets de revenir.

— Quelqu'un! avez-vous dit? oh! par pitié, ajoutez que ce n'est point elle..... Jurez-le-moi, continua la marquise en joignant les mains.

— Je vous le jure!

— Saint-Georges, vous oubliez que demain vous avez cette triste affaire..... Je ne vous verrai pas de la journée..... Restez près de moi, je vous en supplie..... Autrefois, il ne fallait pas vous supplier!

Elle avait penché doucement sa tête sur l'épaule de Saint-Georges..... Mme de Montesson était encore belle; en ce moment, son visage avait pris une telle expression de terreur que si le chevalier n'eût pas été en proie à tout un orage de pensées, il eût reporté sur cette femme un regard de compassion et d'intérêt. Mais le souvenir récent de son injure l'agitait comme la fièvre. Il avait hâte de quitter ce lieu dont chaque mur, chaque écho semblait lui répéter encore l'outrage de son imprudent ennemi. L'amour

intéressé de cette femme aurait-il la force de l'arrêter en ce moment? Ne venait-il pas se placer devant une image chérie, celle d'Agathe, la seule qui eût pu enchaîner peut-être sa vengeance? Le ton avec lequel la marquise lui avait rappelé ses bienfaits entretenait dans son âme un dégoût hautain auquel il lui fallait se soustraire. Il voulait regagner son hôtel; la femme dans le sein de laquelle il voulait épancher son désespoir et sa honte, c'était sa mère! Il la réveillerait, il lui dirait sa douleur. Après tout, on ne l'avait insulté que parce qu'il était son fils! Ce n'était que devant elle et Dieu qu'il devait agiter la question de sa vengeance!

De son côté, Mme de Montesson tremblait, évidemment moins pour l'issue de ce duel (si toutefois ce combat devait avoir lieu) que pour le renversement de ses espérances. Elle n'entrevoyait qu'avec une secrète angoisse le triomphe assuré du chevalier. La main de la marquise se mouillait d'une sueur froide en pressant la main de cet homme, qui peut-être reviendrait l'époux d'Agathe. Il faut être femme, et femme déjà vieille, pour comprendre tout ce qu'il y a d'alarmes et de désespoir dans l'examen du lien fragile qui vous attache un amant plein de force et de beauté. Le caractère entreprenant du chevalier autorisait les frayeurs de Mme de Montesson; qu'allait-il faire cette nuit? tenter peut-être l'enlèvement de la jeune fille! La marquise maudit alors les entraves qui la retenaient: elle eût voulu le suivre, ne plus le quitter, assister sous le voile à chacune de ses démarches. Mais il était trop tard, Saint-Georges avait fui; elle

se retrouva bientôt en habits de fête devant sa glace, si pâle, si abattue, qu'elle eut presque peur de s'y regarder.....

Cependant Saint-Georges, ramenant sur lui les plis d'un ample manteau, tournait le coin de la rue Saint-Honoré. La pluie et le vent contrariaient sa marche. Malgré le peu de distance qui le séparait de son hôtel, il songeait à doubler le pas quand il se vit assailli par six hommes armés de bâtons qui sortaient d'un cabaret borgne de la rue Pierre-l'Escot. Le peu de lueur que jetaient les réverbères, autant que la promptitude de cette attaque imprévue, ne lui permit pas de distinguer d'abord les traits de ces inconnus ; mais à la manière dont ils jouèrent du bâton, le chevalier ne put douter un instant que ce ne fussent des maîtres bâtonnistes..... Qui pouvait avoir payé ces hommes pour cette attaque nocturne? c'est ce dont Saint-Georges n'eut guère le temps de s'embarrasser, car il les vit bientôt se précipiter sur lui avec une telle vitesse est des croisés si impétueux qu'un autre que lui s'en fût trouvé étourdi. Heureusement le chevalier connaissait cette arme ; il parvint à saisir celle de l'un des agresseurs. Se défendant alors de son mieux, il gagna du pied jusqu'au corps de garde où se tenait le guet dans la rue Saint-Honoré. Les bâtonnistes avaient choisi le moment d'une patrouille : il ne restait qu'un factionnaire dans la guérite. Aux cris du chevalier, cet homme fit feu ; mais, soit que le coup fût mal dirigé, soit qu'il n'eût atteint que légèrement un des malfaiteurs, quatre d'entre eux n'en poursuivirent pas moins Saint-Georges avec

une étrange promptitude..... Ils cernèrent bientôt la porte du chevalier de manière à lui en interdire l'entrée ou à ne lui céder qu'après une vive résistance..... La fureur saisit Saint-Georges au point qu'il en étendit un sur le carreau d'un seul revers de *manchette*. L'ombre devenue plus épaisse et la pluie tombant à flots avaient presque fini par l'aveugler. Déjà même il avait dépassé sa porte, poussé et repoussé qu'il était par ce flot de combattans dont l'acharnement semblait s'accroître. Les efforts multipliés qu'il venait de faire avaient engourdi son bras; le sang coulait de l'une de ses manches : une minute encore, et il allait se trouver sans force.....

La lueur inespérée qu'il entrevit en ce moment critique au premier étage d'une maison de la rue de l'Oratoire vint ranimer son courage. Rassemblant toute sa vigueur, il parvint, en rouellant toujours du bâton avec une grande adresse, à s'acculer dans l'allée sombre et profonde de cette maison, qui lui était inconnue.....

La porte de l'allée avait un verrou, le chevalier le tira sur lui.....

XVII.

La rue de l'Oratoire.

> Oh! mon âme est déjà remplie de ce malheur, et l'excès de sa douleur m'accablera.
>
> (*Les Deux gentilshommes de Vérone*, acte III, scène I.)

De son côté, Maurice s'était vu enlevé de ce même cercle dans lequel sa présence avait jeté un trouble si inattendu.....

Abandonnant Agathe aux soins de Mme de Langey, qui l'avait emmenée dans sa voiture, M. de Boullogne avait reconduit Maurice dans la sienne jusqu'à son hôtel, situé près des Feuillans. Là, il l'avait renfermé lui-même dans sa chambre ; les dispositions du jeune marquis ne lui ayant semblé que trop fougueuses, malgré tout le soin qu'il avait pris de les combattre.

M. de Boullogne ne se trompait pas ; en dépit de la supériorité du chevalier, Maurice de Langey appelait de tous ses vœux le moment de cette rencontre.....

Comme il arrive toujours après une violente émo-

tion, la soirée de la marquise n'avait pas tardé à produire sur lui l'effet d'une hallucination confuse. Il ne lui en demeurait qu'une sorte de perception lourde; il entrevoyait comme à travers un brouillard les principaux traits de cette soirée : le mulâtre, son regard pétrifié, l'habit rouge qu'il portait, la bague d'Agathe qu'il avait au doigt.....

Il s'était jeté quelques secondes sur son lit, mais sans pouvoir trouver le sommeil, l'image de Saint-Georges et celle d'Agathe passant et repassant comme deux ombres sardoniques devant ses yeux.

Résolu de voir Mlle de La Haye, il se leva; la chambre où l'avait enfermé M. de Boullogne donnait sur la cour. Il avait vu le suisse la traverser précipitamment à cause de la pluie, mais il avait eu le temps de l'appeler. Le brave homme s'était approché du mur comme Blondel de la tour du roi Richard.

— Trois louis pour toi si tu m'ouvres! lui avait crié Maurice, en ayant soin d'assourdir le plus possible l'éclat de sa voix.

Il n'y a pas de suisse, fût-ce celui d'un contrôleur général, qui résiste à l'appât de trois louis. Le jeune homme eut bientôt franchi la grille de l'hôtel Boullogne.

Depuis l'aventure du bal de l'Opéra, il avait jugé prudent de placer Agathe dans une maison qui pût dépayser les recherches..... La vieille gouvernante de sa mère en possédait une dans la rue de l'Oratoire. En attendant que son mariage eût lieu, le marquis

pensa que cet asile conviendrait à Mlle de La Haye. La jeune fille se trouvait de la sorte à peu de distance du Palais-Royal, dont le gain de son procès allait lui ouvrir les portes. Bien qu'elle éprouvât peu de déplaisir à quitter le quai d'Anjou, Agathe avait tressailli en s'éveillant un matin sous la protection d'une gouvernante dans ce nouvel appartement. Les murailles de l'église de l'Oratoire y jetaient durant le jour une ombre froide et sévère ; il passait à peine quelques carrosses par la rue..... La sollicitude que Maurice avait apportée dans toutes les démarches qui concernaient la poursuite du procès d'Agathe, la demande récente de sa main qu'il venait d'adresser à son oncle, armateur à Saint-Malo, lui firent une loi d'accepter l'offre du jeune homme. Nous avons dit déjà que la pureté de ses intentions était écrite sur le front de Maurice en caractères si visibles que l'assiduité de sa cour ne pouvait en compromettre l'objet. Au rebours des jeunes roués dont Paris fourmillait en ce temps plus qu'en tout autre, Maurice possédait une grande loyauté de principes vis-à-vis des femmes ; la passion prenait racine chez lui comme dans une âme vierge..... Tyrannique dans ses moindres volontés, parce que son enfance n'avait jamais été contrariée en quoi que ce fût, le créole en était venu à souffrir silencieusement les lenteurs et les tristesses de cet amour, comme un esclave qui s'humilie devant l'immuable loi du maître. Mlle de La Haye exerçait sur son esprit un tel pouvoir que lui-même avait résilié tout pouvoir entre ses mains.

Ce sacrifice de sa nature fait par le jeune homme

à la sincérité de son amour, l'avait-il avancé dans l'esprit d'Agathe? avait-il développé chez elle un germe de tendresse ou d'admiration? C'est ce dont il était cependant permis à Maurice lui-même de douter.

Jamais ce mot si doux *je vous aime!* ne s'était fait jour en effet à travers les lèvres émues d'Agathe; jamais une larme n'avait débordé de sa noire paupière en le regardant partir..... Maurice ne pouvait se dissimuler qu'il était plutôt un frère qu'un amant aux yeux de Mlle de La Haye; elle lui répondait avec trop de sang-froid pour qu'il pût se croire l'âme de ses rêves. Les difficultés journalières que sa passion surmontait lui rendirent bientôt sa première impatience; il lui sembla que l'indifférence d'Agathe ne saurait tenir contre la demande formelle de sa main. Il ne hasarda cette démarche que sur l'assurance d'un régiment que M. de Boullogne et sa mère ne tardèrent pas, comme on l'a vu, à lui obtenir.

L'ineffable dignité empreinte aux moindres mouvemens d'Agathe avait percé jusque dans le sourire avec lequel elle accueillit la proposition de mariage faite par Maurice..... En cet instant elle fut belle comme le jeune homme ne l'avait peut-être jamais vue; vous eussiez dit un ange résolu à ne point troubler le bonheur d'une autre âme..... Pourtant si Maurice eût mis sa main sur son cœur, il aurait vu que ce cœur ne battait pas, c'était la résignation et non l'amour qui dominait dans l'acceptation muette d'Agathe... L'orgueil ne soupçonne jamais les secrets ravages du cœur..... Maurice se crut aimé à dater

de ce jour ; son visage n'était-il pas la seule ombre que l'âme d'Agathe eût réfléchie ?

Nul autre que lui n'avait approché Mlle de La Haye..... C'était une incomparable image bien propre à lui faire oublier le monde. Quand il la perdait de vue, il lui semblait qu'un nuage pesait sur ses yeux ; il ne retrouvait la joie qu'en causant avec elle de mille projets et de mille choses. Dédaigneux à l'excès, comme on a pu s'en convaincre, il l'aimait avec la sollicitude d'une âme exclusive, il ne lui semblait pas que le regard d'un homme pût se lever sur elle sans la flétrir.....

Ces quelques mots sur l'adoration aveugle du créole aideront peut-être le lecteur à se faire une idée de sa colère lorsqu'il découvrit, à la soirée de la marquise, les audacieuses intelligences de Saint-Georges..... Le moment était venu pour Maurice d'interroger Agathe. Après cette découverte, dans une organisation comme la sienne, le doute ne pouvait durer ; il fallait qu'il en sortît violemment..... D'ailleurs il devait se battre le lendemain ; cette seule pensée lui fit prendre le chemin de la rue de l'Oratoire.....

Il y trouva la jeune fille triste et inquiète ; elle ne s'était pas couchée. Mme de Langey venait de la reconduire, elle lisait un livre à son prie-Dieu..... Il était entré, l'avait saluée d'un air sombre et froid, et n'avait pas tardé à l'accabler de paroles dures, jalouses. N'était-ce pas pour elle qu'il avait insulté ce fier mulâtre, ce spadassin redouté ? Pourquoi lui avoir donné sa bague ? En quel lieu ? en quelle ren-

contre? A chaque parole sortie de la bouche d'Agathe pour sa justification, Maurice, qui l'écoutait avidement, avait peine à contenir sa haine. Agathe, en avouant Saint-Georges pour son libérateur et en se plaisant à l'excuser, attisait imprudemment l'incendie.....

— Lui, votre libérateur! lui, ce mulâtre! s'était écrié Maurice..... voilà donc le secret de votre admiration pour cet homme; voilà pourquoi vous me taisiez les suites de votre aventure! il était écrit que ce démon, vomi par l'enfer, se dresserait partout devant moi. Oh! malheur à lui, je le tuerai, fût-ce par fraude; dussé-je en garder un éternel remords!

— Tuez-moi donc, marquis, murmura à son oreille une voix sourde qui glaça le sang au cœur de Maurice; achevez ce que des misérables ont commencé!

Agathe s'évanouit, elle venait de voir Saint-Georges pousser la porte de sa chambre comme l'eût fait un fantôme..... ses mains serraient encore le bâton avec lequel il venait de lutter contre ses lâches agresseurs..... le sang tachait ses habits.....

— Que venez-vous faire ici, monsieur, lui cria Maurice en reculant sous l'empire du même vertige qui avait saisi la jeune fille..... parlez, que vous a-t-on fait? Il y a du sang à votre dentelle, aurait-on voulu vous assassiner dans la rue?

Et comme Saint-Georges ne répondit pas :

— Vous ne pensez point, j'espère, reprit le jeune homme en le fixant, que ce fussent des gens apostés

par moi? Soyez tranquille, quoique vous soyez mulâtre, tout marquis que je suis, je vous promets de vous rendre raison.....

» Mais encore un coup, continua-t-il en s'apercevant de l'évanouissement d'Agathe, quel hasard infernal vous ramène ici, et qu'avez-vous à me dire?

— J'ai à vous dire, marquis de Langey, que vous vous êtes conduit ce soir avec moi comme le dernier de vos domestiques; j'ai à vous dire que je vous donne deux jours pour vous préparer à paraître devant moi et devant Dieu!.....

L'accent lugubre de Saint-Georges, sa chevelure en désordre, l'air égaré avec lequel il entrait à cette heure de nuit dans la chambre d'Agathe, comme si la main de quelque magicien damné l'y eût introduit, tout imprimait à cette scène un caractère inouï de solennité..... Maurice sentit son cœur tellement oppressé par le poids de ces paroles qu'il n'y répondit que par un cri intraduisible de rage..... L'état d'Agathe avivait encore sa colère : pâle, inanimée, la jeune fille avait laissé tomber sa tête sur le coussin d'un large sopha.....

Saint-Georges venait alors de s'en approcher, il avait débouché un flacon de sels et le lui présentait, quand Maurice écarta son bras violemment.

— Hors d'ici, mulâtre, ne sais-tu pas que ton seul contact est un outrage?

» Que viens-tu faire ici? reprit-il; tu n'as sur cet ange aucun droit..... C'est une fable que cette attaque nocturne dont tu parles..... Qui t'a révélé cette de-

meure? Qu'as-tu besoin de m'y venir insulter, puisque le premier je t'ai craché l'insulte au visage?

— Dieu m'est témoin, marquis, répondit Saint-Georges avec lenteur, que ce n'est pas moi qui ai provoqué ce combat, vous étiez dans le délire..... Pourtant si vous voulez me faire des excuses devant quelques officiers du prince, je m'en contenterai, dit-il en abaissant la voix avec émotion.

— Des excuses à un valet! des excuses! Veux-tu, chevalier, que j'éveille un des hommes d'écurie de cette maison? il t'adressera les siennes... Encore une fois..... hors d'ici! et songe que je puis appeler..... Ne te souviens-tu donc plus que tu m'obéissais à Saint-Domingue?

— Il est heureux pour vous que cette jeune fille évanouie n'entende pas, elle vous croirait, Maurice, le dernier et le plus lâche de tous les hommes. Vous êtes né bon et généreux cependant, c'est votre mère qui vous a perdu; votre mère, qui vous a soufflé la méchanceté et l'orgueil!

— Misérable! il ne te suffit pas de m'insulter, il faut que tu insultes ma mère! Voici mon épée; tire la tienne à ton tour! En garde! spadassin, défends-toi!

Maurice avait fondu l'épée haute sur le mulâtre...

Saint-Georges esquiva le coup et fit observer froidement à Maurice qu'on lui avait pris son épée dans cette attaque dont il avait failli être victime..... Ses yeux noirs avaient grandi de moitié; ils lançaient l'éclair du fond de leur orbite ardent et cave; deux larmes de rage et de honte coulaient parallèlement de

ses joues. La contrainte qu'il s'imposait devait être horrible; on eût dit un lion contenant sa force..... Devant la faiblesse de cet adversaire, il eût rougi de tenter même un effort.

— Enfant, reprit-il, cesse de vaines menaces. Tu eusses mieux fait de te souvenir, ingrat. Un coup d'œil jeté en arrière sur ta vie t'aurait empêché de te perdre; car maintenant te voilà perdu... A ton tour, Maurice, ne te souvient-il plus de Saint-Domingue? Rappelle-toi notre amitié, nos jeux. Jamais ton regard vint-il alors insulter à ma misère? Jamais une parole dure tombée de tes lèvres vint-elle attrister ma joie? Est-il besoin de te redire nos courses par les allées de la Rose, nos promenades sur les flots du Cap, d'où nous voyions la lune répandre ses teintes veloutées sur les grands mornes? Seul alors auprès de toi, je ramais paisiblement sous la tente étoilée de ce beau ciel; en voyant cette riche nature, je ne croyais pas qu'il pût exister un autre monde..... Hélas! cependant, Maurice, il en existe un où les souvenirs ne sont qu'un mot, où l'amitié n'est qu'un rêve! Dès que ce monde a posé sur votre poitrine son pied orgueilleux, il faut lui obéir; et c'est ce que tu as fait..... Un mot, un regard de toi m'eût fait tressaillir d'ivresse, tu as préféré ne pas me tendre la main; que dis-je, Maurice, tu m'as insulté, honni! A l'heure où je parle, ce monde implacable veut que je lave dans ton sang la honte de cette injure. Quel est donc ce vent cruel qui a déraciné de ton cœur toute mémoire; quelle est cette douloureuse fatalité qui vient armer nos deux bras? Il y a pourtant des

nuits où je te voyais apparaître à moi doux et serein comme l'espérance..... Dis par quelle incroyable magie je te retrouve le front haut et menaçant?

— Puisque tu oses, mulâtre, évoquer devant moi les ombres des premiers jours, je veux bien t'apprendre le secret de ma haine. Tu as reporté tes regards en arrière, je ferai comme toi, je te rappellerai le passé. Qu'étais-tu, réponds, dans cette colonie où s'écoula mon enfance? Un produit du sol, un esclave condamné à la loi d'une éternelle humiliation. Prends cette glace et compare nos deux visages. La blancheur de ma peau te dit assez que je suis ton maître; la couleur de la tienne, que tu n'es que mon sujet. Je suis noble, moi qui te parle; toi tu n'es qu'une marchandise que les capitaines des navires français s'en vont chercher en Guinée. A Saint-Domingue, il doit t'en souvenir, il y avait pourtant entre nous quelque distance. Tu étais debout, Saint-Georges, pendant que j'étais assis; tu étais le mulâtre n° 143, soumis au fouet du nègre commandeur; à Saint-Domingue, chevalier, tu pouvais valoir quinze cents livres!..... Ma mère ne m'a pas dit qu'elle t'ait jamais rencontré dans la maison du gouverneur; ici je t'ai rencontré, moi, dans le palais d'une reine de France, à son royal clavecin! Incroyable honte! Quand je me suis abaissé, pour complaire à Mme de Langey ma mère, jusqu'au rôle de solliciteur chez les d'Orléans, qui ai-je trouvé de nouveau sur mon chemin? Toi! son ancien valet, toi qui l'as emporté sur moi pour cette place de capitaine des chasses..... Chaque lieu où je pose le pied conserve l'empreinte du tien; ce que je rêve, tu le rêves

aussi ; l'édifice que je construis, tu l'abats. Dis maintenant qui est le maître et qui est l'esclave! A mon tour, mulâtre, n'ai-je pas le droit de sentir en moi l'aiguillon de la révolte?

— Vous oubliez, Maurice, que nous avons reçu le même baptême. Un prêtre m'a dit alors que la religion chrétienne était un symbole d'égalité. Vous avez un blason, je n'en ai pas ; mais est-ce ma faute à moi si, par ce temps de lassitude, où la nouveauté occupe seule, où le merveilleux et l'inusité triomphent, ces hommes ont couru vers moi les bras ouverts? Ils ne se sont point appuyés comme vous, pour m'écarter, sur un inflexible orgueil ; plus généreux que vous, ils m'ont suivi dans la lutte où je marchais pareil à l'un des ces gladiateurs antiques qu'encourageait le regard des empereurs. Après tout, marquis, pensez-vous que cette main qui joue avec une épée ne puisse au besoin devenir celle d'un serviteur du pays ? pensez-vous que cet homme que vous avez rencontré au clavecin de la reine à Trianon ne puisse la défendre si on l'attaquait un jour ?

— Pour défendre la reine de France, il faut être noble, monsieur ; et qui êtes-vous, vous qui osez en parler, sinon l'ami et le confident du duc de Chartres ?

Saint-Georges baissa les yeux ; de toutes les injures qui avaient pu labourer son cœur durant ce morne dialogue, celle-ci était la plus vive et la plus saignante.

Il se hâta de reprendre :

— Mais qu'est-ce que ma vie futile près de celle

que vous prescrit votre naissance? Je ne suis rien, Maurice, je ne puis vous faire ombrage. Vous avez un régiment, et je n'en ai point; vous allez épouser Mlle Agathe de La Haye, pour laquelle j'eusse donné ma vie avec bonheur! Moi je n'ai pas de nom, moi je ne suis point aimé; vous voyez, Maurice, que vous êtes le plus heureux!

— Tant que je ne vous ai trouvé que sur le chemin de mon ambition, monsieur, j'ai pu supporter l'injustice d'une telle rencontre. Que la noblesse de France en soit venue à méconnaître aujourd'hui tout ce qu'il y a de pur et de loyal dans son sang, cela se conçoit. La cour sort à peine des intrigues ténébreuses d'un règne qui encombrait les places de ses créatures. La vérité pas plus que le mérite ne franchit les grilles de Versailles. On veut des courtisans, ce sont des Bretons, des Vendéens qu'il faudrait. D'autre part on tient à s'étourdir, on joue auprès de l'abîme. Vous êtes né pour ce siècle-ci, monsieur; vous dansez, vous faites des armes à ravir! Peu m'importe la place que vous choisirez désormais à la cour, je l'abandonne, je me jette dans l'armée. Mais je vous rencontre sur le passage de mon amour, et nul ne doit toucher à cet amour, si ce n'est celui qui toucherait à mon visage! Auriez-vous pensé d'aventure que cette jeune fille vous aimât? Pour ceci, monsieur, ce serait trop de témérité. Permis à vous d'étonner et de séduire des vertus vulgaires; mais par ces jours de bouleversement et de mélange inouï, c'est aux femmes à ne pas prostituer leurs caresses et à redresser les torts de cette époque perdue!

— Je n'ai point dit, marquis, que cette jeune fille m'aimât. Je me trouve heureux de lui avoir rendu un service; tout ce que je regrette, c'est de n'être point mort après cela!

— L'aimeriez-vous? murmura Maurice en se rapprochant de lui avec une incroyable expression de menace et d'ironie...

— Eh bien, oui, je l'aime! répondit-il en levant au ciel un regard humide où se peignait une tristesse désespérée; je l'aime, parce qu'elle ne m'a point repoussé comme vous, cette femme que, comme vous, j'avais sauvée! Elle n'a point détourné de moi son regard, ainsi que vous faites en ce moment; elle ne m'a point rappelé avec d'amères paroles que je n'étais pas de sa couleur! Cette bague, Maurice, elle me l'a présentée avec la joie sur le front, comme une messagère céleste qui descendrait d'un nuage... Oh! je l'aime, je l'aime, mais d'un amour respectueux et saint que je n'ai jamais ressenti que devant des anges! Je l'aime, et vous allez l'épouser; je l'aime, et il n'y aura pas de jour où vous ne m'insultiez désormais en sa présence!

Saint-Georges avait laissé retomber sa tête sur sa main... Agathe entr'ouvrit alors ses yeux, qui brillaient d'un éclat extraordinaire... La molle blancheur de son front et de ses épaules lui donnaient l'air d'un beau cygne qui se réveille... Elle avait entendu ces paroles de Saint-Georges remplies d'une héroïque abnégation : l'esclave lui faisait mépriser le maître. Il lui prit une irrésistible fantaisie de contempler les traits de Saint-Georges : ils étaient empreints de je

ne sais quel rayonnement céleste et doux, comme si dans cet entretien sublime avec Maurice, il eût épanché goutte à goutte toutes les larmes de son âme..... C'est aux femmes seules, aux femmes jeunes et vraies, dans toute la rigueur de ce mot, qu'il appartient de comprendre la supériorité de certaines natures..... Chaque mot de Saint-Georges résonnait encore à l'oreille d'Agathe comme le gémissement métallique que rendrait la harpe..... Elle rencontra et elle évita tour à tour la puissance connue de son regard; et tendant la main à Maurice, elle se dirigea sur son bras vers l'appartement voisin, au seuil duquel apparut la vieille gouvernante..... Dans le mélancolique coup d'œil qu'elle laissa tomber sur le chevalier, il y avait tout l'enchantement d'un adieu, mais d'un adieu céleste comme dut l'être celui de Madeleine d'Égypte s'acheminant vers les grands sables du désert...

Lorsqu'elle fut rentrée chez elle :

— Monsieur, reprit Maurice, qui avait épié impatiemment ce long regard, l'insulte a été grave, nous ne pouvons éviter une rencontre... Je ne vous ferai point d'excuses, quoique j'aie peut-être dépassé avec vous toute mesure..... Ce matin même je m'en vais écrire à mes témoins. Seulement vous savez que c'est aujourd'hui la Saint-Louis; je dois aller à Versailles pour remercier le roi et passer en revue mon régiment. Si vous voulez le permettre, la rencontre n'aura lieu que demain soir ?

— A demain soir, répondit le chevalier.

Ils descendirent tous deux l'escalier sans se parler, puis ils se séparèrent en se saluant froidement.

Il faisait petit jour, et chaque maison de la rue Saint-Honoré était déjà pavoisée de grands drapeaux semés de larges fleurs de lis.

XVIII.

La vie d'un fils.

> Tu vois par la fenêtre de la sacristie cette lampe éternelle dont la flamme vacille et pâlit de moment en moment? Tu vois ensuite l'obscurité qui règne à l'entour? Eh bien! dans mon âme il fait nuit de même.
>
> (FAUST.)

A peine Mme de Langey eut-elle reconduit Agathe dans sa voiture que la scène violente dont elle avait été témoin chez Mme de Montesson se présenta à son esprit sous les couleurs les plus sombres...

Maurice de Langey venait de sortir pour la première fois peut-être de ce caractère indolent et froid qu'on lui attribuait dans le monde, il venait de se compromettre ou de s'élever aux yeux de la galerie par un éclat sérieux.

La fierté originaire de la créole applaudit d'abord à la révolte de cette nature pacifique. Mme de Langey, le lecteur l'a pressenti, devait encourager plus que tout autre ce mépris inné pour un mulâtre, un aventurier dont le triomphe l'obsédait.

Depuis quelque temps d'ailleurs l'indifférence de

Saint-Georges était devenue pour elle une insulte impardonnable.

Le chevalier affectait de ne jamais lui adresser la parole dans aucun salon; jeune et beau, recherché partout, il n'avait pas l'air de se douter qu'elle existât...

Aussi, lorsque Maurice s'approcha de Saint-Georges avec une témérité si folle, la résolution subite du jeune homme fit battre d'abord le cœur de Mme de Langey; il lui sembla naturel que le marquis se vengeât; elle sourit à Maurice comme une de ces mères romaines qui armaient elles-mêmes leurs enfans pour le combat. L'insolence de cette supériorité humiliante l'avait toujours irritée; mais cette fois elle dépassait les bornes. Saint-Georges ne venait-il pas de la railler jusque dans son fils ?

Elle-même, la superbe ! elle ne craignit point de forger pour Maurice cette arme terrible, elle en effila l'acier... Ce fut elle qui lui jeta dans l'oreille ce cruel ressouvenir du coup de fouet de Saint-Domingue, elle qui formula pour le jeune homme jusqu'à l'expression de cette injure !

Quand il la balbutia, les lèvres émues, le visage pâle, la créole manqua de s'évanouir d'orgueil..... La vue de cet homme noir était pour la marquise de Langey un perpétuel outrage : elle eût désiré manier le fer comme la chevalière d'Éon, pour l'écarter à tout jamais de son chemin; c'était un objet de honte et de dégoût pour ses yeux. Nous avons dit que Saint-Georges ne lui faisait pas la cour.

Ce premier enivrement de vengeance une fois

passé, dans quel terrible abîme ne retombait pas Mme de Langey!

Maurice venait de se faire l'agresseur d'un homme dont le nom seul aurait glacé le sang au cœur du plus téméraire... Il allait se mesurer avec le plus redoutable tireur que l'Europe connût; il allait se trouver à sa merci! Mme de Langey ne pouvait se dissimuler la cruelle portée de cette insulte vis-à-vis cet affranchi de nouvelle date, que le Palais-Royal et tous les cercles de Paris avaient adopté. L'ancien esclave de la Rose allait se relever avec tout l'orgueil de la force et de la haine, le chevalier allait venger le mulâtre!

Dans la perplexité cruelle où la jetèrent ces pensées, la créole avait cru voir se dresser devant elle une ombre sortie sans doute de ses marécages peuplés de crabes couverts de mangliers et de joncs marins qui bordent les eaux infectes de Saint-Domingue... Cette ombre étendait vers elle un bras aussi menaçant que celui de l'Espagnol; elle avait à la fois les yeux de Saint-Georges et le rire de Tio-Blas.

— Pitié! avait crié Mme de Langey devant cette apparition sinistre..... Elle tremblait alors comme à cette nuit d'épouvante où l'Espagnol entra dans sa chambre...

L'édifice de ses espérances croulait d'un coup. Ce riche mariage assurait la fortune de Maurice sans que M. de Boullogne eût besoin d'intervenir; il n'altérait donc en rien la part que le contrôleur général réservait sans doute à Mme de Langey. Maurice adorait Agathe; il irait vivre, selon les apparences, avec sa femme dans quelque château isolé de la Bretagne,

après qu'il aurait quitté le service, laissant à Mme de Langey toute indépendance et toute liberté en fait d'allures. Son fils éloigné, elle rentrait plus que jamais en possession du cœur de M. de Boullogne, chez lequel elle avait remarqué certaine froideur. Toutes ses batteries, on le voit, étaient merveilleusement disposées. La seule querelle de Maurice avec Saint-Georges les ruinait.

Nul doute en effet que le mulâtre ne lui fît bientôt porter le deuil de ce fils qui avait eu l'audace de le provoquer devant tous. Nul doute que la seule pensée de sa mère, au lieu d'arrêter son bras, ne vînt exciter sa rage. Mme de Langey ne prévoyait que trop l'inexorable vengeance de Saint-Georges; elle le jugeait impatient de laver dans le sang du fils la vieille injure de la mère. La mort de cet enfant changerait les dispositions du vieillard en sa faveur ; M. de Boullogne l'en accuserait, il ne la verrait plus qu'avec horreur. A tout prix, il lui fallait empêcher le duel entre Maurice et Saint-Georges.

La froideur de ces calculs chez une femme qui ne mériterait pas le nom de mère n'étonnera aucun de ceux qui savent que la vie d'un fils, pour certaines créatures dégradées, n'est qu'un chiffre représentant telle ou telle rente. A examiner de près Mme de Langey, on eût pu cependant cette nuit-là lui croire un cœur, tant il y avait d'anxiété dans son regard et d'agitation dans sa personne. Elle se promenait de long en large, cherchant à quelle idée elle s'accrocherait elle-même pour empêcher ce combat inévitable ; elle s'arrêtait à mille plans plus inadmissibles les uns

que les autres, apaisant sa propre terreur par une foule de raisons mauvaises, jusqu'à ce qu'elle prît le dessus et la rejetât sur le carreau.

La nuit était sombre et pluvieuse, la pendule marquait deux heures...

— Saint-Georges est encore chez la Montesson, pensa-t-elle, elle l'a retenu sans doute; mais il rentrera, selon sa coutume, avant le jour...

Une idée propice avait traversé l'esprit de Mme de Langey, car un sourire étrange vint alors errer sur sa lèvre mince et pâle...

— C'est cela, s'est-elle dit en écrivant à la hâte au crayon un billet rose et en sonnant l'un de ses valets de pied qui venait de descendre de la voiture.

—Porte ceci à M. de Vannes, ajouta-t-elle.

Le messager une fois parti, la marquise de Langey avait respiré comme si la foudre n'eût plus menacé le front de Maurice. Elle avait relevé la tête avec l'orgueil d'une reine, s'applaudissant sans doute de ce qu'elle appelait une *inspiration.*

Cette *inspiration* était le comble de la lâcheté et de l'infamie, elle consistait dans le guet-apens nocturne dont Saint-Georges, suivant toutes les probabilités, devait devenir victime.

M. de Vannes, l'âme damnée de la marquise, s'était vu chargé par elle dans ce billet des préparatifs immédiats de l'attaque. Il n'avait pas tardé à réunir quatre maîtres bâtonnistes non loin de l'hôtel d'Angleterre. Ces hommes, moitié par jalousie contre Saint-Georges, qui tirait fort bien le bâton, moitié pour l'argent que de Vannes leur avait donné, se

firent les instrumens odieux de sa vengeance. Un nommé Desbrugnières, si renommé dans l'affaire du comte de Morangiès, et de Vannes lui-même, drapé dans un large manteau brun, les escortaient. Voilà par quel piége odieux la marquise avait cru détourner le péril qui menaçait les jours de son fils ! Jugeant avec raison M. de Vannes un homme assez lâche pour reculer devant le fer de Saint-Georges, elle l'avait chargé de sa tuerie.

— Maurice ne doit pas se compromettre avec un mulâtre, avait-elle pensé ; un mulâtre doit périr sous le bâton !

Elle avait passé la nuit debout, attendant avec des perplexités incroyables le retour de M. de Vannes. Le pas du capitaine produisit enfin un frôlement léger sur le tapis d'hermine qui couvrait le parquet de la chambre à coucher de la marquise. La figure de M. de Vannes était aussi pâle que la mort ; il n'eut que le temps d'apprendre à Mme de Langey le mauvais succès de cette attaque et de l'assurer que Saint-Georges ne leur avait échappé que par miracle...

— Je suis perdue ! s'écria Mme de Langey.

Elle retomba à moitié morte sur son fauteuil, en se tordant les mains dans un indicible désespoir...

XIX.

La Saint-Louis.

Le jour des miséricordes s'est enfin levé sur moi ; Dieu a répandu la lumière sur sa servante.

(TOBIE, *Psaumes*, livre IV.)

Ce soir-là Paris offrait un spectacle digne du pinceau turbulent de Téniers : ce n'était que foule et bacchanal dans chaque rue comme aux kermesses flamandes.

A cette époque, le grand seigneur se croyait encore obligé d'illuminer la façade de son hôtel, il ne partait pas comme aujourd'hui pour sa terre, afin d'esquiver les lampions et l'enthousiasme.

Un clair de lune magnifique découpait les mille silhouettes de ce peuple endimanché.

Le bourgeois, revêtu de son plus magnifique habit d'été, se dirigeait d'un pas fier vers la grille des Tuileries, où le concert et la musique des régimens suisses l'attendaient. Ce concert, composé des plus vieux airs de Rameau, n'attirait pas moins de deux cent mille âmes.

Les fusées volantes décrivaient par intervalles leur

courbe embrasée sur le ciel, pour saupoudrer ensuite de leurs paillettes d'or les arbres touffus des Champs-Élysées.

Le feu d'artifice devait se tirer sur la place Louis XV.

A voir cette foule amoncelée devant les charpentes, on eût dit vraiment qu'elle ne se souvenait plus de l'épouvantable bagarre arrivée sur cette même place en 1770. Ce sinistre coûta la vie à plus de douze cents infortunés : il précédait de quatre années seulement l'avénement de Louis XVI à la couronne.

C'est une triste chose qu'une fête populaire où l'on porte des idées tristes. Il y règne une odeur vineuse et nauséabonde... Saint-Georges n'était sorti de chez lui que pour échapper à l'amertume de sa solitude; il comptait sur le tourbillon pour s'étourdir.

Tout ce que les Tuileries possédaient de femmes galantes, de provinciaux, de jeunes gens à la mode, attacha les yeux sur lui quand il traversa le jardin; on se le montrait comme le type de l'élégance et de l'adresse, le modèle de la plus exquise perfection; son nom courait de bouche en bouche comme avait couru le nom de tant de héros oubliés depuis, héros d'un jour, à commencer par le duc de Richelieu!

La petite bourgeoisie éprouvait en le voyant la même admiration que la duchesse. Sa physionomie tranchait sur toutes les autres d'une façon si marquée qu'il devenait en un clin d'œil le point de mire des lorgnettes.

Le grand Vendôme portait, on le sait, un ruban couleur de feu noué sous la gorge, et cela paraissait magnifique et triomphant; Saint-Georges, lui, avait

imaginé chaque jour une fleur pour insigne à sa boutonnière : ce soir-là, il fallait qu'il fût distrait, car il n'en portait aucune.....

En revanche il donnait le bras à un véritable parterre ambulant, représenté par La Boëssière. Le maître d'armes était semé de lis et de roses blanches comme un drapeau ; il sortait d'un dîner où il avait chanté vingt-cinq couplets sur l'air de *Vive le roi!*

A l'exemple des prélats romains, il portait un chapeau noué d'un bourdaloue d'or. Il l'ôta bientôt pour s'éventer, car en ce moment la chaleur était extrême. Le crépitement des ifs enflammés se mêlait au pas tumultueux de la foule, au cri des hommes et des femmes se perdant et se cherchant dans la mêlée.

Un personnage vêtu d'un mauvais habit de ratine bleue, captiva en ce moment l'attention de Saint-Georges.....

Outre un feutre gris rabattu sur son visage et qui lui cachait presque entièrement le front, cet homme portait sur l'œil un bandeau de taffetas ; il allait et venait par les groupes les plus populeux, abordant de préférence les gens mal vêtus. Ce mystérieux promeneur leur adressait à la hâte quelques paroles qu'il accompagnait d'une aumône..... Même avant cet hiver fatal qui désola Paris, et dans lequel la seule duchesse de l'Infantado dépensa plus de trois cents mille livres, sans compter l'archevêque de Paris, qui s'endetta après avoir employé pour les pauvres tout son revenu, les largesses de la cour n'avaient pas empêché les murmures du peuple..... Il ne passait

guère devant l'hôtel des Fermes sans jeter un cri de rage étouffé, songeant sans doute que là s'engouffrait l'argent arraché de toutes les parties de la France, pour qu'après ce long et pénible travail il rentrât altéré dans les coffres du roi. La ferme lui semblait d'autant plus coupable qu'elle affectait alors un luxe inouï de table et de domestiques. Le prix du sel montait à treize sous la livre, et la cherté du pain faisait soupçonner un projet d'accaparement.

Dans ces circonstances, on concevra qu'il devint facile d'ameuter les esprits en les entretenant de déprédations et d'abus. La finance absorbait les principaux sucs de la vie publique; elle était l'humble vassale de la cour. La cour tolérait ses vols journaliers, ses abus, son faste, parce qu'elle en profitait. Soulever le peuple contre la finance, c'était hâter la révolte contre la cour.

A la tête de ceux qui soufflaient au peuple de pareilles colères, le duc de Chartres, à la veille de devenir duc d'Orléans, devait se trouver en première ligne. Le véritable, le seul accaparement des grains fut fait par lui. On connaît la mission en Angleterre du marquis de Ducrest, son chancelier : elle restera dans l'histoire comme un monument de honte. Ce soir-là pourtant ce n'était pas le frère de la marquise de Sillery qui, sous cet ignoble déguisement, se glissait dans cette foule comme un émeutier vulgaire; il n'était pas encore question d'approvisionner les magasins de Gersey, de Guernesey et de Philadelphie avec les blés de la France. Il s'agissait seulement d'étouffer le cri de *Vive le roi !* lorsque les

voitures qu'on attendait de Versailles ramèneraient la famille royale aux Tuileries.

L'acteur choisi par le duc d'Orléans pour ce misérable rôle, l'homme chargé de faire ce soir-là des ennemis à la cour et des prosélytes au premier prince du sang, c'était Laclos!

Oui, Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses!* Saint-Georges ne tarda pas à le reconnaître à sa voix; car Laclos ne pouvait si bien la déguiser que le chevalier ne se ressouvînt d'avoir entendu quelque part cet organe rauque, usé par le vin et la débauche. Le génie de Laclos choisissait le mal par système; la fange dont son âme était pétrie lui faisait voir une simple mascarade dans ce vil complot. La vue de cet homme, soudoyant ainsi le peuple comme un laquais après l'avoir perverti comme écrivain, souleva le cœur de Saint-Georges; il se hâta de fuir ce Judas rampant, à qui d'Orléans serait redevable ce soir-là d'une infamie..... Saint-Georges avait échangé au théâtre quelques travaux littéraires avec Laclos[1]; il songea avec épouvante que sa lâcheté subalterne serait un jour de l'histoire.....

[1] Voici le titre des opéras de Saint-Georges, opéras dont la faiblesse des paroles empêcha presque constamment le succès:

Ernestine, paroles de Laclos, représentée au mois de juin 1777. On trouva dans cette musique de la grâce, de la finesse, mais peu de caractère et de variété. Elle ne survécut pas à la première représentation. Il en fut de même de *la Chasse*, dont Saint-Georges avait composé la partition. Il donna encore avec Desmaillot, auteur des paroles, *la Fille garçon*, comédie mêlée d'ariettes. Cette pièce obtint plus de vogue : la musique était mieux écrite qu'aucune autre des compositions de Saint-

— Qu'est-ce donc que le talent, pensa-t-il, quand il n'y a chez lui ni pudeur ni probité?

En cet instant même le bruit de quelques pétards annonçait le feu..... Les spectateurs formèrent un cercle plus serré; il se fit un grand silence..... Un panache de gerbes radieuses ondoya de toutes parts: quatre mille têtes resplendirent. Parmi toutes ces femmes montées sur des chaises, Saint-Georges tremblait à tout moment d'entrevoir Agathe éclairée par ces météores d'une seconde, le bras appuyé sur l'épaule de Maurice..... Les événemens de la nuit n'avaient laissé que des ombres confuses dans son esprit; il avait dédaigné d'adresser même une plainte en règle à M. Lenoir, au sujet de l'attaque dont il était l'objet. Ce n'était qu'à grand'peine qu'il s'était décidé à confier son combat du lendemain à La Boëssière..... Le digne maître d'armes se rengorgeait en songeant que Saint-Georges allait avoir une affaire à l'occasion de laquelle le public reparlerait de sa méthode oubliée.

— C'est qu'elle est divine, ma méthode! Fabien[1] est un fou quand il soutient que je vieillis!.....

» Ventre de biche! ajoutait le brave homme en descendant de son banc de pierre avec toutes les pré-

Georges, mais la critique lui reprocha d'être dépourvue d'invention. Les *concertos* composés par Saint-Georges eurent plus de succès que ses œuvres dramatiques; pendant très-longtemps ils firent fureur. Plusieurs de ces concertos furent gravés sous le nom du fameux Jarnowitz; aucun d'eux ne fut désavoué par ce grand maître.

[1] Célèbre maître d'armes.

cautions qu'exigeait son obésité, j'espère que ce sera près des Sablons que la partie aura lieu..... Il y a là une petite allée faite exprès, et un rôtisseur qui cuit à point.....

» Plus je pense à votre attaque de cette nuit, mon cher Saint-Georges, reprenait-il en distribuant çà et là des coups de coude robustes à la multitude, qui ouvrait ses rangs devant lui, plus je demeure convaincu que la police est mal faite..... J'aurais voulu les voir ces maîtres bâtonnistes qui vous ont attaqué dans les règles de l'académie! »

Des clameurs tumultueuses qui partaient de l'angle des Champs-Élysées interrompirent en ce moment le maître d'armes..... Parmi plusieurs voitures venant de Versailles et qui défilaient au grand trot vers les Tuileries, il y en avait une dont le cocher venait de faire sans doute un malheur, car il se trouvait alors entouré par les flots de la multitude.....

De toutes parts ce n'étaient que vociférations et injures autour de lui..... Il venait de renverser une pauvre femme sur le pavé; elle était là gisante encore, et il avait voulu passer outre..... Le courroux de la populace s'accrut quand on vit que la voiture renfermait un vieillard en riche habit de velours marron semé de boutons de topaze qui jetaient un éclat encore plus vif au feu de ces illuminations..... Il était décoré du cordon bleu et occupait avec une dame couverte de rubis et d'émeraudes les coussins d'un vis-à-vis magnifique.....

Tout d'un coup le bruit se répandit dans la foule

que ce n'était point un seigneur, mais un financier, grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit.

Puis, comme il n'est guère possible d'échapper aux investigations du peuple une fois qu'il est en émeute, il ne s'écoula pas trois minutes que le contrôleur général des finances de sa majesté, messire Jean-Nicolas de Boullogne n'eût été reconnu et insulté par cette plèbe furieuse.

— C'est un conseiller du roi, un ami de la reine! s'écriait un homme ressemblant assez de loin à M. de Sauvigny, l'un des affidés du duc d'Orléans.

— C'est un suppôt de la ferme, un falsificateur de denrées, hurlait un commis nouvellement chassé de l'octroi.

— Il a écrasé une femme du peuple! Il faut qu'il descende et nous fasse amende honorable.....

— Sinon nous allons dételer ses chevaux et le cadenasser avec sa duchesse à falbalas dans sa voiture!

— Il paraît que non contens d'affamer le peuple, ces traitans veulent l'écraser!

— Mort à l'assassin, au contrôleur général! criaient des voix d'ivrognes sortant par légions des cabarets.

— Ne lâchez pas les chevaux surtout, et tenez bien le cocher du *gabelou* par sa catacoua!.....

Les menées du parti d'Orléans avaient, comme on le voit, porté leurs fruits..... Sur le passage de la cour, il n'y avait eu que quelques cris rares et clairsemés de *vive le roi!* L'honorable vieillard que ces invectives poursuivaient ne pouvait même les entendre, car dès la première irruption du peuple autour

de sa voiture, il avait éprouvé le retour de l'une de ces crises épileptiques auxquelles depuis longues années il se trouvait exposé.

Vis-à-vis d'un tel péril, Mme de Langey elle-même crut un instant qu'elle deviendrait folle..... M. de Boullogne ressentait pour la première fois devant elle une de ces commotions dangereuses. Elle abaissa l'une des glaces du vis-à-vis et demanda vivement un médecin.

— Merci du peu, un médecin! s'écria une marchande de coco qui arrivait moitié ivre; voudriez-vous accoucher d'aventure, *madame l'enflée?*

— Dites donc un peu, *madame l'empanachée*, donnez-vous la peine de descendre et de voir votre chef-d'œuvre!... Vous venez d'écraser une bonne femme, une digne négresse du bon Dieu qui n'a pas même poussé un cri!

C'était en effet une négresse que les roues du vis-à-vis de M. de Boullogne, emporté alors à la suite de celui du prince de Montbarey, avaient atteinte au coin du carrefour des Champs-Élysées. Suivant l'usage, le peuple avait exagéré le mal, car la négresse s'était relevée presque aussitôt et demeurait appuyée contre un des ifs de la place.

— Noëmi! s'écria Saint-Georges du plus loin qu'il l'entrevit, Noëmi! ma mère!

Et profitant de la force herculéenne dont le ciel l'avait doué, le mulâtre, quittant le bras du maître d'armes, s'était ouvert à l'instant même une brèche au milieu de la multitude. Haletant, l'œil oppressé par le brouillard et la poussière, il était

parvenu jusqu'à la malheureuse femme, qui avait perdu Joseph Platon dans cette mêlée.

Tout le monde lui avait fait place, comme par instinct, en le voyant accourir et presser la négresse entre ses bras; la foule avait presque oublié la voiture du contrôleur général.

Voici que tout d'un coup un cri sinistre, déchirant, un cri qui portait avec lui une empreinte affreuse, partit du fond de cet équipage.

— M. de Boullogne se meurt! un médecin! par pitié, un médecin!

Nul en vérité ne bougeait parmi ces hommes; nul ne songeait à secourir le vieillard mourant. Le peuple de Paris est ainsi fait : il se raidit contre son propre cœur, il devient barbare vis-à-vis de ceux qu'il croit coupables. Le cri poussé par Mme de Langey émut cependant quelqu'un, ce fut la pauvre négresse que la voiture du contrôleur général venait de renverser sur le pavé.

A ce cri : « M. de Boullogne se meurt! » vous l'eussiez vue se lever, la misérable créature, comme si elle eût oublié la scène qui venait de se passer, comme si l'ancienne esclave des Palmiers eût entendu la voix de son maître :

— Me voici! dit-elle en se traînant avec une incroyable promptitude jusqu'à la portière du carrosse, me voici, je viens vous sauver!

Parlant de la sorte, elle se dégageait des étreintes de Saint-Georges et développait elle-même rapidement le marchepied du vis-à-vis; puis, avec l'agilité d'une couleuvre, elle se blottit au milieu de l'équipage.....

— Une négresse! s'écria Mme de Langey, pouah! quelle horreur!

M. de Boullogne promenait en cet instant un œil hébété autour de lui.

— Une négresse? reprit le contrôleur général d'une voix éteinte, une négresse? avez-vous dit. Laissez-la!..... lais...sez-...la!.....

Il retomba pesamment sur les coussins, pendant que Noëmi, se confiant sans doute au pouvoir de sa science, lui appuyait la main sur le front.

La langue de Saint-Georges s'était collée à son palais en voyant sa mère dérouler le marche-pied.....

Profitant de l'ivresse que l'introduction de Noëmi dans cette splendide voiture venait de répandre parmi le peuple, Mme de Langey jeta par la fenêtre quelques monnaies aux plus proches.

— Vive M. le contrôleur général! s'écria la foule.

Le cocher toucha : le chemin était devenu libre. L'étonnement de Mme de Langey était aussi profond que celui de la multitude. Peu à peu les attentions empressées de Noëmi avaient apaisé le mal de M. de Boullogne; il contemplait cette libératrice singulière avec un prodigieux intérêt. La présence de Noëmi dans cette voiture semblait un outrage véritable fait à la créole; elle affectait de respirer devant elle son flacon d'essences. Noëmi la toisait à son tour avec un inexprimable orgueil.

Arrivé devant la porte de son hôtel, voisin de celui de Breteuil, M. de Boullogne descendit le premier, appuyé sur le bras de Noëmi; il avait refusé celui de

la marquise de Langey en disant au cocher de la reconduire chez elle.

Le trouble dans lequel ces paroles inattendues jetèrent Mme de Langey ne lui fit pas même songer à donner contre-ordre aux gens de M. de Boullogne.

Le contrôleur général poussa bientôt la porte d'un cabinet retiré auquel sa seule tenture en tapisserie assurait l'inviolabilité des discussions, et refermant sur lui la serrure, il y passa quatre heures avec Noëmi.....

Ce qui s'était dit là, Dieu seul le savait ; mais lorsque M. de Boullogne en sortit, son visage avait la pâleur d'un suaire : il ressemblait au coupable qui vient de se confesser.

Il ordonna que l'on préparât une chambre à Noëmi et la fit coucher à l'hôtel, dont la façade s'étoilait encore de quelques lampions mourans.

C'était un insipide bulletin, farci la plupart du temps de logogriphes et de petits vers à Chloë. Le chevalier de La Morlière trouvait moyen d'y glisser de temps à autre certains contes littéraires de la force d'*Angola* et des anecdotes du jour qui amusaient les oisifs des cafés et des ruelles.

Saint-Georges le parcourait d'un air distrait lorsque tout d'un coup les arcs de ses sourcils se touchèrent; il secoua la feuille et la rejeta loin de lui avec mépris.

Pour comprendre ce mouvement du chevalier, il faut savoir que la *Gazette des Gazettes* s'arrogeait le droit de raconter à sa manière la soirée de Mme de Montesson.

L'étrange incident qui en avait dispersé tous les acteurs formait, on le pense, la partie la plus saillante du récit. Les interprétations injurieuses ne manquaient pas. Cet article, sans signature, était du chevalier de La Morlière.....

L'auteur anonyme semblait avoir pris à tâche d'y faire ressortir le courage du jeune marquis de Langey..... Attaquer un homme que chacun ne songeait qu'à éviter lui paraissait une action digne des plus beaux temps de la république romaine.

Il y avait dans chaque ligne de cette anecdote la malice d'un pamphlet. On y exaltait perfidement la fortune personnelle et la noblesse de Saint-Georges; on l'y engageait à écrire l'histoire de ses premiers jours aux colonies et à publier un mémoire justificatif tendant à établir qu'il était *créole*.

L'ignoble méchanceté de La Morlière allait jusqu'à

insinuer que l'Hélène de ce débat avait pu avoir quelques complaisances pour le chevalier, comme Mmes telles et telles, que l'auteur nommait effrontément.

Ces mensonges écrits sous le manteau rallumèrent dans le cœur du chevalier le feu de la vengeance, qu'il y croyait assoupi..... Si son nom passait pour la première fois par tant de bouches ennemies, si la malignité devait à l'avenir épier ses démarches et lui contester jusqu'à son nom, n'était-ce point Maurice qui déchaînait sur sa tête ces périls et ces orages? La jalousie injuste de ce jeune homme avait osé ébranler son piédestal pour le remettre en doute vis-à-vis de sa société; les seules conséquences de ce fait inouï étaient immenses pour Saint-Georges! L'opiniâtreté de Maurice lui revint à la mémoire. Maurice avait refusé de lui faire des excuses sans doute parce qu'il le croyait un de ces hommes que l'on ne peut plus outrager; il semblait même impatient de se mesurer avec lui. Peut-être en ce moment répétait-il devant Agathe ses hautaines imprécations contre le mulâtre! Parce qu'il avait joué jusque-là un jeu de dupe vis-à-vis de ce créole, qu'il était né son esclave, s'ensuivait-il qu'il dût le laisser porter le trouble et la honte dans sa vie? N'était-ce point assez qu'il fût le fils de la marquise de Langey pour que leurs épées se rencontrassent, et la publicité de cette injure n'exigeait-elle pas du sang?

Le seul amour désespéré dont le chevalier écoutait les plaintes amères au fond de son cœur lui conseillait d'user de ce droit de l'offensé, la vengeance! Quelques jours encore, et Agathe aurait uni sa destinée à

XX.

Revanche.

> Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite.
>
> (Don Juan. — *Dona Elvire*, scène IX.)

Le lendemain, dans l'après-midi, deux mousquetaires noirs, M. le baron de La Monteil et M. le marquis de Guintrand, que Saint-Georges avait choisis pour ses témoins, occupaient chacun, dans l'appartement du chevalier, un fauteuil respectif dans lequel ils s'humectaient par intervalles d'une délicieuse bouteille de Romanée en attendant son retour.

Contraint de se rendre le matin même à un rendez-vous imprévu que le duc de Chartres lui avait donné au château du Raincy, Saint-Georges avait enfourché le premier trotteur des écuries du Palais-Royal pour être sûr de revenir à temps chez lui.....

Un autre homme que le chevalier n'eût pas manqué de s'excuser près du prince; mais dans la tourmente d'idées où l'entretenait cet inévitable combat, le déplacement lui sembla presque un bienfait.

Après une pointe de près de deux lieues, il avait

arrêté son cheval pour donner à Platon le temps de le joindre..... Le pauvre heiduque faisait alors sur sa monture une mine assez piteuse.

Habitué sans doute à de moins rapides caravanes, Joseph Platon arrivait exhalant de sa poitrine le bruit d'un mirliton déchiré. Ses cadenettes dépoudrées par le vent avaient l'air de deux ganses de fiacre usées; son grand sabre lui battait agréablement les jambes, et ses bottines entraient jusqu'au coude-pied dans ses étriers.

Dès qu'il vit Saint-Georges le prendre en pitié, il lui demanda, comme Sancho à don Quichotte, la permission de déjeuner près d'une fontaine qui bordait la route.

C'était une véritable fontaine d'églogue; elle avait l'air d'un filet d'argent sur de la mousse, bien qu'elle portât le millésime du grand chemin. La chaleur était intense. Saint-Georges abrita lui-même son cheval sous les ormes de la fontaine, ormes touffus, plantés sans doute par Louis XIV.

Il venait de la plaine un vent doux et frais qui disposait merveilleusement à l'appétit.

Le vénérable heiduque sortit de sa poche un magnifique saucisson qu'il avait irrévérencieusement enveloppé de la *Gazette des Gazettes*.

— Barbare! s'écria Saint-Georges, tu ne sais donc pas que la *Gazette des Gazettes* renferme des énigmes et des charades du savant abbé Domino! Tiens, passe-la-moi, car en vérité je n'ai pas faim!

Se conformant au désir de son maître, Joseph Platon tendit au chevalier la *Gazette des Gazettes*.

en appuyant contre le marbre du secrétaire son front brûlant, il ignore que j'ai là de quoi ruiner d'un coup sa fortune et le crédit de sa mère !..... Et il m'a parlé dans cette nuit de grandeur et de noblesse! Oh ! ma mère, ma mère, une pauvre esclave, est plus noble que la sienne !

A cette pensée sa robuste poitrine se brisa, sa voix se perdit en sanglots étouffés; il songeait sans doute que cette mère ne lui avait jamais donné ni tristesse ni amertume; son image se reflétait alors sur l'onde émue de son cœur comme celle d'une douce et noble femme.

— Si je l'embrassais ! pensa-t-il; si avant de me battre contre cet infâme, j'allais lui demander moi-même mon pardon ! car, je le confesse, mon Dieu, j'ai osé rougir de ma mère, de ma mère, le refuge assuré de mes douleurs ! Sa vie près de moi a été triste, misérable !..... Ce matin même j'ai eu à peine le temps de lui demander ce qu'elle était devenue quand hier encore j'ai failli la voir périr. Quand ce mariage sera consommé, il ne me restera plus que son amour !

Cachant sa tête dans ses mains, Saint-Georges s'était pris à pleurer..... Platon entra en ce moment; il précédait une dame dont le voile était abaissé ; Saint-Georges se leva rapidement, il crut que c'était Mme de Montesson.

— Vous ici, madame, vous ici ! reprit-il avec une incroyable expression d'étonnement dès que Platon fut sorti et que la dame eut levé son voile. Vous ! la marquise de Langey ! ! !

— Moi-même, répondit-elle en reculant de quelques pas, comme si le regard du mulâtre l'eût terrassée.....

— Que voulez-vous de moi, madame, et qui vous amène en ce lieu?

— La vie de mon fils, monsieur, balbutia-t-elle en tremblant; sa vie est en péril, il doit se battre avec vous!

— Il ne pouvait, madame, m'insulter plus gravement qu'en me faisant souvenir que vous m'aviez insulté vous-même.....

La créole garda le silence.

— Vous étiez alors un enfant, monsieur, reprit-elle après une pause; aujourd'hui vous ne pouvez faire porter à mon fils la peine de mes torts... Il n'est pas besoin de vous dire qu'il ignore ma démarche..... Votre seule réputation dans les armes est faite pour augmenter les inquiétudes d'une mère; par pitié, monsieur, dites-moi que vous ne vous battrez point avec mon fils!

— Les jours de cet enfant, répondit Saint-Georges avec une lente ironie, sont liés, je le vois, madame, très-intimement à vos jours. Croyez-le, j'admire l'abnégation de votre courage maternel. Quoi! vous daignez aujourd'hui vous souvenir d'un esclave que vous aviez autrefois à Saint-Domingue? Vous la marquise de Langey, vous vous rappelez ce mulâtre qui, dans la vallée de l'Oya, a sauvé la vie à votre fils? En plein jour, devant tous, vous franchissez le seuil de sa maison, pour venir le supplier! Voilà qui est noble, voilà qui est grand, voilà qui est généreux! Par mal-

celle de Maurice !..... Ce lien, que son rival heureux croyait éternel, il ne tenait qu'à lui de le trancher ; il était le maître de cet amour, dont l'enivrement doublait sa haine !

Les courts instans qu'il crut devoir passer au Raincy, où il était attendu par le duc de Chartres, ne firent que confirmer chez lui toute impossibilité d'accommodement avec le marquis de Langey. En arrivant chez le prince, il s'était dit qu'on ne l'avait peut-être mandé que pour empêcher l'affaire, la volonté du roi à l'encontre des duels étant absolue. Il trouva au contraire le duc de Chartres ravi de voir battre un des officiers de sa maison.

— Si je n'avais pas ce soir ici réunion de la loge maçonnique, je t'assure que j'irais ! Tu vas le tuer comme une mouche..... avait ajouté ce lâche prince, ravi d'exploiter partout le courage dont il manquait. C'est un tourtereau de Trianon ; il roucoule chez la reine !..... Je ne l'aime pas..... il est de noblesse bretonne..... Tout ce que je puis faire, c'est de commander pour lui une messe à l'abbé Beaudan, qui la dira comme il pourra, mais de manière à ce qu'elle ait le sens commun !

Après ce sarcasme impie, le duc s'était entrenu avec Saint-Georges de deux jockeis d'Angleterre, Parkner et Adamson, qu'il voulait faire courir dans huit jours. Il l'avait mené voir sa meute et lui avait demandé son avis sur la nouvelle livrée qu'il voulait donner à ses gens.

— Tue-nous le Breton ! lui avait-il crié de la grille, tu feras une jolie petite veuve ; car il écrit à mon père

qu'il épouse ce soir, à minuit, Mlle de La Haye, à l'église de l'Oratoire.....

— L'enfer est contre moi ! murmura Saint-Georges en s'élançant au galop par l'avenue.....

Dans la rapidité de cette course, il sentait à peine les rayons obliques du soleil qui venaient brûler ses joues..... Tout son courroux venait de se rallumer ; il ne pouvait croire encore à cette ironique intrépidité de Maurice, à cette assurance d'un mariage devant son épée.

— Je suis prêt, dit-il à ses témoins en entrant, le front baigné de sueur, les lèvres pâles et crispées..... M. de Langey a-t-il envoyé ses seconds?

— Pas encore, reprirent MM. de la Monteil et de Guintrand ; mais quand on se bat avec vous, mon cher Saint-Georges, on a des dispositions à faire.....

Le chevalier ne crut pas devoir leur répondre, et passa dans un petit cabinet où se trouvaient quelques armes de chasse.....

La fraîcheur et la solitude de cette pièce lui rendirent un peu de calme ; il se jeta sur une duchesse de damas rose, où il étendit ses bottines poudreuses, après avoir posé sur une table en marqueterie le fouet de poste qu'il tenait près de ses deux épées de combat.

Ses yeux tombèrent alors sur un large secrétaire, dont la clé se trouvait absente, sans doute parce que le chevalier avait coutume de l'en retirer à chaque fois qu'il sortait. La vue de ce meuble sembla ranimer chez lui des idées d'orgueil.....

— Il ignore, le dédaigneux jeune homme, se dit-il

heur, madame, vous aurez fait là une démarche inutile..... Cet homme a juré de verser le sang de Maurice, cet homme se souvient aussi bien que vous, sachez-le.

— Encore une fois, s'il vous faut une vengeance, monsieur, accomplissez-la plutôt sur moi, qui suis la coupable..... Inventez contre moi telle insulte, telle calomnie que vous voudrez, je vous jure de les supporter sans me plaindre.

— Vous consentiriez vous-même à votre propre infamie, marquise de Langey ; vous me permettriez de tourner contre vous l'arme de la vengeance et de la haine? Eh bien! soit, il me faut une réparation; je choisirai celle-là. Oh! je n'aurai pas besoin d'avoir recours à la calomnie et au mensonge. J'ouvrirai ce secrétaire que voici.....

— Ce secrétaire ?

— Oui, il renferme des lettres.

— Quelles lettres ?..... que voulez-vous dire?

— Ce sont des lettres écrites à un Espagnol nommé Tio-Blas, des lettres où il est question de M. de Langey, votre mari; une seule de ces lettres peut vous perdre, je le sais, et Tio-Blas le sait aussi.....

— Et comment ces lettres sont-elles tombées en vos mains, monsieur? Cet homme est-il mort? l'auriez-vous tué pour vous saisir de ces lettres?

— J'ai ramassé le portefeuille de cet homme quand il attaqua votre berline à Saint-Domingue ; depuis ce temps elles dorment là dans ce secrétaire.... vous les reconnaîtrez..... il y a du sang.....

— Rendez-moi ces lettres, reprit-elle avec hauteur,

rendez-les moi! vous vous êtes assez vengé de moi en les ayant lues.....

— Non, madame, non, je ne me suis pas vengé. C'est quelque chose, je le sais, que d'avoir à moi cette noble correspondance; c'est quelque chose que de pouvoir se dire dans le silence de la colère : « Voilà une femme dont je sais la honte, une femme qui s'est vendue, une femme qui a tué! » C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout.

— Que vous faut-il donc?

— Il me faut, madame, remplir le devoir d'un fidèle mandataire; il me faut, à cette heure, envoyer ces lettres à M. de Boullogne..... elles peuvent l'éclairer.

— Pitié, monsieur, pitié; ne voyez-vous pas que vous me perdrez aux yeux de M. le contrôleur général? Encore une fois, vous ne commettrez pas cette lâche vengeance. Tuez-moi plutôt, tuez-moi!

La créole s'était jetée aux genoux du chevalier, elle le regardait avec une expression de terreur que rien ne peut rendre. Elle avait tout oublié; devant sa menace, sa fierté implacable s'humiliait; elle eût baisé ses pieds, elle qui jadis avait levé le fouet sur le mulâtre!

C'est qu'aussi la misérable se voyait perdue, elle voyait clair dans sa conscience; elle était soumise à la volonté de cet homme et attendait de lui son arrêt de mort.

Saint-Georges parut jouir un moment de sa victoire; il était le maître absolu de cette coupable,

il pouvait laver dans sa honte la flétrissure de sa joue.....

— Je croyais, se contenta-t-il de répondre en la voyant sans parole, que vous étiez venue me demander la vie de Maurice.

— J'oublie mon fils, monsieur, j'oublie sa vie ; j'y consens, il se battra contre vous ; mais, par pitié, rendez-moi mes lettres.....

Les tresses de sa chevelure s'étaient dénouées et retombaient alors sur son cou...... Elle parut à Saint-Georges plus belle et plus désirable que jamais, le désordre de ses mouvemens imprimant aux formes de la créole une volupté perfide..... La marquise, par une distraction calculée, avait laissé tomber de ses épaules le mantelet noir qui les couvrait ; on eût dit qu'elle comptait triompher de Saint-Georges par l'artificieux abandon de sa beauté.

— Vous en convenez donc, marquise de Langey? Vous renoncez plutôt à la vie de votre fils qu'à ces lettres !..... Généreuse mère ! vous sacrifieriez cet enfant pour vous mettre vous-même à l'abri d'une vengeance des hommes !..... Relevez-vous à présent, marquise de Langey, je vous ai vue à mes pieds, cette vengeance me suffit. Dans quelques secondes vous aurez la clé de ce secrétaire, vous pourrez vous-même y prendre vos lettres..... La flamme va sans doute les anéantir, mais éteindra-t-elle les voix sanglantes qui doivent crier au fond de votre âme ? Ah ! vous avez passé des bras du noble dans les bras du financier ! Ah ! votre fils a cru que le hasard seul vous avait faite veuve ! Encore une fois, je n'apprendrai pas

au marquis Maurice de Langey les infamies de sa mère ; vous n'avez rien à craindre, marquise, le mépris vous sauve de ma vengeance !

En prononçant ces paroles, il avait couru vers l'une des portes vitrées de l'appartement, afin d'y prendre la clé du secrétaire dans un vaste couloir qu'elles masquaient. Le bruit d'une voiture venait de se faire entendre dans la cour, des pas graves et lents retentissaient sur le palier.

— Voici votre clé, dit-il à la marquise de Langey.

— M. le contrôleur général ! annonça presque en même temps la voix de Joseph Platon.

— Je suis perdue, monsieur ! s'écria Mme de Langey en prenant la clé des mains de Saint-Georges.....

La marquise n'eut que le temps de se blottir dans le couloir, dont le chevalier referma la porte sur elle.

XXI.

Le chirurgien noir.

> A présent, ô mon âme ! tu peux partir en paix quand il plaira au Ciel de t'appeler !
>
> (*Henri VI*, acte III, scène II.)

M. de Boullogne venait d'entrer.

A l'air profondément altéré de son visage, à la pâleur morne qui couvrait ses joues, on eût pu croire le contrôleur général vieilli de dix ans.

Après avoir jeté autour de lui un regard défiant comme s'il eût craint d'être aperçu, il se laissa tomber dans le fauteuil que Saint-Georges lui offrit.....

M. de Boullogne sortait sans doute du conseil de sa majesté, car il n'avait oublié aucun des soins de sa toilette habituelle.

Le large cordon bleu qu'il portait la veille et qui l'avait fait invectiver par la populace se dessinait à l'œil sur un habit de couleur sévère; sa coiffure, symétriquement élevée, lui élargissait encore le front; les dents de ses manchettes, éblouissantes de blancheur, cachaient de magnifiques bagues ; et la boîte en or entourée de perles qu'il roulait entre ses doigts

le cédait encore, en fait de guillochages, à la canne sur laquelle il s'appuyait.

Était-ce le danger couru par lui dans ce rassemblement formidable qui avait imprimé à sa figure un abattement si visible?

La surprise de Saint-Georges ne lui permit guère de débattre en lui-même cette question.

En effet, si la présence de Mme de Langey chez lui avait eu lieu de surprendre le chevalier, la subite apparition de M. de Boullogne était de nature à redoubler sa stupeur.

On se rappellera peut-être que Saint-Georges s'était imposé la loi d'éviter toute occasion de se rencontrer avec ce vieillard dont l'humeur sarcastique lui déplaisait; ce n'était guère qu'à des intervalles éloignés qu'il l'entrevoyait au Palais-Royal.

De son côté, le contrôleur général semblait prendre plaisir à afficher pour le mulâtre un mépris singulier.....

L'orgueil prépondérant de la finance perçait dans les moindres manières de M. de Boullogne; il portait le front haut comme un ministre d'État, adressait rarement la parole aux subalternes et se retranchait dans une probité exacte pour faire sentir le poids de sa supériorité. D'une famille de robe, il avait épousé, fort jeune, une Charlotte de Beaufort, fille de Charles de Beaufort, l'un des plus riches fermiers généraux du royaume: ce mariage avait déchaîné l'envie. Devenu veuf, il ne s'était point remarié, vivait triste et affichait une morgue d'aristocratie qui le faisait passer pour un homme dur. On a vu de quel amour et

de quelle sollicitude il couvrait Maurice ; ce fils si faussement attribué au marquis de Langey, mais à qui, par un raffinement d'orgueil, M. de Boullogne s'applaudissait d'avoir conservé un nom de noble. Nul doute que le motif impérieux qui avait conduit Mme de Langey aux genoux du chevalier n'eût arraché de M. Boullogne aux conseils du roi.....

Saint-Georges se tint debout devant le vieillard, qui s'était assis.

Malgré lui peut-être il éprouvait pour cet homme une sorte de respect, mais ce respect n'étouffait pas chez lui une aversion qu'il ne pouvait s'expliquer.....

M. de Boulogne prit le premier la parole.

— Vous devez vous battre, monsieur, dans une heure, avec le marquis de Langey, dit-il à Saint-Georges, après avoir fixé sur lui son œil pénétrant. Je viens vous dire que vous ne vous battrez pas.

— Et pourquoi cela, monsieur ; m'apporteriez-vous par hasard une lettre de cachet? êtes-vous chargé de me conduire à la Bastille?

— Je pouvais, monsieur, obtenir un ordre du roi..... Votre adresse connue, votre supériorité à toutes les armes m'en donnaient le droit... Rassurez-vous..... je n'ai voulu avoir recours à aucun des moyens que je pouvais invoquer ; j'en possède un plus sûr, qui fera tomber, je l'espère, votre épée et votre haine.....

— M'apportez-vous des excuses, monsieur?

— M. de Langey est mon fils, reprit M. de Boullogne. Encore une fois, vous ne pouvez vous battre avec M. de Langey !

— Il a bien pu, lui, me jeter impunément devant tous des paroles de honte ; il faut qu'il les efface, et il ne peut les effacer qu'avec du sang !.....

— Ainsi, monsieur, vous voulez commettre un assassinat ?

— Le marquis de Langey porte une épée, il doit savoir s'en servir, monsieur.

— Je la briserais entre ses mains, plutôt que de voir sa pointe se lever sur votre poitrine !.....

— Vous prenez de moi un trop grand souci, monsieur le contrôleur général, je vous croyais mon ennemi, et non mon allié ; me permettrez-vous de m'étonner de ce tardif intérêt ?

— J'avoue mes torts, monsieur, jusqu'à ce jour j'ai pu méconnaître la noblesse de vos sentimens ; je vous ai poursuivi de mon ironie publique dans les cercles : votre mérite m'était importun. Vous paraissez surpris de me voir chez vous, monsieur de Saint-Georges ; votre étonnement cessera quand vous m'aurez entendu. Ma vie se rattache à votre histoire, monsieur.

— Que peut-il y avoir de commun entre nous deux, monsieur le contrôleur général ?

— Vous allez le savoir, continua le vieillard, c'est devant vous seul que la voix de ma conscience m'ordonne de m'humilier. Dieu est juste, monsieur, et ce que j'ai à vous dire fera plus d'une fois rougir mon front..... Je suis arrivé à un âge où le ciel nous garde souvent ses plus terribles épreuves. Celle qui m'accable à cette heure sera peut-être agréée par lui comme une expiation de mes fautes.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Saint-Georges d'une voix profonde et grave.

M. de Boullogne reprit :

— Bien des années ont passé sur ces souvenirs, et cependant ils sont tous présens à mon esprit. En les évoquant aujourd'hui devant vous, je ne crains pas, monsieur, que ma mémoire me fasse défaut; il est de ces images que le remords se charge d'incruster en traits d'acier dans notre âme!

Le vieillard soupira, et levant alors sur Saint-Georges son regard, qu'il avait tenu jusque-là baissé vers la terre :

— Vous êtes né à la Guadeloupe, n'est-ce pas?

— A la Guadeloupe..... balbutia le chevalier, qui comprit à la seule assurance de cette interrogation solennelle que la négation devant cet homme lui devenait impossible.

— Et vous n'avez quitté ce pays que pour venir habiter Saint-Domingue?

Saint-Georges garda le silence.

— C'est à Saint-Domingue..... à la Rose..... que vous avez connu Mme de Langey?

— Ce n'est que de vous qu'il doit s'agir ici, monsieur, interrompit Saint-Georges, vous me l'avez dit; pourquoi me parler de Mme de Langey?

— Pourquoi? dit le vieillard, c'est parce que le souvenir de cette femme se lie intimement au récit que je dois vous faire, c'est parce que la marquise de Langey, qui vous a chassé, la marquise de Langey, qui a levé son fouet sur vous, la marquise de Langey

m'a fait commettre, à moi..... un crime bien plus odieux, un crime que Dieu seul peut pardonner!

— Remettez-vous, monsieur, dit Saint-Georges; je vous ai promis de vous écouter..... toutefois je ne sais si je le dois. C'est une confession que vous m'annoncez; cette confession ne regarde que Dieu.

— Encore une fois, monsieur, vous tenez vous-même une large place dans cette histoire, permettez-moi de continuer.

» J'ai prononcé devant vous le nom de Saint-Domingue..... et du domaine de la Rose, reprit le vieillard. Au temps dont je veux vous entretenir, Mme de Langey ne l'habitait point encore..... Elle venait alors d'arriver à la Guadeloupe avec son mari. Le domaine choisi par eux à la Pointe-à-Pître était voisin du mien, celui des Palmiers, dont votre mémoire doit garder le souvenir..... Je m'étais résolu à fixer ma résidence aux Palmiers depuis mon veuvage, il y avait à peine trois ans, quand Mme de Langey parut dans la colonie..... J'étais jeune alors, Mme de Langey était belle, elle avait tout ce qu'il faut pour entraîner. Par quelle fatalité me trouvai-je bientôt subjugué à la seule vue de cette femme, qu'un mariage récent semblait devoir protéger contre tout coupable désir, c'est ce que le manége de coquetterie si habilement essayé sur moi par la marquise de Langey pourrait peut-être expliquer. Quoi qu'il en soit, elle ne tarda pas à occuper entièrement mes pensées, je sacrifiai tout au soin de lui plaire. Les fréquentes absences de son mari ne servaient que trop mes projets..... Elle-même semblait jalouse d'aplanir devant

moi tous les obstacles. J'avais une foi sans bornes dans cette créole, elle eut bien vite en moi un esclave plus soumis que tous ceux qui l'entouraient. A son arrivée dans la colonie, j'étais déjà pourtant sous le charme d'un autre amour, d'un amour qui n'était peut-être, il est vrai, qu'un tribut payé à ce ciel où le soleil communique ses ardeurs à nos désirs; j'aimais une négresse..... une esclave de ma propre habitation, où je ne comptais pas moins de trois cents esclaves.

— Une négresse! murmura Saint-Georges étonné.

— Une négresse, reprit M. de Boullogne. C'était la plus jeune et la plus belle..... Je l'eus bien vite distinguée de ses compagnes; elle joignait à un irrésistible attrait de grâce un dévouement absolu pour moi. Pendant une maladie longue et périlleuse, elle était restée constamment à mon chevet. Le climat de Saint-Domingue me laissait exposé à des attaques fréquentes dont la violence ne pouvait céder qu'à l'influence magique exercée sur moi par cette esclave. A sa vue seule, ma fièvre s'abattait, le mal semblait fuir, car elle connaissait l'usage des simples les plus utiles à ma crise; elle était versée dans cette science et renommée dans la colonie..... L'habitude de ces soins établit bientôt entre la négresse et moi un entraînement si vif qu'insensiblement l'amour me fit revenir à la santé. Je l'avais tirée de sa misérable condition, je lui avais offert un asile chez moi : chaque jour je bénissais cet ange qui m'avait sauvé! Comment ne l'aurais-je point aimée, cette femme dont la moindre parole avait eu pour moi le pouvoir d'endormir une

douleur? Je l'aimai..... Malheureusement ce commerce qui devait se baser sur la reconnaissance n'intéressa que mes sens..... J'aimai la négresse comme le maître aime l'esclave. Mon libertinage orgueilleux crut l'honorer. Cette perle de grâce et de beauté fut jetée au gouffre de la débauche! La vie des seigneurs qui m'entouraient n'était guère propre à me faire considérer sous un autre aspect cette chaîne passagère. Ses soins ne me quittaient pas, moi je m'étais attiédi. Elle ne savait que m'aimer et ramper à mes genoux, elle se gardait de m'irriter et craignait mes violences; le dévouement de cette créature ne m'était-il pas d'ailleurs prouvé par l'asservissement dans lequel je la tenais? Je ne tardai pas à mettre ce dévouement à la plus cruelle des épreuves. Je négligeais la négresse, et ma passion pour la marquise m'en éloignait. Je crus à la jalousie affectée de Mme de Langey et résolus d'éloigner une femme qu'elle pouvait rencontrer chez moi..... Je bannis de ma présence celle qui m'avait sauvé!

» La douleur de la malheureuse fut sans bornes, peu s'en fallut que la violence de ce renvoi n'altérât même sa raison. Depuis quelque temps, et sans en pouvoir sonder la cause, elle ne s'était que trop aperçue de mon refroidissement : je n'avais plus pour elle que des paroles sévères. Cependant le jour même où je lui fis signifier ce renvoi, je la vis accourir dans mon appartement; son regard brillait d'espoir, il semblait qu'elle eût trouvé un moyen de m'arracher moi-même au remords et à la honte.

» — Vous ne me bannirez pas, s'écria-t-elle, non;

je resterai! vous ne serez pas assez inhumain pour prononcer mon renvoi!..... Lisez, monsieur, lisez, je n'ai pas besoin d'attester le ciel, car je n'ai jamais menti!

» Et la négresse tirait de son sein un papier jauni, presque morcelé, un papier qu'elle avait dû souvent mouiller de ses larmes. Elle s'était roulée à mes pieds avec des sanglots; elle joignait les mains, et elle invoquait le ciel..... Ma surprise fut extrême..... Ce n'était plus une simple maîtresse qui me parlait, c'était une mère!..... La mère de mon enfant!..... Elle venait me déclarer sa grossesse.....

Saint-Georges fit un mouvement; le vieillard reprit :

« C'est ici, monsieur, que je devrais remercier Dieu de ne pas m'avoir foudroyé dans sa colère! A peine eus-je entendu cette nouvelle que j'osai m'écrier que c'était une imposture.

» — Oh! je ne vous trompe pas, reprit-elle, je ne vous mens pas : vous ne pouvez renier ce témoignage, monsieur; c'est celui d'un homme que vous vénérez et que vous accueillez chaque jour dans votre maison, c'est le curé de la Pointe-à-Pître qui a écrit lui-même ma déposition, lisez!

» En parlant ainsi, elle me pressait, elle me conjurait de croire à l'évidence de ces preuves. Mon orgueil n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour les nier : je saisis le papier, je le déchirai avec rage..... Pendant ce temps, agenouillée devant moi, elle pleurait à chaudes larmes..... Outré de fureur, je donnai l'ordre à mes laquais de la chasser ignomi-

nieusement; peu s'en fallut que je ne requisse la prison contre elle! L'amour de sa rivale s'était déjà glissé comme un serpent au fond de mon âme, celui de la négresse m'était devenu importun. Je la chassai, monsieur, comme Mme de Langey vous a chassé; en vain espérait-elle m'attendrir par ce seul mot : *mon enfant!* J'oubliai le passé, j'oubliai que j'étais père! »

M. de Boullogne fit une pause. Il semblait courbé en ce moment sous le poids de si impitoyables souvenirs que Saint-Georges le contempla sans pouvoir lui-même proférer une parole..... Le vieillard poursuivit après avoir levé les yeux au ciel :

« La négresse désespérée..... s'éloigna..... Mme de Langey prit bientôt sur moi l'empire le plus grand. J'étais sous l'obsession de son amour : il me laissait à peine l'aiguillon des souvenirs. A de rares intervalles, l'image de la négresse, si injurieusement bannie par moi, venait pourtant se présenter à mon esprit, mais je l'écartais. Je rencontrais auprès d'elle une autre image, celle de ce fils qui devait garder à tout jamais sur son front la couleur ineffaçable de l'esclavage! Je m'applaudissais d'avoir repoussé ce fils, qui m'eût appelé son père! La négresse m'avait écrit; mais depuis que la pauvre femme avait su que chacune de ses lettres resterait près de moi sans réponse, elle ne m'importunait plus, la noble créature, elle souffrait! Retirée dans une misérable hutte, distante d'une lieue des Palmiers, il semblait qu'elle prît à tâche d'élever cet enfant loin du courroux de son père; elle le faisait subsister par son seul travail. Ainsi s'é-

coulèrent les premiers jours de ce fils, monsieur, ainsi dut s'amasser dans son cœur, même à l'insu de sa mère, la haine qu'il devait vouer à l'auteur de tous ses maux !

» Ma liaison avec la marquise fut d'abord entourée de tels ménagemens que l'œil de la négresse n'eût pu guère la découvrir..... La maison de Mme de Langey était le rendez-vous de la jeunesse la plus folle de l'île ; j'y étais reçu comme tous les riches propriétaires ; les adorateurs affluaient autour de la créole..... J'ai su depuis quels sanglans adorateurs !..... »

Le vieillard contint un mouvement de hautaine indignation ; puis il reprit, la lèvre encore émue et tremblante :

« La négresse devait pourtant revenir bientôt aux Palmiers, monsieur : c'était un arrêt de Dieu. J'allais la retrouver sur mon passage, cette créature qui me devait son malheur ; le ciel ne consentait sans doute à me la montrer encore une fois et dans une circonstance si ineffaçable de ma mémoire que pour me ramener moi-même aux sentimens que je n'avais pas eu honte d'abjurer. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas tenu compte de ce formidable avertissement ?

» C'était une nuit, nuit pesante comme aux Antilles. J'étais descendu pour respirer dans la plaine. Là, quelques nègres sur le visage desquels se reflétait la clarté des flammes, faisaient cuire des quartiers de chèvres et des ignames. M. de Langey venait d'entreprendre un voyage ; j'avais laissé la marquise dans

son hamac. Tout d'un coup un noir vint me chercher, disant qu'elle se mourait..... Je montai en hâte dans l'appartement de Mme de Langey. Sa mulâtresse venait de la placer sur un lit; elle éprouvait les douleurs qui précèdent l'accouchement..... Ces douleurs mettaient sa vie en danger..... En quelques secondes les deux médecins de la ville mandés par moi accoururent près de la marquise; ils ne tardèrent pas à la déclarer en péril. Malgré mes prières, ils ne voulurent pas se charger de tenter l'accouchement. J'employai les menaces; je n'obtins pas davantage. Désespéré, furieux, je m'en fus trouver ces noirs de la plaine, qui fêtaient là, à leur manière, la nuit de Noël. Ces gens me dirent qu'il y avait à une lieue des Palmiers une négresse plus savante que tous les médecins ensemble, renommée depuis peu dans le pays pour ces sortes d'opérations.

» On fut la chercher : elle vint. Je m'étais caché derrière un rideau pour que nul ne pût me voir et me reconnaître : j'aurais craint d'affaiblir par ma propre contenance le courage de la marquise. J'avais fait mettre un masque à Mme de Langey, dans la crainte que cet accouchement, que je voulais d'abord tenir secret, ne fût divulgué.... Les cris de la marquise étaient devenus déchirans; le danger augmentait, et les médecins parlaient de se retirer, lorsque la négresse approcha bientôt de cette femme, dont elle ne parut pas même curieuse de voir le visage. A ma grande surprise, elle l'accoucha heureusement..... Et moi je ne m'élançai pas de ma cachette pour tomber à ses genoux, pour lui demander pardon! ! Car je ve-

nais de la reconnaître, monsieur, c'était bien elle; la malheureuse venait de sauver sa rivale ! »

M. de Boullogne se leva : un bruit venait de se faire entendre vers l'une des portes vitrées de l'appartement; ce bruit avait la vibration d'un soupir.....

— Y a-t-il ici quelqu'un ? s'écria le vieillard, alarmé.

— Personne, je vous jure, répondit paisiblement Saint-Georges, tout en ayant soin de se placer devant la porte vitrée.....

— Le lendemain de cette nuit, la négresse reçut l'ordre de s'éloigner à jamais de l'habitation des Palmiers; quelques pièces d'or tombées dans sa main me parurent une récompense. Bien qu'on lui eût fait jurer de se taire, je craignis ses indiscrétions, ou peut-être mieux le remords attaché à sa présence..... On la dirigea vers l'habitation de la Rose, qui m'appartenait à Saint-Domingue.

» Dans ce pèlerinage, elle emmenait son enfant, voué comme elle à l'abandon et à l'oubli !

» Mme de Langey avait donné le jour à un fils sur lequel ne tardèrent pas à se concentrer ma joie et mes espérances. L'enfant de l'esclave ne m'eût semblé qu'un obstacle, celui-ci fut reçu par moi comme un bienfait. Tout ce qu'un créole peut désirer, ce fils bien-aimé l'obtint; tout l'amour que je refusais à son frère, il s'en empara dès le berceau. Il eut une maison, des serviteurs, une jeunesse de prince ! Rien ne s'opposa plus bientôt à ce que je l'adoptasse moi-même et le pressasse sur mon cœur comme mon fils,

car M. de Langey venait de mourir, — j'ignorais de quelle mort terrible, mon Dieu!!! »

Ici M. de Boullogne se couvrit le front de ses deux mains ; on eût dit que cette mort, dont il était innocent, n'en fit pas moins planer devant son œil une ombre terrible !

« Vingt ans après, reprit le vieillard, — il y avait ce jour-là spectacle à Versailles, — j'occupais une place à côté du duc de Bourbon, lorsqu'en me retournant j'entrevis dans le fond de la loge voisine une figure que l'ombre semblait rendre encore plus noire..... Au premier coup d'archet, la figure se leva, je reconnus un mulâtre..... Je demandai son nom. Tous parurent surpris de me le voir ignorer; on ne parlait que de lui, les plus orgueilleux gentilshommes le copiaient! Les femmes adoptaient la couleur de son habit ; il était la joie et l'orgueil de toutes les fêtes ! Cependant sa vue causa en moi une inexprimable révolte : je venais de reconnaître en lui ce fils que je m'étais imposé la loi de repousser ! La négresse avait fait baptiser son enfant sous le nom que cet homme portait ; ses lettres ne me le laissaient point ignorer. Si parfois, je le confesse, mes regards s'étaient tournés vers ce fils, c'était pour me le montrer comme un être condamné à partager l'humiliation des esclaves, à demi barbare par sa seule éducation ! Il ne me venait pas en pensée qu'il pût jamais secouer la honte de ses entraves. Je frémis en le retrouvant ; il allait peut-être divulguer ma honte par ses empressemens et par ses caresses. Je me rassurai en voyant qu'il n'éprouvait pas même un seul mou-

vement à ma vue..... La négresse, me dis-je, m'aura gardé le secret; l'angélique créature se sera tue, Noëmi n'aura pas dit à cet homme qu'il était mon fils !

— Noëmi ! s'écria Saint-Georges en se levant avec une horrible pâleur.

Les traits du chevalier étaient bouleversés, son cœur battait à coups pressés dans sa poitrine. Il fit un pas vers le contrôleur général, puis il recula comme à l'aspect d'un fantôme.

— Noëmi ! reprit le vieillard en penchant la tête sur sa poitrine. Vous savez mon secret, il m'est échappé..... dès lors vous devez savoir aussi tout le secret de ma haine. En vous revoyant, Saint-Georges, placé sur le même rang que Maurice de Langey, noble, envié, accueilli, fier à juste droit d'une renommée qui n'avait pas eu de peine à laisser derrière elle celle de mon fils, je vous choisis dès lors pour l'objet de mon ironie : au lieu de vous ouvrir les bras, je vous repoussai..... Voilà ce qui fait, Saint-Georges, qu'hier encore vous étiez le but de mes sarcasmes; voilà ce qui vous explique mon impitoyable dédain. Aujourd'hui le frère en s'armant contre le frère m'oblige à déchirer, pour vous seul, ce voile que vos regards n'auraient pu jamais percer..... Encore une fois vous ne pouvez vous battre avec Maurice : tous deux vous êtes mon sang! Je ne serai pas venu inutilement m'accuser ici devant vous. Parlez, j'attends de vous le sort d'un frère!

La voix du vieillard s'éteignit. Il reprit un calme apparent, et interrogea le chevalier avec un regard affectueux par lequel il semblait vouloir l'étreindre.

Saint-Georges gardait l'attitude d'un homme frappé de la foudre : on eût dit que la vie l'avait quitté! Les ombres confuses évoquéès devant lui par cet étrange magicien l'avaient plongé dans une sorte de torpeur; ses yeux ne quittaient plus ceux du contrôleur général. Les paroles de cet homme bourdonnaient encore comme l'eau dans ses oreilles..... Il s'arracha bientôt à cet immobile étonnement, et plongeant à son tour dans l'âme du vieillard :

— Monsieur, lui dit-il, après ce que j'ai entendu, je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous ayez voulu me tromper. Un vieillard qui ment, un pied dans la tombe, cela se voit rarement. Dans l'histoire que vous venez de dérouler devant moi, vous vous êtes accusé vous-même de mon abandon, je ne veux pas mettre en doute la sincérité de vos remords. Oui, vous m'avez banni, repoussé, laissé dans l'ombre! Vous avez appelé l'instant de ma mort, parce que ma vie avait le fatal pouvoir de vous offusquer, parce que je vous semblais devoir mettre en péril votre propre honneur..... Péril étrange en effet que de voir venir à soi un homme qui ne peut vous faire baisser les yeux, alarme inouïe que celle de presser contre son sein un fils dont le bras peut vous défendre! N'importe, vous m'avez rayé de votre mémoire, monsieur. Lorsque tout le monde m'avait accepté, vous m'avez nié à la face de tout le monde. Il a fallu un péril sur la tête de ce fils que vous proclamez votre seul enfant, pour que vous vinssiez. D'aujourd'hui seulement vous vous apercevez que vous avez un autre fils! A mon tour, monsieur, j'ai

le droit de vous parler comme je vous parle..... Puisque c'est un coupable que vous amenez à mes pieds, j'ai le droit de lui indiquer le seul moyen d'apaiser cet autre fils indignement méconnu, vers lequel le ramène en ce moment la voix longtemps étouffée de son propre cœur. A ce prix seul, je consens à jeter loin de moi cette épée, à me prosterner à vos genoux, à courir dans ces bras, que d'aujourd'hui seulement vous me tendez..... Appelez M. le marquis de Langey, placez sa main dans la mienne, et reconnaissez-moi pour votre fils devant ses témoins..... cette déclaration me suffira.

— Qu'osez-vous demander ?

— La réparation d'une injustice..... l'oubli de tous les maux que vous avez fait souffrir à ma mère !

— Saint-Georges !

— Vous hésitez ? J'hésiterai, moi, à reconnaître un frère dans Maurice !

— Vous oubliez, Saint-Georges, que vous avez conquis de ce jour ma confiance..... Vous êtes, vous serez toujours mon fils !

— Oui ! vous me verrez, n'est-ce pas, monsieur le contrôleur général, comme on vient voir, de nuit, l'ami que l'on craindrait d'aborder pendant le jour, comme un courtisan tombé en disgrâce, comme un lépreux qu'on n'ose toucher ? Arrivé à ma porte, vous ramènerez sur vous les plis de votre manteau, n'est-ce pas ? Voulez-vous, monsieur, que j'avoue à mon tour un pareil père ? C'est la première fois que vous posez le pied dans ma maison, monsieur de Boullogne ; prenez garde, le marteau a peut-être sali

vos doigts! Je ne vous connais pas, monsieur le contrôleur général, que venez-vous faire ici? vous vous êtes trompé, je suis un mulâtre, un pauvre mulâtre qui ne connaît que sa mère! Elle seule m'a élevé; elle seule m'a donné de l'ombre et du pain. Encore une fois, qui êtes-vous, vous qui me parlez? continua-t-il dans un sombre égarement et en se promenant à grands pas, — sinon un pacificateur inconnu qui venez m'arrêter la main quand je la pose sur un glaive? Laissez-moi partir, monsieur, laissez-moi..... l'heure s'avance, votre fils M. le marquis s'impatiente, il attend!

Il avait saisi précipitamment son épée; il poussa de son pied la porte de la chambre..... Noëmi en touchait alors le seuil..... Elle se précipita vers lui les bras ouverts; la négresse accourait ivre de joie..... Le jour de son triomphe était enfin assuré; son regard exprimait à la fois l'amour, le bonheur et le pardon.

— Inclinez-vous, Noëmi, devant M. le contrôleur général, s'écria le chevalier, il m'a tout dit, il consent à me reconnaître pour son fils..... Vous êtes vengée, ma mère!.....

L'ironie étrange avec laquelle Saint-Georges articulait ces paroles ne fut point comprise de Noëmi, car elle se jeta, la pauvre femme, aux pieds de M. de Boullogne et les tint longtemps embrassés comme dans un muet remercîment.....

La continuité de cette scène laissait le vieillard en proie aux réflexions les plus poignantes, elles faisaient passer alternativement sur sa figure la pâleur de la

crainte et la rougeur de la fièvre. Le regard attaché sur la pendule, il voyait déjà l'aiguille marquer l'heure de cette sanglante rencontre..... Son embarras devenait extrême devant les paroles précises du chevalier; il cherchait en vain quelque artifice pour en sortir. Il avait trouvé chez Saint-Georges un accent de noblesse et de fierté qui le terrassait.

Le chevalier examinait froidement la pointe de ses épées..... Il avait l'air d'attendre le signal pour s'élancer; il allait de temps à autre soulever le rideau de la fenêtre..... Son silence lugubre ouvrit les yeux à Noëmi.

— Tu vas te battre, te battre contre ton frère! reprit-elle en se pendant au cou du mulâtre.

— Je n'ai point de frère..... je n'ai que vous, ma mère, reprit Saint-Georges; j'ai été insulté par le marquis de Langey..... je le tuerai!

Le seul timbre de cette voix eût jeté l'âme la moins faible dans une mortelle épouvante..... Anéanti, écrasé, M. de Boullogne trouva pourtant la force de se relever, et saisissant Saint-Georges par le bras :

— Songez-y bien, monsieur, je puis encore empêcher ce duel ou plutôt ce meurtre..... Je puis écrire à M. Lenoir..... s'écria-t-il..... je le puis!.....

— Il est trop tard, monsieur le contrôleur général; regardez, il est cinq heures.....

— Par pitié, Saint-Georges, poursuivit le vieillard en joignant les mains, par pitié, renoncez à ce combat..... ce que vous exigez de moi ferait le malheur et le deuil de ma vieillesse..... Je me dois au maître que je sers, je me dois au roi, à la cour! Mes enne-

mis triompheraient les premiers de cet aveu qui ferait votre triomphe ! Parlez, qu'exigez-vous pour le bonheur de Noëmi ? je l'accomplirai. Ah ! elle sera bien vengée de son abandon, je le jure, par celui de cette femme qui n'a pas rougi de me tromper !..... Je tiens de ce matin entre mes mains la preuve de ses perfidies..... C'était votre ennemie, Saint-Georges, l'ennemie de votre mère..... Eh bien ! je romps avec elle toute union projetée, c'est à l'avenir Noëmi seule que mes bienfaits iront chercher ! Dites, n'est-ce point là réparer mes torts, n'est-ce point mériter la grâce de Maurice ?

— Vous plaidez, vieillard, pour un enfant dont vous répudiez la mère !

— Cela est vrai, Saint-Georges, mais c'est mon sang, c'est ma vie..... Tu ne sais pas, toi, ce que c'est qu'un fils !

— Vous auriez dû me l'apprendre, monsieur ! reprit-il en serrant sa mère contre son sein.

Sous le poids de ce reproche, M. de Boullogne resta muet, ses genoux menacèrent de lui manquer... Un coup de marteau violemment frappé venait de retentir sous la porte de l'hôtel et prolongeait son écho sonore dans l'appartement.....

— Ce sont eux ! s'écria le contrôleur général dans une ineffable angoisse ; ce sont eux, ils viennent vous dire que Maurice est prêt, prêt à se faire égorger ! ne les entendez-vous pas ? Avant qu'ils n'entrent, monsieur, voyez-moi, moi qui vous parlais debout tout à l'heure, embrasser vos mains... vos genoux... j'y resterai, Saint-Georges, jusqu'à ce que vous

m'ayez écouté!..... Saint-Georges, serez-vous donc envers moi plus rigide que Dieu? Oui, vous êtes mon fils, oui, je vais leur dire que vous l'êtes!...... mon fils, mon.....

Ici les efforts que faisait M. de Boullogne étouffèrent sa voix, sa gorge se serra... un sourire nerveux et convulsif courut sur sa lèvre..... Il semblait que le vent fatal du Seigneur allât balayer ce faible vieillard et que les gens qui entraient ne dussent rencontrer que son cadavre.....

Un pareil spectacle brisa le cœur de Saint-Georges. Cet homme à genoux, palpitant comme une victime et que les témoins de Maurice pouvaient surprendre humiliant sa fierté et son cordon bleu aux pieds d'un mulâtre, lui parut assez puni..... Les larmes lui vinrent aux yeux devant cette image sacrée à laquelle il ne manquait qu'un rayon de Dieu pour se transformer en un tabernacle d'élite..... Il le contempla quelques secondes dans un douloureux et saint recueillement, puis le relevant lui-même avec une généreuse pitié, il s'écria :

— Debout, oh! debout..... mon père!.....

En lui parlant ainsi, la douleur le suffoquait..... Il eût pleuré si M. de Boullogne n'eût point été là..... La porte s'ouvrit, les témoins de Maurice entrèrent.

— Approchez, messieurs, s'écria le chevalier.....

Saint-Georges reconnut alors avec surprise MM. de Vannes et de La Morlière.....

— Mes témoins vous attendaient, messieurs, dit-il, après avoir appelé dans la pièce voisine MM. de la Monteil et de Guintrand.....

— Qu'allez-vous faire? murmura à son oreille M. de Boullogne.

— Rassurez-vous, monsieur, vous serez satisfait... Votre amour-propre sera épargné !

— Chevalier, dit M. de Vannes, nous venons prendre vos ordres..... Vous êtes l'offensé, le choix des armes et des conditions vous appartient.

Il se fit un silence glacé d'une minute, pendant lequel on n'entendait qu'un seul bruit, celui de la respiration comprimée de M. de Boullogne.

— Messieurs, répondit alors le chevalier en se levant avec une lenteur calme et majestueuse, je suis désolé de vous voir tous rassemblés en ce lieu inutilement..... Je ne me battrai point avec le marquis de Langey !

. . . .

Les quatre personnages qui avaient entendu ces paroles demeurèrent pétrifiés..... Ils s'écoulèrent lentement par les escaliers, dans une incroyable stupeur, pendant que M. de Boullogne, soutenu sur le bras de Noëmi et succombant presque à sa joie, regagnait sa voiture après avoir remercié du regard le chevalier.

XXII.

Enlèvement.

Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre.
(MOLIÈRE, *le Mariage forcé*, scène IV.)

Tout le monde était à peine sorti que la porte vitrée du couloir fut poussée violemment.....

— Mes lettres! s'écria Mme de Langey, mes lettres!...

Écrasé de ce qu'il venait d'entendre, Saint-Georges était retombé dans un fauteuil. Au bruit que fit Mme de Langey, il se retourna subitement..... Il crut voir un spectre, tant la marquise était pâle..... Elle avait écouté dans le cabinet les paroles du contrôleur général avec une horrible anxiété..... Elle se précipita la clé à la main sur le secrétaire.

— Vide! s'écria-t-elle tout d'un coup, en poussant un cri de désespoir.....

— Vide! reprit avec étonnement le chevalier.

— M'auriez-vous trompée, monsieur, lui dit-elle, ou bien vous aurait-on volé ce dépôt? Qui a pu s'emparer de ces lettres, dont nul ne savait le prix?

— Moi! qui les ai portées ce matin même à M. de Boullogne, répondit d'une voix tonnante un homme

basané, couvert d'orgueilleux haillons..... Son regard effronté traduisait assez le mépris qu'il faisait de la marquise. Il entrait d'un air résolu et sardonique.

— Tio-Blas !..... s'écria Saint-Georges, foudroyé lui-même par cette subite apparition.....

— Tio-Blas !.... murmura après le chevalier la tremblante marquise de Langey.

— Moi-même, continua-t-il en se drapant des plis d'un manteau percé de trous, pendant que cette femme, immobile de surprise, le contemplait de la tête aux pieds comme pour s'assurer que ce n'était pas son ombre..... C'est dans le malheur et l'abandon, reprit-il, qu'on retrouve les vrais amis ! M. de Boullogne vous quitte, marquise, moi je vous prends.... Vive Dieu !..... J'ai plus de pitié de vous que ce M. de Vannes que l'on dit être votre amant ! Je ne laisserai pas la colombe tomber au filet de l'oiseleur ! Ma maison sera la vôtre, marquise de Langey; *ma* maison, entendez-vous ? car j'ai une maison..... J'ai le droit de vous l'offrir : ne m'avez-vous pas reçu autrefois ?.....

A cette voix terrible qui lui rappelait tous ses dangers, la marquise sentit un frisson de glace courir par ses membres, elle n'osa pourtant pas se placer derrière Saint-Georges.

— Vous êtes étonnée de me voir ici, madame? Je n'ai fait qu'y reprendre mon bien, l'autre soir ; ah ! je m'en confesse au chevalier. En tout il faut de l'ordre, voyez-vous, et depuis un grand siècle j'étais à la piste de vos lettres..... Je ne savais pas que le ciel donnerait avant-hier au chevalier l'admirable

distraction de laisser sa clé sur la table que voici..... Je venais lui rendre visite, parce qu'il n'est pas fier et veut bien recevoir par fois les anciens amis ; quand j'ai vu ce joli bijou de clé qui se promenait innocemment, *santa madre di Dios!* me suis-je dit en faisant à la Vierge une fervente invocation, faites, ma sainte mère, que je retrouve en ce lieu ce que je soupçonne y dormir! Car, mon cher Saint-Georges, vous m'aviez trop prêché le pardon des injures, il y a une semaine, pour que je ne vous soupçonnasse pas un peu de vouloir vous venger en temps opportun... Je me défie toujours des belles actions, moi; c'est ma nature..... Il y avait mille livres à parier que M. le contrôleur général me recevrait muni de ces pièces de comptabilité. Oh! il m'a donné audience avant toute la plèbe des solliciteurs, peu s'en est fallu qu'il ne me proposât un emploi!.....

— Puis-je en croire mes yeux, Tio-Blas, s'écria Mme de Langey, quoi! c'est vous, vous souillé déjà de tant de crimes, que je retrouve acharné à ma ruine!

— J'ai le malheur, moi, d'être constant..... que voulez-vous?

— Ainsi vous avouez que c'est vous qui m'avez perdue? Prenez-y garde, Tio-Blas! ces lettres vous accusent autant que moi.....

— C'est ce qui m'importe peu..... Il y aurait d'ailleurs prescription; madame la marquise, notre crime à tous deux ne date-t-il pas de.....

— Assez, assez! reprit-elle en étendant son bras vers la bouche de l'Espagnol pour lui imposer silence.

— Ne me tuez pas devant M. de Saint-Georges! épargnez-moi!

— Pourquoi nous gêner devant le chevalier, madame? ces lettres ne lui ont-elles pas appris nos affaires? Il est au courant de notre commerce amoureux! — Chevalier, continua-t-il en saluant Saint-Georges avec un impitoyable sang-froid, permettez qu'à cette heure je m'occupe seul du sort de Mme de Langey.....

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda la créole avec angoisse, est-ce une raillerie?..... Prétendriez-vous employer avec moi la violence?

— Pas le moins du monde, madame, nous sommes dans la maison du chevalier. Je vais vous donner le bras pour en sortir; j'ai ma voiture qui vous conduira chez moi.

— Chez vous! s'écria-t-elle d'une voix altérée par la frayeur, chez vous! oh! jamais; j'aime mieux que l'on me tue?

— On ne tue pas les femmes, marquise de Langey! mais ce sont les femmes qui font tuer..... vous le savez! — Votre main! reprit-il avec une douceur affreusement ironique, votre main! Partons.

Et Tio-Blas saisit la main de Mme de Langey. La malheureuse n'avait que trop compris l'impossibilité d'une résistance..... elle se voyait à la merci de son bourreau.

— Mais c'est un abominable forfait! dit-elle en jetant un coup d'œil de supplication au chevalier, qui regardait sans doute cette nouvelle scène comme trop au-dessous des pensées qui l'agitaient pour y in-

tervenir comme acteur. Que ne prenez-vous l'une de ces épées, Tio-Blas! que ne prenez-vous mon sang!

— Ce n'est pas votre sang que je veux, Caroline; c'est votre vie, votre vie pour moi seul..... votre vie comme je l'entends!

— Pitié! s'écria Mme de Langey, qui croyait entendre son arrêt de mort.

— Assez de prières..... partons!

— Je ne partirai pas, infâme! répondit-elle en s'attachant à l'habit de Saint-Georges, je ne partirai pas. Chevalier, défendez-moi!

— L'air est vif ce soir, reprit tranquillement Tio-Blas; voici un mouchoir que je vous prie de vous laisser mettre.....

Et avec la promptitude du pêcheur qui jette un filet, il étouffa les cris de la marquise sous ce bâillon, la prit dans ses bras et l'emporta jusqu'à un fiacre, aux yeux du chevalier stupéfait.

XXIII.

Agathe.

Ainsi dans ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes!
(RONSARD, *Épitaphe de Marie.*)

M. de Boullogne rejoignit Maurice la joie sur le front; il se jeta dans ses bras et l'inonda de larmes abondantes.

Il semblait que ce fils si cher vînt de lui être rendu par un céleste bienfait.

— Dans quelques secondes, lui dit-il, tu vas recevoir de tes témoins l'assurance de cet accommodement. J'avais méconnu la générosité du chevalier; c'est un noble cœur, Maurice; toute haine doit cesser entre vous deux.

— Toute haine, mon père? J'y consens de bon cœur si cet esclave ne vient plus désormais me prendre ma part de soleil, si je ne dois plus subir le spectacle de sa fierté. Vous l'avez donc vu? reprit-il; le hasard vous l'a fait sans doute rencontrer?

— Je sors de chez lui, Maurice; ce n'est point au

hasard que j'ai confié le soin de ce que j'avais de plus cher.

— Vous êtes allé chez lui ? reprit le jeune homme avec un mouvement de dépit. Vous ne l'avez pas supplié, du moins ? vous n'avez pas eu recours à sa pitié ?

— Je lui ai fait comprendre qu'un duel ne pouvait rien réparer entre vous deux. Il a déclaré d'abord qu'il voulait se battre avec toi..... mes raisons l'ont convaincu.....

— Et moi, mon père, pour que ce duel eût lieu, j'eusse donné de bon cœur ma vie et mon sang ! il aurait du moins effacé entre Agathe et moi l'image de cet homme, que je ne vois s'y dresser qu'avec épouvante ! Oui, je dois vous le dire, mon père, je crains que cet esclave, malgré la noblesse de sentimens que vous voulez bien lui supposer, ne trame encore dans l'ombre quelque perfidie contre mon bonheur..... je crains que, ne s'étant pas mesuré avec moi.....

— Que peux-tu craindre ? N'est-ce pas ce soir que des liens éternels vont t'unir à Mlle de La Haye ? Elle va donc enfin se voir accomplie, Maurice, cette union, qui tout à l'heure encore éveillait en moi des pensées d'alarme et de péril ! Nous autres vieillards, nous appréhendons plus que vous autres l'issue d'un combat.....

— Celui-ci, mon père, eût été du moins glorieux pour votre fils, il l'eût placé haut dans le cœur d'Agathe !..... Moi d'ailleurs qui suis jeune et qui n'ai un régiment que d'hier......

— Pour servir le roi, Maurice, il faut réserver son sang. Tu es jeune, cela est vrai, mais la bravoure tient lieu de science militaire. Cette épée, tu ne l'emploieras jamais mieux que contre les ennemis de l'État.

— Je vous remercie de votre sollicitude, mon père. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprécie la bonté de votre cœur; vous qui m'avez adopté, oh! vous étiez digne d'être mon père!

Le jeune homme serra les mains du vieillard, et leurs embrassemens se confondirent. L'accablement douloureux de M. de Boullogne reprit toutefois bientôt le dessus à cette question de Maurice :

— Où est ma mère?

Le contrôleur général avait découvert les intrigues de Mme de Langey. Il ne pouvait plus douter des manœuvres odieuses de cette femme, mais il ignorait par quel imprévu retour de vengeance elle venait de lui être à tout jamais enlevée. Il répondit :

— Mme de Langey ne tardera pas à te venir chercher, Maurice. Elle s'habille sans doute pour la cérémonie, car c'est à sept heures que le digne archevêque de Narbonne, l'ami de notre famille, a promis de vous marier dans la chapelle de la Vierge, à l'Oratoire..... Une chaise de poste est préparée; tu conduis de là ta femme en Dauphiné. Je vais, moi, prévenir Mlle de La Haye de l'heureuse issue de cette affaire... son anxiété doit être vive; car, je n'en doute plus, elle t'aime!

— Puissiez-vous dire vrai! reprit Maurice; moi aussi je l'aime, et elle ne peut l'ignorer! C'est à

vous, mon père, que je vais donc devoir mon bonheur !..... à vous, que je voudrais voir toujours heureux !.....

— Le bonheur, dit lentement le vieillard, est une récompense, Maurice..... A ceux qui ont une fois démérité de la Providence, le ciel est impitoyable et demeure fermé. Viens, que je t'embrasse encore une fois, mon enfant!

La seule conscience des torts de Mme de Langey et la nécessité de son abandon rendirent cette dernière étreinte du vieillard encore plus vive. M. de Boullogne se disposait à sortir quand la porte donna passage à MM. de Vannes et La Morlière, les deux témoins du marquis.

— Monsieur le contrôleur général nous a précédés, dit La Morlière; il vous a sans doute appris, monsieur le marquis, l'étrange dénoûment de ce duel?

— *Étrange* est le mot, murmura M. de Vannes.

Ils lui rapportèrent alors les propres paroles de Saint-Georges..... L'étonnement profond dans lequel la réponse du chevalier jeta le marquis se vit à peine dissipé par les protestations généreuses de M. de Boullogne, à qui l'injustice eût paru un crime en cet instant.....

— Il est certain, reprit La Morlière, que M. de Saint-Georges a fait preuve en tout ceci d'une exquise générosité.....

— *Générosité* est le mot, murmura encore M. de Vannes.

— Il me reste, messieurs, à vous remercier tous deux, reprit Maurice, de la manière empressée avec

laquelle vous avez bien voulu m'offrir vous-mêmes votre intervention en tout ceci..... Vous ne quitterez pas, je l'espère, vos rôles de témoins, car vous m'avez bien promis d'assister à mon mariage..... L'heure avance, permettez que je vous quitte.....

— Nous nous retirons, dirent-ils : aussi bien voici une voiture qui entre ici dans la cour..... Nous vous attendrons à l'Oratoire, près de l'autel de la Vierge...

Le marquis prit congé d'eux et de M. de Boullogne, qui les reconduisit lui-même dans son carrosse jusqu'à la façade de l'Oratoire, rue Saint-Honoré.

Pendant ce temps, un valet de pied de la marquise de Langey était monté chez Maurice; il lui annonça que la voiture de Mme sa mère l'attendait.

Le marquis de Langey venait de revêtir son uniforme tout neuf de colonel de chevau-légers, et il avait fort bon air sous cet habit. En se regardant aux glaces de l'hôtel Boullogne, il songea qu'Agathe ferait un charmant effet en arrivant avec lui inspecter son régiment de Dauphiné. Maurice de Langey ne pouvait se dissimuler qu'il était l'un des privilégiés de M. le comte de Brienne, ministre de la guerre; maître présomptueux de l'avenir, il se promettait bien de devenir un jour lieutenant général et grand'croix de l'ordre de Saint-Louis. Le seul nom de son père, le noble marquis de Langey, ne pouvait manquer de lui donner du relief et de l'ancrer dans l'armée. Il se voyait retiré, sur la fin de ses jours, dans quelque manoir de la Bretagne dont Agathe de La Haye deviendrait la châtelaine. Ces idées lui avaient fait oublier insensiblement son rival; il se sentait renaître à la vie, à

l'espérance !..... En approchant de la voiture, il parut surpris de la trouver vide et de n'y point voir sa mère, la marquise de Langey.

— Elle a sans doute précédé monsieur le marquis à l'église, lui dit le valet de pied, car elle est sortie seule sur les trois heures, en nous disant de ne pas être inquiets, et qu'elle s'habillerait chez M[lle] Agathe.....

Quelque singulière que dût paraître cette explication au marquis, il s'en contenta et atteignit bien vite la porte de sa fiancée.....

— Êtes-vous prête, Agathe? s'écria l'heureux jeune homme en s'élançant dans la chambre... Vous le voyez, je vis !... je ne veux vivre que pour vous !...

Mais au lieu d'Agathe, il ne rencontra qu'un homme debout, le front appuyé dans ses deux mains sur le marbre même de la cheminée.....

— Mon père ! s'écria-t-il, c'est vous !... seul ici !... Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?.....

— M. de Boullogne lui présenta une lettre fermée d'un ample cachet noir.

— Morte ! poursuivit-il... oh ! cela n'est pas possible !.....

— Morte ! pour vous du moins ! répondit le vieillard, oppressé par sa douleur.

Maurice lut la lettre, puis il retomba anéanti dans un fauteuil..... Elle était ainsi conçue :

« Je vous fuis, Maurice, je vous fuis pour Dieu, le
» refuge des âmes faibles. Ne cherchez point à con-
» naître le lieu de ma retraite, mes précautions pour
» vous la cacher sont bien prises. Adieu, soyez heu-

» reux comme vous le méritez ; c'est le vœu d'une
» femme qui se repentirait toute sa vie d'avoir pu un
» seul instant compromettre la félicité de la vôtre.

» Votre amie :

» AGATHE DE LA HAYE. »

Cette lettre avait plongé quelque temps le jeune homme dans une morne immobilité. Il se leva bientôt comme un furieux, parcourut l'appartement et appela vainement la gouvernante qu'il avait choisie lui-même pour Agathe ; elle avait fui. En se penchant à la fenêtre, il put voir l'église de l'Oratoire illuminée çà et là de quelques maigres clartés qui se faisaient jour à travers sa longue vitrine. La chaise de poste qui devait l'emmener avec Agathe était remisée sous les murs élevés servant de rempart à l'église. Maurice de Langey se jeta alors dans les bras de M. de Boullogne, qui le regardait avec angoisse.....

— Je ne les rendrai pas témoins de ma honte et de ma rage, reprit-il..... je partirai seul, mon père..... seul pour mon régiment, vous l'entendez ? Je vous charge de consoler ma mère !

Et malgré les cris déchirans du vieillard, il s'élança de la chambre et se précipita dans la chaise, qui l'emporta.

XXIV.

La maison pâle.

Le temps de vouloir est passé pour vous!
(*Le comte de Carmagnole*, acte V.)

Au temps où se passe cette histoire, il existait encore, près de la barrière d'Enfer, une singulière maison de laquelle il reste à peine aujourd'hui vestige, depuis que son emplacement s'est vu occupé par une brasserie considérable.....

Isolée des autres habitations de ce boulevard désert par trois grandes cours qui remplissaient l'office de chantiers, elle offrait d'abord à l'œil, dans son enfoncement obscur, une façade lézardée en vingt endroits et dont les persiennes à demi brisées n'avaient jamais été vues ouvertes par qui ce fût.

Sur les murs extérieurs, les herbes parasites, le gramen et les coquelicots, se faisaient jour glorieusement pendant l'été; mais l'hiver venu, les plantes, moins serrées, laissaient voir d'énormes piquans de fer sur lesquels le plus hardi voleur eût frémi de s'appuyer.

Une allée droite et raide conduisait à la maison, que l'on pouvait apercevoir à travers sa grille... Cette

grille conservait encore deux chiffres d'honneur entrelacés, comme il s'en rencontre à beaucoup de ces clôtures à jour façonnées au siècle de Louis XIV. Celle-ci était en outre flanquée de deux pavillons, fermés comme deux donjons féodaux et qui ne laissaient apercevoir que des fenêtres étroitement oblongues en guise de meurtrières. Vous eussiez cru voir l'entrée d'un vrai château-fort.

Les murs de la maison étonnaient surtout par une sorte de pâleur mate qui, lorsque la lune tombait d'aplomb sur eux, leur donnait l'air d'une tombe.....

Les pavillons, la façade, tout, jusqu'au pavé crayeux de cette cour, conservait cette teinte étrange; ce qui faisait que dans le quartier on nommait cette maison la *maison pâle*.

Le propriétaire actuel de ce lieu avait jugé convenable d'établir au pied même de son perron un chenil de pierres massives, d'où quatre grands chiens loups, tels que les peint si admirablement Fielding, pouvaient s'élancer au premier bruit qui aurait interrompu le silence de la maison.

Car pour l'ordinaire elle était plongée dans un effrayant silence, cette maison, vis-à-vis de laquelle le cœur se serrait comme par instinct..... Il semblait en vérité que ses murs recélassent quelque mystère impénétrable, quelque drame intime, soigneux d'amasser l'ombre autour de lui. Il n'y avait aucun portier près la grille, pas même seulement une misérable cloche que la main du passant pût agiter en cas de besoin. L'œil du maître y devait être aussi attentif, aussi éveillé que celui des quatre dogues, car, en cas

de visite, indépendamment de la barre qu'avait la grille, il fallait détacher une énorme chaîne de fer pendant à deux bornes intérieures de la cour. Quant à la cuisine, comme elle était souterraine, il était difficile qu'on y entendît le moindre bruit; et pourtant, à certaines heures, les sons d'une voix tristement cadencée s'y frayaient passage par le soupirail, sans que pour les voisins il pût en résulter un sens précis.

A d'autres instans, et principalement lorsque la nuit étendait son crêpe sur ces murailles, la flamme extravagante qui se faisait jour à travers les persiennes ébréchées d'une chambre du milieu semblait vomir aussi quelques paroles inintelligibles..... On eût dit que ces échelons de bois, dont le loquet demeurait toujours fermé, abritaient à l'intérieur quelque conjuration cabalistique..... Tantôt la flamme y paraissait bleue comme celle du punch, tantôt elle dardait au dehors des jets rougeâtres..... Rien n'était distinct ni reconnaissable dans cette espèce d'incendie, mais on y voyait sautiller pourtant une forme noire empressée à l'exciter ou à l'abattre, ombre travailleuse qui tenait souvent un pan de rideau entr'ouvert et le rabaissait ensuite sur elle pour tout faire rentrer dans la nuit. De fortes odeurs, émanées enfin de cette chambre, donnaient lieu de croire à quelques expériences chimiques tentées sans doute par son curieux propriétaire.....

Une fois par semaine, deux ou trois personnes ébranlaient de leurs pas le vaste péristyle, dont presque tout le carrelage était déchaussé..... Insensible-

ment d'autres arrivaient, et le nombre exigé pour la réunion une fois atteint, ils se rassemblaient tous dans la plus sourde pièce de cette bastille... Partout le quartier d'Enfer il n'était venu encore à l'idée de personne de les croire faux-monnoyeurs, et pourtant ils en avaient bien l'allure.

Le personnage retranché dans cette maison ne se trouvait pas lui-même exempt de toute ressemblance avec la couleur de sa façade, car il n'était pas besoin des rayons de la lune pour que la seule pâleur de ses traits en fît un fantôme. Maigre, bilieux, plein d'empire et de lenteur souveraine dans ses moindres mouvemens, il se promenait la plupart du temps dans sa cour; les bras croisés, interrogeant de l'œil quelques plantes étiolées des tropiques, qu'il s'obstinait à y vouloir faire fleurir. A son air rêveur et profondément absorbé, vous l'eussiez pris d'abord pour un savant ou pour un chercheur de la pierre philosophale..... Sa tête était nouvellement rasée, et la lueur du moindre flambeau s'y mirait comme sur l'onde d'un lac..... Il aimait peu à parler et répondait à peine aux questions qu'on lui adressait. Souvent encore, c'était moins son pas, dont le bruit était imperceptible, que la fumée légère de son cigare en papier qui trahissait sa présence dans les allées du maigre jardin où il avait coutume de se promener... Quand on l'apercevait, on éprouvait devant lui une sorte d'effroi, commandé par son sourire dur et méprisant. Il tenait habituellement à la main un chapelet à grains d'argent et d'ivoire; sur ces grains, il marmottait à voix basse des *oremus*.

La seule personne qui le servît avait pour nom Josépha. C'était une vieille Espagnole, revêche, assez semblable à la dame Léonarde de Gil-Blas; elle était énorme d'embonpoint et taillée en boule comme un oranger des Tuileries; elle raclait de la guitare et chantait des ballades dans sa cuisine; mais, ce qui n'était pas moins curieux, c'est qu'elle persistait à croire qu'elle était née pour être grande dame et qu'elle ne parlait jamais aux gens de la rue.....

Nous croyons avoir suffisamment expliqué, par le seul aspect de cette maison, l'invincible répugnance avec laquelle une femme y serait entrée..... Ce fut pourtant là que Tio-Blas conduisit Mme de Langey, car cet homme c'était lui, et cette maison la sienne.

Seulement Tio-Blas n'y était pas connu sous ce nom, mais sous celui du *comte de Cerda*.

L'*hidalgo,* on le voit, avait repris enfin le dessus, Tio-Blas ne se souciant plus d'être bandit.

Aussi ces quelques hommes qui venaient le visiter à des heures nocturnes recherchaient-ils sa maison pour un autre but.

A cette époque, les intrigues révolutionnaires ourdies par les hommes de couleur contre Saint-Domingue avaient pour objet de combattre le parti des colons résidant en France; parti jaloux à bon droit de ses prérogatives et dont l'hôtel Massiac devint plus tard le centre de ralliement. Dans ces premiers élémens de destruction imminente venaient se fondre les intrigues contre-révolutionnaires de l'Espagne et les intérêts mercantiles de l'Angleterre. L'une et [illegible]e de ces puissances avaient promis de fournir

des armes, des munitions et des approvisionnemens. Les Espagnols, ainsi que le gouvernement de France, désiraient la contre-révolution ; l'Angleterre voulait y ajouter la ruine du gouvernement français. Les agitations de la colonie de Saint-Domingue fermentaient déjà, et les négrophiles ne pouvaient voir avec indifférence ces hardis symptômes.

Le comte de Cerda, que la misère arrachait à son apathie habituelle, comprit tout de suite le rôle qu'il pouvait jouer dans ce drame qui devait ruiner la plus admirable possession française. Irrité contre son pays, il jura de s'en venger et de ne rentrer qu'en maître sur ce sol, dont pour ainsi dire on avait tari devant lui les veines d'or. La fermeture des mines de la colonie, les mépris de l'évêque son parent, son emprisonnement et plus que tout cela les maux inouïs que son amour lui avait fait souffrir sur ce sol maudit, concouraient à affermir chez lui une épouvantable résolution, celle de se mêler ténébreusement aux conspirateurs de France, aux hommes de couleur, pour fomenter la ruine de son pays. Il avait toujours rêvé la supériorité féodale dans un château ceint de tours, les richesses d'Ovando et la future soumission de Mme de Langey, en ces lieux mêmes où elle l'avait vu ramper !

Ces illusions d'un cœur ulcéré avaient la chance à ses yeux de devenir enfin une réalité triomphante. Le comte de Cerda pourrait donc remettre le pied en vainqueur sur cette terre qui l'avait traité en vaincu ! Les gens de couleur, auxquels il ne rougit pas d'ouvrir sa porte, ne tardèrent pas à se rassembler chez

lui comme dans un club dont sa haute prudence devait diriger les moindres délibérations. Au sourire haineux qui effleurait habituellement le coin de sa bouche, à l'âpre fierté de ses moindres mouvemens, aux paroles brèves et saccadées qu'il laissait tomber sur ces interlocuteurs, pas un qui n'eût cru voir parler et se mouvoir devant lui un portrait de Carreno ou de Velasquez..... Les instructions qu'il leur donnait sur la position coloniale de l'Espagne eussent honoré la sagacité d'un ministre!

Il affichait au dehors la livrée de la misère; et cependant, depuis quelques semaines il commençait à en sortir..... Ce n'était pas lui d'abord qui payait le loyer de cette maison où il logeait depuis peu; c'était son propriétaire lui-même, le joaillier Bœhmer.

Cet homme, qui devait figurer plus tard si malheureusement dans l'éclatante affaire du collier, était devenu à la lettre l'*adepte* du comte. En quittant Saint-Domingue pour le pavé glissant de Paris, l'Espagnol avait compris que dans cette ville de charlatans un nom de noble sonnerait merveilleusement; cependant, il faut le dire à sa gloire, il avait d'abord généreusement lutté contre cette profanation de toute noblesse. Peu à peu la misère prit le dessus, et il se résolut à se servir de son titre..... Les comtes de Cagliostro et de Saint-Germain étaient à coup sûr de moins bonne famille que lui, mais ils savaient engluer leur monde par de belles paroles. A défaut de leur habit, Tio-Blas possédait leur éloquence : il se servit de la sienne près du joaillier.

Un hasard singulier avait fait garder à l'Espagnol

le cachet de ses armes, preuve unique de la noblesse héréditaire de sa maison, héroïque débris sauvé des pourchasses des officiers et des dragons jaunes de Saint-Domingue !..... Pressé par le besoin, il le porta un jour chez Bœhmer. Bœhmer le confronta avec un plat magnifiquement ciselé qui provenait de la vente d'un ambassadeur d'Espagne, allié au sixième degré à la maison de Cerda. Cette découverte le mit bientôt en rapport avec l'Espagnol. Bœhmer était un artiste d'imagination, et nul mieux que le comte de Cerda ne s'entendait à éveiller l'imagination des autres..... La connaissance qu'il semblait avoir des pierreries et surtout des localités de Saint-Domingue éblouit Bœhmer, qui ne tarda pas à se repaître avec délices des fables merveilleuses que l'Espagnol lui débita sur le Morne-Rouge. Là devaient dormir des trésors sans nombre, enfouis depuis les persécutions du gouvernement espagnol et le comblement des mines. L'Espagnol paraissait connaître la voie la plus sûre pour ces découvertes; il s'occupait lui-même de chimie, et il en causa avec Bœhmer. Bœhmer l'écouta avidement et comme un homme qui, malgré sa richesse, rêve toujours la fortune. Peu à peu le comte le persuada, au point qu'il le fit entrer jusque dans ses idées de haine contre son pays; le bouleversement étant, disait-il, le plus sûr moyen pour couvrir le projet de fortune qu'ils méditaient et qui devait leur profiter à tous deux.

Le joaillier n'avait pas encore été dupe; il donna dans le piége avec une merveilleuse facilité. Pour assurer les desseins du comte de Cerda, il lui aban-

donna cette maison, il l'aida lui-même à y placer quelques fourneaux de chimie..... Ces murs discrets ne devaient rien révéler de leurs mutuelles expériences. Bœhmer habitait lui-même à l'autre extrémité de Paris; lorsqu'il venait voir celui qu'il nommait *son maître,* c'était dans la nuit et pour lui apporter quelques subsides. L'Espagnol, on le pense bien, les mettait à part, résolu à profiter de l'argent de Bœhmer pour partir au premier jour.....

Mais, comme l'amour, la haine ne s'amuse-t-elle pas de mille projets et de mille détours? Le mobile secret de tous les complots de l'Espagnol était l'asservissement résolu de Mme de Langey. Nous l'avons dit, chez cet homme la vengeance ne vieillissait pas; elle était devenue indispensable à sa vie. Malgré l'opium auquel il avait recours, il ne pouvait oublier!..... le remords était son hôte.

C'est ce qui faisait sans doute qu'à l'heure ordinaire de l'Angelus, il s'en allait chercher la Josépha et la faisait prier à ses côtés devant une croix de bois plantée par lui dans l'endroit le plus reculé de son jardin.....

. . . .

La marquise entra dans cette maison comme on entre dans un sépulcre..... Il y aurait eu folie pour elle à crier durant le trajet qu'elle fit en fiacre avec son singulier guide; il l'avait dégagée pourtant de son mouchoir, mais il ne quittait jamais sa *mancheta.* Il fit ouvrir bientôt par Josépha un vaste et silencieux appartement, dont un lit à lourds rideaux de

serge verte formait le principal meuble. Un crucifix ornait le dessus de la cheminée.

— Vous ne retrouverez point ici, madame, vos vases du Japon et vos paravens de laque; mais quand le vaisseau a sombré, on est encore heureux de se rattacher à quelques planches. Voici d'ailleurs Jo-sépha, qui vous fera oublier, je l'espère, le maître d'hôtel de M. de Boullogne!.....

Josépha parut éblouie à la vue des dentelles et des pierreries de la créole; mais son dédain ordinaire reprit le dessus dès qu'elle vit que la malheureuse pleurait.

— Quelque comédienne..... pensa la servante.

L'Espagnol reprit, sans faire attention à ses sanglots :

— Vous ne vous étonnerez pas non plus de certains bruits qui peuvent ébranler les solives de cette maison : vous voilà de ce jour sous ma garde..... Vous voyez qu'on est armé..... voici des pistolets dont j'examine l'amorce tous les soirs.....

Mme de Langey ne répondit pas; elle se leva et considéra machinalement une carte qui était fichée avec quelques mauvais clous sur la porte même.....

— C'est une carte de Saint-Domingue..... reprit-il; voulez-vous, marquise, que je vous montre l'endroit où se trouve la Rose?

Elle voulut s'éloigner, il la retint; et lui faisant suivre impitoyablement sur la carte les linéamens décrits par son doigt :

— Ceci, lui dit-il en montrant un petit point noir presque insaisissable à l'œil, c'est la Concha!.....

— Grâce!..... murmura-t-elle..... je suis en votre pouvoir, grâce!.....

— *Il* n'a pas demandé de grâce, *lui! Il* est mort noblement..... sans me prier..... sans me conjurer..... Oh! ce n'était point un lâche!

Il la quitta brusquement pour s'enfuir dans le jardin..... La créole demeura seule dans la demi-obscurité produite par la nuit tombante. Son regard inquiet eut bientôt fait l'examen de cette chambre; elle frémit en revoyant cette carte où le doigt de l'Espagnol s'était promené un instant, comme eût fait le doigt de Dieu! Dans une semblable situation, il lui devenait difficile de ne pas songer au seul être qui eût pu l'arracher à ce cercueil anticipé, à ce fils que peut-être elle ne devait plus revoir..... Pour la première fois des larmes de mère vinrent baigner sa pâle joue; sa consternation fut horrible en songeant que nul ne pourrait même soupçonner sa misère..... Il n'y avait pas d'apparence que le chevalier lui-même se fût arraché à son accablement pour suivre cette voiture; et d'ailleurs, une fois dans la tanière du tigre, quel vengeur serait assez hardi pour l'arracher à son ongle? La perspective de la vie affreuse qu'elle allait mener donna pourtant à la créole un affreux courage, un courage qu'elle n'eût pas cru trouver elle-même au fond de son cœur : pressentant que tout moyen d'écrire lui serait refusé dans cette maison, elle prit une épingle et se piqua le bras gauche..... Cela fait, elle détacha sa *respectueuse* [1], et sur

[1] Large nœud qui ornait la poitrine des femmes du temps de Louis XVI.

ce ruban, presque aussi blanc que sa gorge, elle écrivit l'adresse de M. de Vannes et celle de la maison où elle se trouvait enfermée.....

— Le ciel m'exaucera, pensa-t-elle, il me permettra de rencontrer un homme à qui je puisse remettre cette indication !

Confiante en cette pensée, la malheureuse femme prit en patience le joug terrible sous lequel cette main de fer la courbait..... L'instinct que le comte avait prétendu surtout rabaisser en elle, c'était la fierté; elle eut à endurer, dès ce jour, la compagnie humiliante de Josépha. Cette fille surveillait ses moindres mouvemens avec une rigueur scrupuleuse; elle se plaisait à lui répéter continuellement qu'elle serait fort heureuse avec le comte de Cerda.

— M. le comte ne veut pas faire de vous une maîtresse..... mais sa femme, reprenait-elle lorsqu'elle la voyait triste.

Josépha n'appartenait elle-même à l'Espagnol que depuis une quinzaine de jours; elle ignorait entièrement son ancienne vie..... Sous le prétexte de faire l'assidue près de la créole, elle augmentait pour elle les tortures de cette captivité. Ce fut alors que la marquise se ressouvint de Finette; Finette, pauvre fille qui avait payé de sa vie la méprise sanglante de Tio-Blas.

— Si je refuse de l'épouser, j'aurai le même sort, se dit-elle.

La marquise n'avait pas tardé à devenir l'humble servante de Josépha. C'était à elle que la malicieuse duègne abandonnait le soin de sa chambre; elle se

vit obligée à balayer elle-même : il est vrai que quelques années plus tard, une femme, plus belle que la créole, une reine de France, devait recoudre elle-même ses bas au Temple!

Depuis son séjour dans cette maison, la haine irréconciliable de Cerda ne s'était portée envers elle à aucune extrémité violente, mais elle la sentait planer autour de sa tête comme les ailes du vautour. Cette haine se faisait jour par une infinité de précautions. Ainsi, la marquise ne pouvait se promener dans le jardin sans que les quatre dogues ne fussent lâchés; elle n'ouvrait pas un livre sans que Josépha n'ôtât le couteau qui servait à couper les pages. Quand le comte lui adressait la parole, il avait l'air de poursuivre en lui-même le sens d'une vengeance logique; il affectait de faire intervenir Saint-Domingue dans ses moindres récits. Osait-elle lui redemander son fils, il lui parlait du marquis de Langey son père; entretenant ainsi dans l'âme de cette infortunée femme des souvenirs plus terribles encore que ceux de ce monde qu'elle avait perdu. Le froid noir qui tombe des voûtes d'un cachot, le mugissement d'une bête fauve ou le pas sonore d'un meurtrier eussent moins effrayé la créole que cette tranquillité sinistre de tous les quarts d'heure. Les fumées de l'opium faisaient de Cerda une sorte d'être énigmatique, mais toujours marqué de ce fatal pouvoir qui fait flamboyer le glaive aux mains de l'ange exterminateur.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis cette odieuse hospitalité, et la marquise n'avait même pu entrevoir une seule des figures qu'il recevait dans la

partie basse de sa maison, lorsqu'un soir elle crut distinguer un homme à travers les persiennes éclairées de la chambre du milieu, qui servait de laboratoire. Ce n'était pas l'Espagnol, car il se tenait alors dans la cour, roulant entre ses doigts un *papelito,* dont la fumée onduleuse montait jusqu'à sa fenêtre... Mme de Langey avait soufflé sa lumière et se tenait collée contre une vitre, les yeux attachés sur son gardien...

Il grimpa bientôt dans le laboratoire, où la flamme était intense, et parut discourir vivement avec l'homme qui s'y trouvait. Par une illusion qui ne pouvait trouver sa source que dans une folle espérance, la marquise se persuada que cet homme était peut-être M. de Vannes ou son fils; cependant la silhouette noire paraissait plus longue de taille. Les deux ombres se séparèrent bientôt : Mme de Langey remarqua qu'en partant elles ne se saluaient point..... Curieuse de voir si elle ne se trompait pas, elle attendit que l'inconnu passât au-dessous de sa fenêtre pour l'appeler..... les rayons de la lune lui firent alors reconnaître le joaillier Bœhmer. Il avait travaillé pour la marquise, et parut surpris au delà de toute expression de la trouver en ce lieu.

— Tout entretien nous perdrait, lui dit-elle, prenez ceci et remettez-le à son adresse.

C'était le ruban; le joaillier tendit son tricorne et le reçut..... Il venait à peine de franchir la grille que le comte entra chez Mme de Langey, tenant à la main plusieurs papiers.

— Vous voilà riche, lui dit-il, comtesse de Cerda, car un honnête homme vient de me remettre une

partie de sa fortune..... Demain nous partirons pour Bordeaux, et de là nous cinglons vers Saint-Domingue.....

Il dicta alors à la marquise de Langey les conditions de sa nouvelle vie..... Elle devait le suivre, l'épouser, et le voir bientôt assis en maître avec elle à San-Yago, dont la révolte ne pouvait tarder. Son antique puissance allait renaître; il jurait par la Vierge qu'il n'avait jamais haï que la marquise de Langey, mais qu'il protégerait la comtesse de Cerda.

La créole était demeurée muette de surprise..... Elle ne s'attendait pas sitôt à cet extrême parti, elle espérait toujours que l'Espagnol y renoncerait ou que le hasard viendrait la délivrer de sa tyrannie!... Quand elle le vit lui tendre cette main rougie de sang, elle fit un pas en arrière, tout en s'efforçant de paraître calme. Elle attendait cet ordre comme la sentence de l'exécuteur; une fois prononcé, elle ne dit rien au bourreau.....

Les rapports qui paraissaient exister entre Bœhmer et Cerda lui firent croire aisément à la connivence du joaillier; évidemment il ne remettrait pas le ruban, il craindrait que l'Espagnol ne fît retomber sur lui tout le poids de sa vengeance..... Les préparatifs de ce départ si subit ne témoignaient que trop l'horrible impatience de Cerda. La marquise se sentit glacée de terreur en voyant une vaste berline remplie de ses objets les plus précieux, qu'il disposait lui-même tranquillement dans sa cour. L'Espagnol y avait placé plusieurs paquets d'armes; il semblait qu'il se tînt prêt à soutenir un siége partout où il en

serait besoin. La créole avait rallumé sa lampe et s'était jetée à genoux devant le crucifix de sa chambre, dans un trouble que rien ne peut rendre. Mme de Langey était encore magnifique de beauté..... Qui l'eût vue en ce moment à genoux, pâle et résignée, levant vers le ciel ses yeux baignés de pleurs et cependant remplis de souveraine volonté, eût pensé à l'une de ces martyres admirables du Proccacio..... Mme de Langey venait de se souvenir qu'elle était une fille noble; c'était en fille noble qu'elle devait mourir..... En parcourant les sinueux détours de cette caverne, elle était arrivée un jour jusqu'à la porte du laboratoire de l'Espagnol, qu'elle avait trouvée fermée..... Appliquant son œil à cette serrure, elle ne tarda pas à reconnaître, cette fois, dans la chambre divers alambics, des récipiens, des fourneaux..... Plusieurs flacons étaient épars sur la table; l'un d'eux, un très-petit, frappa son attention par sa forme et par le soin avec lequel il se trouvait seul enchâssé dans un fourreau de galuchat noir..... A force de tâtonnemens, elle parvint à l'extrémité du corridor qui menait au laboratoire. Par un singulier bonheur, elle crut entrevoir qu'on avait oublié d'en fermer la porte..... Toute flamme y sommeillait, on y sentait seulement une forte odeur de charbon.....

. . . .

Cette nuit-là même et pendant que l'Espagnol, aidé de Josépha, veillait dans la cour aux préparatifs de son voyage, il aperçut, au bout de la ruelle qui longeait les murs de son jardin, sept hommes en manteaux bleus, brodés d'un galon d'or, qui semblaient

vouloir se diriger vers sa porte. Ils marchaient à tâtons et en s'appelant à voix basse, car la nuit était fort sombre..... Arrivés devant la grille, ils firent une halte, et l'un d'eux, celui qui paraissait le guide, tourna bientôt les yeux du côté de l'Observatoire..... La colonne de poussière qui ne tarda pas à s'élever de cette direction fit présumer à Cerda que c'étaient sans doute des cavaliers qui accouraient; c'était, en effet, une compagnie du guet à cheval qui venait prêter main forte aux sept hommes. Peu soucieux de lutter contre de telles forces, l'Espagnol n'eut que le temps de se souvenir d'une issue secrète, par laquelle, après s'y être caché, il pouvait gagner les champs. Il courut à l'appartement de la marquise, mais il le trouva désert. Les agresseurs approchaient; encore une minute, et il allait se trouver pris par ces hommes..... En traversant le corridor, il vit son laboratoire ouvert, et dans les demi-ténèbres de ce lieu une forme blanche qui semblait reposer sur un fauteuil.....

Il s'approcha..... mais il recula en même temps. Le visage de la marquise était d'un bleu violet..... on eût dit qu'elle venait d'être frappée de la foudre..... ses doigts crispés tenaient la fiole au fourreau de galuchat noir.

— Empoisonnée! s'écria-t-il en fuyant.....

Au même instant, et presque sur les pas de Cerda, un homme se précipita dans le laboratoire..... C'était à coup sûr le guide, car il avait devancé les autres, qui arrivaient à pas de loup et après avoir gravi les murs à l'aide d'une échelle. Il élevait dans sa main un ruban blanc.

Cet homme, c'était M. de Vannes, qu'avait prévenu Bœhmer. Il se jeta sur ce corps en poussant un cri ; mais la marquise de Langey avait abordé ces terribles portes que l'on nomme l'Éternité!

XXV.

Le couvent.

Si en quelque séjour,
Soit en bois, soit en prée,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.
(*Marie Stuart.*)

Votre écusson, vos gens, votre livrée,
Tout retraçait une image adorée.
(VOLTAIRE, *l'Enfant prodigue.*)

Deux personnes causaient sous un berceau écarté formant un des angles du jardin de l'Assomption.

L'une était une jeune fille en robe blanche, dont les beaux cheveux dépoudrés recevaient alors un nouvel éclat des pâles rayons du soleil couchant qui se projetaient à travers les feuilles; elle tenait en main un long cahier de musique, ce qui lui donnait l'air d'un de ces beaux anges qu'on voit figurer dans la sainte Cécile de Raphaël.

L'autre, entièrement vêtue de deuil, suivant les lois les plus rigoureuses de l'étiquette, était une femme déjà sur le retour de l'âge, mais dont la figure

conservait encore des traces irrécusables de noblesse et de beauté.

La plus jeune gardait un silence pensif, comme si elle eût craint que les regards pénétrans de sa compagne ne surprissent les plus secrètes pensées de son âme. On lisait la douleur jusque dans sa seule attitude et dans la façon distraite dont elle tournait les pages de son cahier.....

— Vous souffrez, Agathe, lui dit son amie, et peut-être ma conversation d'hier.....

— Je vous avouerai, ma tante, que les souvenirs qu'elle m'a rappelés m'empêchent de goûter le charme de cette retraite..... Malgré moi, l'image du chevalier m'y poursuit; ce que vous m'en avez dit redouble encore ma tristesse..... Oui, vous avez raison, il doit ignorer ce sacrifice; cet amour était un crime, je le sens; je ne dois plus songer qu'à l'oublier, et vos bons conseils m'affermiront sans doute dans cette résolution.....

— J'aime à vous voir raisonner ainsi, petite... Cet asile est du moins un port assuré contre les écueils. Ma situation présente vous apprend elle-même la fragilité des choses humaines..... Que je me félicite de me voir près de vous, ma nièce! ouvrez-moi votre cœur, vous ne vous repentirez pas d'y avoir versé vos chagrins. J'ai vécu plus que vous, Agathe, et je sais à quels retours cruels nous expose l'irréflexion.

— Le portrait que vous m'avez fait du chevalier, ma chère tante, ne m'a que trop fait comprendre les périls dans lesquels m'eût engagée cet amour. Un homme vain, léger, qui se fait un jeu de séduire, et

qui n'eût pas tardé, m'avez-vous dit, à se glorifier de ma faiblesse..... Ah! ce n'est pas sous ces traits que je me représentais le chevalier!

— N'en doutez pas, Agathe, ce zèle qu'il a mis à vous protéger, ce respect affecté dont il a fait parade devant vous, tout cela n'était qu'un calcul adroit, sous lequel le chevalier masquait ses desseins; il avait d'ailleurs des engagemens.....

— J'ignore le monde, ma tante, et ce que c'est que tromper..... Je ne puis encore me persuader pourtant que ce fût un mensonge que cette voix m'adressant de douces paroles, au sortir de ce gouffre, dans lequel je pouvais demeurer à tout jamais engloutie! Au milieu même de ce silence religieux qui m'entoure, je me retrouve crédule à mes moindres souvenirs. Je le vois encore m'arrachant à cette compagnie hideuse; je crois sentir la pression de son bras. A peine mes lèvres ont-elles échangé quelques mots avec celles du chevalier, et cependant, faut-il vous le dire, je sens que je l'aime..... Si vous l'aviez vu comme moi accourir la nuit, pâle et meurtri, dans ma maison, cet homme qui m'avait sauvée! Si vous l'aviez vu essuyer les arrogances de Maurice, rester noble et calme devant ce jeune homme, sans même brandir son épée! Comme il y avait de tristesse dans ce regard qu'il m'a adressé, quelle générosité touchante et douce dans ce silence qu'il s'est imposé vis-à-vis de moi! Quant à ce que vous appelez sa fausseté, il est sans doute du petit nombre de ces hommes si séduisans au dehors que l'on méconnaît leur cœur..... A son tour peut-être il a été pris comme un de ces héros

de frivolité envers lesquels les femmes elles-mêmes ne se piquent pas de constance. Soyez-en certaine, ma tante, si le chevalier eût rencontré dans sa vie un amour profond, dévoué, inaltérable, cet amour l'eût dominé, il eût rougi de ne pas s'en montrer digne! Tel était le mien, mon Dieu! Mais je ne dois plus m'occuper de lui, peut-être d'ailleurs m'a-t-il déjà oubliée!

— La vie du chevalier, reprit Mme de Montesson en essayant de déguiser elle-même l'altération de sa voix, est une vie romanesque dont il n'y a que les jeunes filles qui puissent s'éprendre. Vous n'avez vu que sa fortune présente, Agathe, vous ignorez encore si cet homme brillant aujourd'hui ne sera pas délaissé demain. La faveur, enfant, tient à peu de chose; il est, croyez-le bien, des momens d'affreuse amertume où l'on s'aperçoit que tout vous fuit, où le souvenir des jours passés vous brise et vous tue... Alors on se réveille dans une solitude comme celle-ci, par exemple; on s'y réveille seule, sans amis et sans flatteurs. C'est là une douleur contre laquelle on doit demander aide et protection à Dieu!

— Et ce sont ces inévitables tristesses, ma tante, que j'eusse voulu du moins adoucir au chevalier! Quand il m'aurait vue penchée sur son front, écoutant ses peines, ses confidences intimes, il eût reconnu du moins ce qu'était une femme qui se donne à vous tout entière, une amie généreuse qui vient aux jours où manquent les amis!

— On ne cicatrise point, Agathe, les blessures que nous font les envieux. Toute autre vie devient lan-

guissante pour qui a vécu dans les enivremens de la cour. Mais tu ne sais pas cela, toi qui renonces jeune à ce monde ingrat; tu ne peux comprendre ce qu'il y a de terrible dans une semblable séparation!

En parlant ainsi, le visage de Mme de Montesson témoignait assez de ses orgueilleux regrets. Il eût été facile à toute autre qu'à sa nièce de lire sur son front la contrariété mortelle qu'elle éprouvait de sa seule renonciation aux honneurs et à ces formules de déférence employées vis-à-vis des seules princesses du sang. Le vieux duc d'Orléans venait de mourir, et le roi avait fait formelle défense à la marquise de draper et de mettre ses gens en deuil. C'était pourtant là l'unique motif qui la déterminait à passer l'année de son veuvage au couvent de l'Assomption.

La cloche venait de sonner..... La marquise, qui voulait sans doute distraire Agathe, la conduisit à un parloir dont elle avait fait dorer les grilles. Elle lui montra l'ameublement, les écussons peints, les portières de velours. La seule grille était un grand ridicule, car une grille noire, observe judicieusement Mme de Genlis[1], convenait mieux à sa situation de veuve qu'une grille dorée. Tous ses gens avaient l'ordre de lui donner de l'altesse; les sœurs ne la nommaient que *Mme veuve d'Orléans*. Retirée dans ce lieu, elle y recevait tous les respects dus à une princesse. Mme de Montesson croyait ainsi se venger des résistances de la cour, qui multipliait les contestations au sujet de son douaire et de son titre *d'épouse*. Elle ne recevait

[1] *Mémoires*, tome 3.

guère que M. de Valence, son neveu, et M. Poupard, curé de Saint-Eustache, celui qui lui avait donné autrefois la bénédiction nuptiale. En revanche elle se faisait voir aux petits bourgeois en grand deuil de cour les jours de fêtes et dimanches.

Le hasard qui avait rapproché la tante et la nièce avait, on le voit, peuplé leurs deux cœurs de chagrins bien différens. Chez la marquise, c'était le regret d'une position à laquelle, il faut le dire, elle s'était élevée par une habileté soutenue; chez Agathe, c'était l'effroi de la vie mondaine, dans laquelle la pauvre enfant avait débuté par une tempête.

Au milieu de ces vaniteuses protestations de cour, Mme de Montesson pensait-elle encore au chevalier; c'est ce qu'il était difficile de croire... Une chose plus certaine, c'est que sachant Agathe si près d'elle, la marquise s'était bien gardée d'écrire à Saint-Georges le lieu de sa retraite et de l'inviter à la visiter. La fin subite du duc d'Orléans avait fait crouler d'ailleurs l'édifice de sa fortune, et sous les débris de cet édifice elle eût à peine trouvé quelques cendres d'un feu mal éteint.

XXVI.

Calomnie.

Deux mousquetaires de ma province qui cachaient une âme des plus basses et des plus noires sous un air noble et poli.

(L'abbé PREVOST, *Histoire du marquis de Rosambert.*)

Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste!

(VOLTAIRE, *épître à Mme Duchâtelet.*)

C'était dans ce même café des Arts dont le lecteur se rappellera peut-être quelques figures, ce café des Arts où s'était passée l'affaire du neveu de Mme Bertholet.....

Mlle Isaure trônait au comptoir ce matin-là comme d'habitude, l'abbé Domino faisait sa partie, et La Boëssière cherchait à deviner le logogriphe du *Mercure de France.*

Tout d'un coup un jeune homme portant l'uniforme d'enseigne aux chevau-légers entra bruyamment dans le café en s'annonçant avec les façons cavalières

d'un *enfant de Mars*. Il se mit dans un coin et demanda un verre de rhum.....

Il n'y eut guère que le professeur de grammaire M. Blondin qui donna quelque attention au nouveau venu, parce qu'il lui arracha, sans sommation préalable, le journal qu'il commençait à épeler.

—*Après vous,* lui avait dit ironiquement le jeune homme en prenant la feuille.

M. Blondin, en sa qualité de professeur de grammaire, crut prudent de ne pas se risquer; il se contenta de demander à Mlle Isaure une autre gazette.

L'enfant de Mars prit un cure-dents, tira un lorgnon de sa poche et le braqua sur la dédaigneuse Mlle Isaure..... Il y eut dans ce mouvement à brûle-pourpoint une impudence de garnison des plus prononcées; mais l'enseigne de chevau-légers se piquait peu sans doute de réserve avec le beau sexe. Ses moindres manières annonçaient un jeune homme enchanté de faire son apprentissage de César auprès des femmes; il avait le parler rude, le front matamore et une coiffure à l'oiseau royal sous laquelle il se balançait mince et droit comme une asperge.....

Ce jeune homme, ce César, c'était le neveu de Mme Bertholet.

Le neveu de Mme Bertholet avait grandi; il revenait gonflé de la fumée qui fait les héros, quoique en ce temps-là on fût réellement en pleine paix : il servait dans le régiment de M. le marquis de Langey, à cette heure en Dauphiné.

En congé à Paris pour quelques affaires relatives

à sa famille, il avait cru de son devoir de chercher partout son protecteur; il n'avait pas oublié que Saint-Georges lui avait mis le premier les armes à la main.

Et soit en vérité que cela lui eût porté bonheur, soit qu'il eût vraiment quelques dispositions naturelles, il était devenu un tireur assez passable.

— Eh bien! mademoiselle, qu'y a-t-il de nouveau dans votre Paris? dit-il en s'approchant de la déesse de ce lieu. M. de Saint-Georges vient-il vous voir, mademoiselle; prend-il toujours son moka versé par la main des Grâces? Ainsi que l'a dit M. Bertin :

La jeune Hébé vaut mieux que Ganymède.

— Il y a longtemps, monsieur, que nous n'avons vu M. de Saint-Georges... Vous êtes un de ses amis? reprit Mlle Isaure en affectant une soudaine considération pour l'enseigne. Vous avez peut-être tiré avec lui?

— Justement..... Vous ne vous rappelez pas? ici même..... dans ce café? J'étais alors un provincial.

— Quoi! c'est vous! vous qui..... Oh! sûrement je ne vous ai point oublié, reprit Mlle Isaure; vous étiez digne d'entrer au service!

L'enfant de Mars se rengorgea; il dit quelques douceurs à la maîtresse du comptoir en relevant sa moustache. Il venait à peine de quitter le comptoir qu'un essaim d'habitués se précipita dans le café;

le neveu Mme Bertholet reconnut parmi eux MM. de Vannes et de La Morlière.

De Vannes prit brusquement un tabouret et s'assit rêveur à l'une des tables du café, où La Morlière se hâta de le rejoindre. La conversation ne tarda pas à s'établir mystérieusement entre eux.

— Eh bien, chevalier ?

— Eh bien ?

— Voilà une rafle qui nous met à sec : l'hôtel d'Angleterre nous porte malheur !

— Si tu avais suivi mes conseils, tu aurais plumé cet honnête Suédois que le sort t'a envoyé ! Le digne homme ignorait que l'hôtel d'Angleterre est un tripot, il aurait donné tête baissée dans nos lacs.

— Tu as raison : heureusement que tout cela va finir, car dans six jours je rejoins mon corps.

— Je sais cela, et même le pourquoi.

— Je t'en défie bien.

— Trompe donc un pamphlétaire comme ton ami !..... Tu rejoins ton corps parce que le duc t'y a chargé d'une petite mission anodine. Mon Dieu, oui, ne va pas faire le fin..... tu iras prêcher l'insubordination et la discorde aux soldats, moyennant trois mille livres....

— Silence !

— Il n'y a pas de mal, puisque le prince le veut..... Je suis orléaniste comme toi, mon cher; mais entre nous, vois-tu, la poire n'est pas encore mûre.....

— Je sais que c'est toi que le duc charge d'écrire et de rédiger les pamphlets. Tu en as déjà fait un

contre le comte d'Artois dont on est fort content au Palais-Royal. Voilà ce qu'il me faut à l'heure qu'il est, de bonnes et solides exhortations pour les soldats de mon régiment, pour ceux des régimens du roi et pour ceux de Château-Vieux. Laclos et les deux Lameth répandront de leur côté à Metz plus de trois cent mille livres. Davigneau se charge des garnisons de Nancy et du régiment de Flandre. Tout ira bien, mais il faut du temps !

— Connais-tu cet enseigne qui a l'air de nous regarder en-dessous ? Il me semble avoir vu quelque part cette figure-là.

— Au diable l'enseigne ! reprit de Vannes ; j'ai bien d'autres choses en tête. Tu sauras d'abord que je ne dors plus depuis que je crains les indiscrétions de ces maîtres bâtonnistes qui ont si maladroitement attaqué le chevalier ; un de ces drôles ne m'a-t-il pas menacé par écrit de lui révéler notre équipée ?...

— Et quand cela serait, quelles preuves ? Le chevalier ne te croit-il pas son ami ? ne t'a-t-il pas prêté de l'argent dans l'occasion ?

— Prêté ?..... c'est une figure..... mais je lui ai *emprunté*, cela revient au même.

— Pour moi, c'est différent, il m'a cru toujours son ennemi, et, je dois l'avouer, le mulâtre ne se trompe pas. Mais nous sommes forts vis-à-vis de lui maintenant, nous tenons son secret entre nos mains.

— Quel secret ?

— Celui de sa dernière affaire avec le marquis de Langey ! Je me flatte que tu as répandu la *Gazette des Gazettes* ?.....

— A telle enseigne que j'en ai encore un exemplaire sur moi. Il est malheureux que l'article ne soit pas signé ; cela ressemble trop à un pamphlet.

— J'avais mes raisons..... tu les comprends..... Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu , le mulâtre ?

— Pas depuis notre visite à tous deux et la catastrophe de la marquise.....

— Pauvre femme ! c'est vrai..... cela m'a fendu le cœur..... D'après tout ce que tu m'en as conté, tu as fait là une irréparable perte ! On dit qu'elle s'est empoisonnée par amour.....

— Ce qu'il y a de sûr en ce cas, c'est qu'on n'a pu mettre encore la main sur son amant. Il aura trouvé passage sur quelque navire..... La créole ne m'avait jamais parlé de cet homme. Croyez donc aux femmes après cela !

— Ne trouves-tu pas, de Vannes, que cet enseigne nous considère de bien près ? Je vais lui demander sa gazette.

— Es-tu fou ?

— Je n'ai rien à faire.

— Jolie raison !

— Tu vas voir.....

La Morlière se leva et s'en fut demander la gazette au neveu de Mme Bertholet.

— *Après vous!* monsieur de La Morlière, reprit le jeune homme du même ton qu'il avait déjà pris avec Blondin, *après vous*..... et il garda le journal.

La Morlière voulut le lui arracher..... De Vannes

et Blondin accoururent afin de lui prêter main-forte.....

— Vous n'avez donc pas de mémoire, monsieur de La Morlière? reprit arrogamment l'enseigne. Vous ne vous rappelez pas de m'avoir vu tirer ici avec M. de Saint-Georges?

Il se fit un grand silence dans le café; on n'entendit que le bruit d'un double six que l'infatigable abbé Domino poussait à la queue de son échelle d'ivoire... Les gobe-mouches et les étrangers qui se trouvaient là dressèrent les oreilles; La Boëssière lui-même, à ce nom de Saint-Georges, suspendit la lecture de son logogriphe.

— Quoi! c'est vous, jeune homme? reprit La Morlière en changeant tout d'un coup prudemment de batterie et en tendant à l'enseigne une main que celui-ci hésitait à accepter... Vous portez donc maintenant l'uniforme? Vous venez à Paris pour en apprendre de belles sur notre héros!

— Que lui est-il arrivé?

— Ce que personne à coup sûr n'aurait prévu..... ce dont nul au monde n'aurait pu même se douter... en un mot ce que nous deux, dit-il en montrant de Vannes, nous ne pouvons croire encore.

— Mais qu'est-ce? et ne pouvez-vous m'apprendre.....

— Non, vous direz que cela est faux.

— Enfin?

— Eh bien, M. de Saint-Georges, *le beau, l'incomparable*, comme on l'appelle, a refusé de se battre, il n'y a pas trois semaines.....

— Refusé de se battre! lui! vous voulez rire.....

— Pas le moins du monde, il a refusé de se battre avec le marquis de Langey.

— Le marquis de Langey? mais c'est mon colonel; il ne nous a rien dit de cela au régiment!

— Modestie calculée, monsieur l'enseigne, mais le fait n'en est pas moins certain; nous devons le savoir nous, nous étions les témoins de M. Maurice de Langey.

— Et M. de Saint-Georges a refusé?

— Refusé, affirma M. de Vannes.

— Alors il y a là-dessous quelque mystère..... pour cela j'en suis sûr!..... Je me pendrais plutôt, mordieu! avec la cravate de mon drapeau, que de croire M. de Saint-Georges capable d'une lâcheté!

— Écoutez donc, objecta de Vannes, le terrain et la salle d'armes ce sont deux choses..... Il est assez curieux que M. de Saint-Georges n'ait pas encore eu un duel.....

— La remarque est fort juste, dit La Morlière.....

— Je pense, messieurs, reprit sèchement l'enseigne, qu'il n'a pas besoin de cela pour établir sa réputation.....

— Enfin voilà le fait, vous en tirerez les conséquences..... M. de Langey, votre colonel, pourra vous dire lui-même ce qui s'est passé.....

— Mon colonel, messieurs, ne me dira rien, j'en suis sûr, qui puisse effleurer la réputation de M. de Saint-Georges.

— Vous faites de la générosité.....

— M. de Saint-Georges sait-il vos propos, messieurs, et trouvez-vous bon que je l'en instruise?

— Je ne pense pas que cela soit utile..... reprit de Vannes; j'interprête ici d'ailleurs les regrets de tous ses amis..... Si je ne m'intéressais pas aussi vivement à tout ce qui touche la réputation du chevalier.....

— M. de Saint-Georges n'a pas besoin d'être défendu, monsieur de Vannes, entendez-vous? interrompit alors brusquement La Boëssière, qui durant le cours de cette odieuse conversation éprouvait un inexprimable supplice. Il se défendra bien lui-même quand il sera venu, car il est absent; il voyage pour le quart d'heure..... J'aime à croire que monsieur de Vannes l'ignorait.

— Cela est parbleu de toute vérité, répondit de Vannes au professeur, qu'il toisa d'un air courroucé.

Mais le vieux La Boëssière, indigné de ce que cet homme eût osé seulement effleurer l'honneur de son élève, croisa à son tour les bras avec dédain et lui dit :

— Si pourtant, monsieur, et dans l'absence de M. de Saint-Georges, vous trouviez mauvais que je prisse sa défense, je vous prierais de vouloir bien me le dire..... Je vous prouverai peut-être que je suis aussi solide sur mes jambes de maître d'armes que vous êtes facile à démonter sur les vôtres, monsieur le lieutenant!!

—M. La Boëssière, mesurez, je vous prie, vos termes...

— Je n'ai pas besoin de faire de la politesse vis-à-vis de vous... Je suis vieux, et vous m'insultez le pre-

mier en attaquant l'honneur du chevalier de Saint-Georges, mon élève !.....

—Vous seriez enchanté, convenez-en, de me faire avoir un duel avec le chevalier ! repartit M. de Vannes.

— Je suis trop prudent pour vous exposer seulement avec lui à un simple assaut, répondit le professeur; demandez à M. de La Morlière le nombre des fleurets qu'il lui a cassés sur le corps...

— M. La Boëssière ! ! ! balbutia La Morlière, surpris et confus.

— Écoutez donc, messieurs, reprit le professeur, chacun son tour... Vous attaquez les absens; moi, je me borne à dire aux présens la vérité ! Il est étrange que la calomnie ose s'attaquer à un homme dont le courage n'est certes pas un vain mot.....

— Je me suis borné à raconter, ainsi que La Morlière, poursuivit M. de Vannes.....

—Et nous verrons, messieurs, si vous osez soutenir ces paroles devant M. de Saint-Georges..... Votre main, dit-il alors à l'enseigne; touchez-là, jeune homme, il n'y a que vous qui ayez fait ce que vous deviez !

Le neveu de Mme Bertholet serra la main du professeur et sortit avec lui en jetant à M. de Vannes un long regard de vengeance.

Quand il eut reconduit le maître d'armes tremblant encore de colère à sa porte de la rue Saint-Honoré :

— Il faut avouer, monsieur, lui dit La Boëssière, qu'il y a des gens qui déshonorent l'uniforme..... N'importe, ajouta-t-il, ce que vous avez fait est bien... Il n'y a que moi à qui Saint-Georges ait confié le trait

de générosité qui vous mit à couvert autrefois au café des Arts... Vous voyez que je vous ai gardé le secret !

— Moi, vous voyez, monsieur, que je ne l'ai point oublié ! Et ce que je puis vous promettre, poursuivit-il, c'est que mon colonel me dira la vérité !.....

XXVII.

Wapping.

> « Vous savez bien, Mirabeau, reprit le prince sans qu'il semblât écouter la réponse, que ces titres de prince et d'altesse ne me conviennent pas, que je les ai reniés depuis longtemps et que depuis longtemps je ne rougis plus de mon père..... Monfort le cocher ! »
>
> (BARNAVE, tome III.)

Le maître d'armes était exactement renseigné ; le chevalier ne pouvait entendre ces misérables calomnies, il était parti de la veille pour l'Angleterre...

Ce voyage, il ne l'avait entrepris ou plutôt accepté (on verra tout à l'heure avec quel étrange compagnon) que pour échapper à la tourmente de pensées soulevées en lui par toutes les péripéties de ce drame.

Il avait parcouru en quelques jours un cercle d'émotions qui eût pu suffire à la vie entière d'un autre.....

Il s'était vu insulté par un jeune homme, et au moment de lever son glaive contre lui, une voix qu'il n'avait pas entendue jusque-là lui avait crié de ne pas tuer *son frère !*

La même voix, jetant bientôt dans son âme un trouble inconnu, lui avait appris un secret que suivent d'ordinaire le bonheur et les caresses, elle lui avait crié : « *Je suis ton père !* » et cependant après ce cri, le chevalier s'était trouvé seul et délaissé comme auparavant.....

Ce glaive une fois tombé de ses mains, — sa porte ne s'était point ouverte à ces deux nouveaux visiteurs, son *père* et son *frère;* nul n'était venu ; il semblait en vérité que tout cela fût un rêve ou tout au moins une combinaison adroite par laquelle on eût voulu arracher Maurice de Langey, son agresseur, à un péril trop certain. La pièce jouée, Saint-Georges redevenait un mystérieux anneau entre ces trois destinées, — un rouage utile, — une sorte de bouclier en cas d'attaque ; mais qu'y gagnait-il en vérité ? sinon d'avoir obligé des ingrats ?

Le sang du chevalier bouillonnait dans ses veines à cette dernière pensée. Transporté violemment dans un nouvel ordre de perceptions morales, son cerveau éprouvait les mêmes secousses que celles qui produisent l'étonnement du sauvage aux premières notions du vrai ou du faux, du juste ou de l'injuste. Quel passage en effet que celui de la situation décidée où il se trouvait avant la visite de M. de Boullogne aux mouvemens tumultueux qui lui avaient succédé ! Il reconnaissait un père dans un homme pour lequel il n'avait éprouvé jusque-là aucune sympathie. Il voyait ce vieillard retranché dans un misérable orgueil, hésitant à le nommer son fils, inexorable envers ses remords et son cœur. Serait-ce désormais un

vague souvenir que ce père, un écho lointain, une ombre presque effacée, ou bien se repentirait-il d'avoir été dur, oublieux, injuste à l'égard du chevalier? Ce thème douloureux, Saint-Georges l'interrogeait sous toutes ses faces; il en résultait tour à tour pour lui d'enivrantes illusions, auxquelles il ne se livrait que pour retomber ensuite dans un cercle d'idées pénibles.

Il rêvait tantôt que M. de Boullogne l'allait lui-même chercher en carrosse pour le ramener chez lui et l'installer publiquement dans son hôtel; tantôt cette figure lui apparaissait railleuse et hautaine, lui montrant du doigt les colonies et le fouet du nègre commandeur. Il éprouvait ainsi les enchantemens d'un fol espoir et les tortures de la rage.

Et Maurice, ce frère dont il eût accueilli avec une si vive joie les embrassemens tardifs, comment n'était-il pas accouru le remercier de l'acte généreux qu'il avait fait? Sa fierté devait-elle être plus inflexible que celle de son père, et son prompt départ à la suite de ce mariage manqué ne lui laissait-il pas au moins la ressource d'écrire à son frère?

Tous ces retours sur des événemens encore récens entretenaient l'aigreur et l'affliction dans le cœur du chevalier.

Vainement eût-il alors cherché dans le souvenir d'une femme une douce consolation: Agathe ne venait-elle pas d'entrer au couvent, et l'unique souci de puériles dignités ne remplissait-il pas entièrement le cœur de la marquise?

Il ne restait donc au chevalier aucune passion dans

le cœur, aucune étoile que son œil chagrin pût suivre... Il se trouvait plongé dans cet état de torpeur où l'on éprouve je ne sais quel vague instinct de déplacement comme si l'on devait en quittant les lieux y laisser aussi sa misère... Noëmi, brisée elle-même à la suite de tant d'émotions cruelles, gémissait sous le poids d'une lente maladie..... La négresse voyait bien qu'elle n'avait triomphé qu'à demi et que l'amour-propre irritable du chevalier était loin de se voir satisfait par les stériles aveux de M. de Boullogne. Vainement les bienfaits du contrôleur général étaient-ils venus la chercher comme pour réparer tout le mal qu'il lui avait fait souffrir; la pauvre mère ne se croyait pas vengée tant que le sourire du bonheur fuyait les lèvres de Saint-Georges; elle sentait elle-même confusément sa mort prochaine et se repentait de quitter ce sol de tristesse en laissant au cœur de ce fils des sentimens de haine contre un vieillard.

Saint-Georges par ce voyage lui épargnait la vue de ses secrètes blessures..... Il craignait lui-même la curiosité des désœuvrés après ce funeste éclat du Palais-Royal; ils ne manqueraient pas de l'interroger sur les motifs qui l'avaient rendu si clément envers Maurice..... Il embrassa Noëmi en la recommandant aux soins de Joseph Platon.

Quand il fut parti, entraîné avec la vitesse du vent loin de cette ville dont chaque cercle allait commenter son absence, il éprouva un indicible bien-être... C'était un soir de printemps, les champs embaumaient, l'air était vif, les oiseaux becquetaient sur la

route les fleurs du pommier; les marguerites blanches étoilaient partout le gazon, les pensées fleurissaient jusque dans les jointures des murs. Du fond de la berline, le chevalier pouvait apercevoir çà et là sur les feuillages des arbres les touches empourprées d'un superbe soleil couchant, les lilas semblaient alors secouer des grappes de corail..... Il y avait de la vie, de la sève et du bonheur dans cette chaude nature, au milieu de laquelle on aurait eu honte de se trouver triste... Il eût été doux d'en admirer le charme avec un ami.

Ce fut alors que Saint-Georges reporta ses yeux distraits sur son compagnon de route; mais ce compagnon ou plutôt ce guide du chevalier, tout en ayant l'air de ne songer qu'au plaisir, roulait alors dans son esprit de sombres pensées..... Malgré ses postillons chargés de rubans à sa livrée et les cris d'allégresse qu'il avait sans doute payés aux gens des premiers villages échelonnés sur sa route, cet homme était triste, car cet homme était un traître, — c'était le duc d'Orléans.

Ce voyage, recouvert comme tant d'autres du spécieux prétexte de l'anglomanie, n'avait pas cependant pour but les modes anglaises. Le temps des petits soupers de Mousseaux et des nuits de l'hôtel Bullion était passé; le duc d'Orléans avait remplacé le duc de Chartres. Ce n'était pas un simple marché de chevaux qu'il allait conclure à Londres, c'était le marché de la couronne de France, qu'il avait toujours rêvée. A diverses époques, ce banquier de jeux de hasard, ce vil flatteur de la populace, avait songé au peuple

de Londres comme à un allié naturel ; il semblait qu'il voulût, comme dit énergiquement Mercier, *tâter le pouls à l'esprit anglais.* Hélas ! cet esprit d'une nation rivale n'était que trop disposé à soutenir ses criminelles tentatives, et l'auteur de la feuille intitulée *Daily Advertiser* feignait seulement d'ignorer le but de son voyage. Après avoir perdu chaque jour de l'estime des Parisiens, d'abord engoués de lui, ce misérable prince ne semblait plus vouloir conquérir que le mépris. Son jardin, son palais même étaient devenus le rendez-vous des sectaires. Necker, sur qui les opinions des gens de bien avaient reposé longtemps, devait donner à sa faction la force d'une véritable puissance. On sait aujourd'hui les motifs de cette haine enracinée dans le cœur de ce lourd Vitellius, qui voulut devenir à tout prix un Catilina..... Frustré de l'espoir de succéder au duc de Penthièvre dans la charge de grand amiral de France, il avait voué au monarque et surtout à la reine Marie-Antoinette toute sa haine. Ce qui frappe, ce qui étonne dans les menées d'un pareil conspirateur, c'est le peu de souci que la cour semblait en prendre ; elle affectait de ne voir dans le *premier conjuré du royaume* qu'un homme borné, trop abruti par le vin et la débauche pour pouvoir lui nuire. Un reproche grave que nous semblent mériter, entre autres ministres[1], MM. de Brienne et de Monmorin, un reproche que l'esprit de vertige peut seul excuser, c'est de n'avoir pas fait surveiller avec assez d'attention les courses fréquentes du

[1] *Mémoires de M. le prince de Montbarey*, p. 170, t. 3

duc d'Orléans en Angleterre. Après son exil tardif à Villers-Cotterets, la cour devait-elle ignorer les connivences du cabinet de Saint-James dans tous les marchés et les accaparemens de grains par Pinet, la créature de ce prince ? Et puisque le palais du premier prince du sang était devenu à Paris un assemblage de tavernes et de maisons de débauche, fallait-il qu'il n'en sortît que pour retrouver à Londres les clubs politiques, les foyers de tumulte, les comptoirs d'emprunts et l'agiotage[1] ?

Par une inconcevable fatalité, c'était à ce même prince que Saint-Georges devait sa fortune. Modèle accompli de toutes les grâces, il n'avait pas manqué de faire une grande impression sur son esprit ; il faut ajouter que sa retenue avait plus d'une fois piqué le duc. Lorsque le baron de Breteuil lui obéissait, que MM. de Durfort et de Genlis se vouaient à ses caprices, il lui semblait étrange qu'un homme qui lui devait tout fît souvent la satire de ses mœurs par son silence. La conversation de Saint-Georges ressemblait à son visage, elle n'avait rien de trivial ni de plat : dans toute sa conduite habituelle, sa manière prompte de décider les bonnes ou méchantes actions prouvait assez sa franchise. Le charme de ses mœurs devait le rendre étranger à toute intrigue politique. Préoccupé de la seule manière de disposer un nœud

[1] Nous avons sous les yeux un *projet présenté au roi pour punir et dégrader* le duc d'Orléans, par M. Berg....., député de l'assemblée nationale. Ce projet, qui fait suite aux *Prophéties françaises*, est un monument que nous ne saurions trop engager nos lecteurs à consulter. Il porte la date de 89.

de cravate ou de placer un bouquet à sa boutonnière, il ne pouvait faire un conspirateur dangereux. Le duc d'Orléans conçut toutefois la pensée de se servir de Saint-Georges à son insu ; il mit la bassesse de ses projets à l'abri de son élégance. Depuis que ce prince ne paraissait plus à la cour et qu'il avait rompu avec les plaisirs de Versailles, ses démarches étaient à nu ; il lui fallait, pour pallier son voyage d'Angleterre, un homme qui pût détourner les yeux de lui et accaparer à lui seul l'attention publique. Ce fut Saint-Georges que le duc d'Orléans choisit pour jouer ce rôle, Saint-Georges enthousiasmé lui-même depuis longtemps des mœurs anglaises, car ce n'était pas la première fois que le chevalier allait à Londres. Tout le temps de cette route, le duc entretint Saint-Georges, comme pour lui donner le change, de toutes les frivolités de la mode, des courses, des paris, des habits de quaker, d'un assaut à Carlton-House, de l'Opéra anglais et des jolies marchandes de Sipafields. Le voyant rêveur, il lui rappela ses succès, ses bonnes fortunes, ses traits d'adresse ; il l'assura qu'il effacerait Franklin, bien que ce docteur, avec son chapeau blanc et ses lunettes vertes, eût juré au peuple qu'il avait le secret de mettre la foudre en bouteilles. Le duc lui promit de le présenter au prince de Galles[1], à la reine et aux seigneurs ; il s'agissait, disait-il, de réformes à introduire dans notre costume français : une extrême simplicité devait être substituée tout d'un coup à l'or et aux broderies. C'était à

[1] Depuis Georges IV.

Saint-Georges qu'appartenait de droit une telle révolution.

En écoutant cet homme, le chevalier se fût persuadé difficilement qu'il mentait. Doué lui-même longtemps d'un extérieur agréable, rompu de bonne heure aux belles manières de la cour, le duc formait un être d'autant plus étrange que les traces d'une éducation généreuse se confondaient par instans avec les vices qu'il avait acquis. Il était prodigue et mesquin, haut et familier, facile et dangereux; passant ainsi par tous les contrastes pour arriver en définitive au mépris. Son intimité pesait d'autant plus au chevalier qu'elle prenait sa force dans je ne sais quelle bizarre conformité de goûts et de toilette. Le duc avait une ferveur de novice pour la moindre mode que *donnait* Saint-Georges : c'était son oracle, son Dieu! Les rouages ténébreux de sa politique, il les lui cachait avec autant de soin qu'un horloger en met à cacher ceux d'une montre. Ce n'était avec lui qu'un camarade de gaîté, si toutefois on peut appeler gaîté la froide ironie d'un homme qui se joue des choses les plus saintes. Il affectait ainsi de traiter Saint-Georges avec une légèreté excessive : désespérant d'en faire un anarchiste, il voulait le compromettre à tout hasard.

L'arrivée du prince à Londres n'émut guère que les clubistes; celle de Saint-Georges fit courir tout le beau monde..... C'était ce que le duc d'Orléans avait prévu. A la faveur de cet engouement, il put bientôt reprendre avec le bas peuple et quelques gentilshommes du parti de l'opposition les négociations com-

mencées. Ce n'était pas encore le jour de sa mission si contestée auprès de la cour d'Angleterre, mission qui équivalait à un exil. A peine débarqué, il ne parut occupé que de jeu, de courses de chevaux et de bonne chère. Sa première visite fut pour le prince de Galles, qui le reçut froidement à Carlton-House. L'accueil de Georges III et de la reine d'Angleterre ne fut guère plus flatteur. Les hommes des meilleures maisons d'Angleterre se firent une règle d'adopter le jugement d'un roi et d'une reine qui, sur un des premiers trônes de l'Europe, travaillaient de concert à assurer l'empire des bonnes mœurs et la félicité de leurs sujets. Ils ne voyaient qu'avec défiance le duc d'Orléans s'éloigner de Paris dans un temps où ses services politiques leur semblaient indispensables à la cause de la couronne. Les journalistes de Londres et les négocians anglais mieux informés savaient seuls vers l'exécution de quel projet il marchait alors à grands pas.

Cependant, comme il se résolut, malgré son avarice, à donner bientôt quelques fêtes, et qu'il ne manqua pas de proférer le cri de *God save the king!* chaque fois que le roi vint à passer, ce ne furent bientôt plus qu'amusemens publics à l'occasion de sa venue. Quelques Anglais séduits affectaient de ne voir en lui qu'un homme engoué de leurs usages : le prince de Galles lui-même revint de sa froideur envers sa personne. Son carrosse était matin et soir à la porte du duc; ils couraient tous deux les bals, les concerts, les lieux publics... A la nuit tombante, souvent ce carrosse royal ne ramenait que Saint-Geor-

ges : le duc d'Orléans, comme un alderman pressé, s'était fait descendre au coin d'une rue avoisinant les comptoirs de Temple-Bar... Il ne venait pas à Saint-Georges l'idée de soupçonner le prince d'un autre crime que celui d'une bonne fortune; il ne pouvait pas non plus le croire en péril, car Lameth et Laclos le rejoignaient à quelques pas..... La vie que le chevalier menait à Londres était du reste une vie de lord: on se le disputait dans les plus élégans salons ; quand il dansait, la presse était aussi grande qu'au *rout* le plus magnifique. Le peuple propre et triste des rues de Londres, qui n'a jamais su parler ni marcher, mais qui en revanche se complaît à penser profondément, l'admira pourtant à l'égal du peuple de Paris; il le nomma le plus séduisant des *couloured gentlemen*. On ne lui laissa pas plus le temps de réfléchir que de s'ennuyer; c'était chaque jour pour lui nouveaux paris et nouvelles victoires. Le prince de Galles lui-même, ravi des talens de Saint-Georges, voulut le décorer de l'ordre du Bain : le chevalier eut la modestie de refuser.

Pendant les succès du chevalier, devenu en un clin d'œil le héros de tous les cercles, que faisait le duc d'Orléans, venu seulement, avait-il dit, pour mener à Londres une vie joyeuse et folle? Vêtu, presque chaque soir, d'un habit de palefrenier, il abordait avec quelques complices obscurs l'entrée des tavernes silencieuses servant de repaires aux spéculateurs qui devaient l'aider de leurs fonds et de leur crédit. Laissant ses fauteurs se mettre en avant, il entrait et sortait sans dire mot; le plus souvent

dans la compagnie de filles ressemblant par leur vermillon et leurs mouches aux pâles courtisanes d'Hogarth. Ce n'était plus là ce parfum asiatique des appartemens secrets du Raincy ou de Saint-Cloud, mais une odeur fumeuse comme celle des tavernes de la Hollande; et cependant le duc ne craignait pas de la braver dans cette impure compagnie. Achetant quelques bijoux de menue joaillerie, il les attachait lui-même au cou des marins de Philadelphie, de Gersey, de Guernesey, qui venaient rendre compte mystérieusement à Ducrest du transport des grains..... Aviné, chancelant, il n'était bientôt plus en état d'écouter ce qui se passait autour de lui; les femmes des matelots, les cheveux épars, se ruaient sur lui comme des bacchantes. Pendant ce temps il faisait écrire en France que c'était la cour qui voulait affamer le peuple, et envoyait elle-même à l'Angleterre ces redoutables approvisionnemens.

C'était surtout dans le quartier de Wapping, le rendez-vous de tous les marins, que le duc ne rougissait pas de s'attabler, non pas comme Henri V, qui était venu dans ce même lieu pour s'y amuser de la compagnie de son hôtesse et boire le vin de maître Pistol, mais comme un conspirateur de bas étage, le front soucieux et tourné vers la muraille..... Une nuit que le chevalier s'était attardé dans les rues de Londres, il aperçut dans ce même quartier de Wapping, devant la taverne du Vieux-Commodore, alors fermée, un homme en manteau qui semblait embarrassé du chemin qu'il devait tenir..... Deux constables à cocardes allaient le saisir, car il demeurait seul dans

la rue, malgré la nuit et l'heure avancée. Saint-Georges s'approcha : il reconnut le prince. Il le reconduisit à son hôtel, où il passa près de lui une grande partie de la nuit..... A moitié brisé par le vin et la fatigue, le duc n'avait pas tardé à s'endormir... Quel sommeil, bon Dieu ! et de quelle terreur ne dut pas être saisi le chevalier en lui entendant prononcer des noms sans ordre, des noms qui, dans ce sommeil épais, passaient sur ses lèvres comme un remords! Il recueillit ceux de la reine, du comte d'Artois, du prince de Lamballe..... L'imprudent coupable s'accusait tout haut de l'assassinat de ce jeune homme ; il ne cachait pas davantage ses projets contre la cour, il s'avouait tout haut le fils du cocher Monfort ! En vérité, ce sommeil n'était plus un vain sommeil, c'était une redoutable prophétie..... Saint-Georges se ressouvint alors d'avoir vu ce prince insouciant et léger, courant après le plaisir avant de courir ainsi après le trône par un chemin taché de gouttes de sang!

Le lendemain matin, la porte du duc s'ouvrit : c'était le prince de Galles pâle, ému de colère, qui venait l'accuser de l'avoir triché au jeu[1]. Vainement encore le duc voulut-il alors s'emporter, le prince en lui proposant un duel le mit bientôt dans la triste nécessité de s'avouer lui-même coupable d'une *étourderie*. Une étourderie! l'excuse était pire que le délit!

[1] On accusait le duc d'Orléans d'avoir mis à la mode un certain habit auquel on adaptait des boutons d'acier de grandeur démesurée et tellement polis que les cartes de ses adversaires s'y reflétaient comme dans un miroir.

Le prince de Galles n'avait pas pris, lui, des leçons du prestidigitateur Comus; il ne voulut pas comprendre l'escamotage dans les mains du prince du sang [1]. Insensible à cette honte, le duc au lieu de repartir préféra surveiller encore ses meneurs : enfoncé dans les insidieux labyrinthes de ses projets, il n'allait plus à la cour.....

Le rideau qui recouvrait ce monstre était enfin déchiré; le jour brillait, et Saint-Georges ouvrit les yeux.

Bientôt le duc le chercha vainement autour de lui : le mulâtre était parti.

[1] « Ce fut ce même prince de Galles qui en apprenant plus tard le vote de Philippe-Égalité, *son ancien ami*, détacha le portrait qu'il avait de lui à Carlton, le déchira de ses propres mains et en jeta les lambeaux dans la cour. »

(*Vie politique de Louis-Philippe-Joseph-Égalité, premier prince du sang et membre de la convention.* — Paris, chez Hivert, etc.

XXVIII.

L'idole abattue.

Te semel ac vidit, credidit esse senem.
(Martial.)

Il était parti chargé de portraits, de couronnes et de vers à sa louange ; les maîtres d'armes ses rivaux avaient essayé vainement de le faire périr d'indigestion ; les Anglaises lui avaient su gré de ses trois mois de séjour, pendant lesquels il n'avait pas manqué un seul bal.

La seule nomenclature des bonnes fortunes du chelier remplirait autant de volumes que celles de Casanova, seulement Saint-Georges ne spéculait pas sur elles comme l'Italien ; bien au contraire, il était prodigue et fastueux avec les dames, et ce qui le prouve, c'est qu'après avoir obtenu les faveurs de plusieurs ladies, *right hounourable*, il revenait en France avec le seul argent d'un pari gagné au prince de Galles.

Ce pari de deux cents guinées consistait dans le fossé de Richemond à franchir. Saint-Georges, qui avait sauté déjà celui de la Muette, n'eut pas de peine à battre l'héritier présomptif de la couronne.

Il laissait donc à Londres une réputation aussi

enviée que celle obtenue plus tard par le merveilleux Brummel. Les gentlemen, les *lords* et les *squires*, s'étaient empressés de copier son habit et ses gilets; l'anglomanie, en revanche, lui avait imposé le chapeau rond et les bottes.

Le marquis de Stafford, en se promenant à Green-Park avec lui, un certain soir, s'était pris à lui demander pourquoi il n'écrivait pas ses mémoires?

— Parce que je n'ai rien fait d'utile, répondit tristement le chevalier.

Et il devint sombre et morose tout le temps de la conversation.

Cette pudeur de Saint-Georges vis-à-vis du public était-elle une vanité? Nous ne le croyons pas, nous qui tenons à cette heure en main quelques-unes de ses lettres. L'ambition de Saint-Georges, son ambition réelle, ce fut la cour; malheureusement le patron qu'il avait pris et les singulières amitiés que le duc d'Orléans lui imposa devaient l'écarter de ce chemin.

En arrivant à Paris après cette courte absence, Saint-Georges le trouva incroyablement changé. Les préoccupations de la politique et les idées révolutionnaires avaient altéré déjà la gaîté parisienne et glacé le rire aux lèvres de ce monde nourri de chansons et de folies. Quelques mois avaient suffi pour faire de ce même peuple, ami du plaisir et futile comme le peuple d'Athènes, un peuple de sophistes et de lourds raisonneurs, disposé d'avance à accueillir l'établissement de toutes les théories législatives. En voyant ces hommes qu'il avait quittés lestes et beaux, partagés entre l'Opéra et la cour, courant tout le jour après

des vices brillans et ne s'inquiétant guère du lendemain, le chevalier s'étonna de les retrouver presque enfouis sous une masse de feuilles périodiques, dépôt obscur et volumineux de discours contradictoires où le nom de Pitt heurtait celui de Voltaire, où l'abbé Siéyès osait coudoyer Mirabeau. Les vents, déchaînés sous le sceptre mythologique d'Éole, ne lui semblèrent alors qu'une image imparfaite en regard de ces agioteurs de maximes et de systèmes, charlatans nouveaux qui invoquaient tantôt l'exemple de l'Angleterre, tantôt les rêves creux des économistes et de l'*Encyclopédie*. En examinant de nouveau ces pâles figures, Saint-Georges crut rêver; il pensa que c'étaient des personnes mortes. Les constructeurs de la Babel révolutionnaire lui parurent funestes, parce que tout d'abord ils avaient proscrit le plaisir, les réunions folles, les habits de fête, le tout pour se cadenasser chez eux et faire ce qu'ils appelaient le *grand compte de la nation!* La joie publique, ce beau fruit que les souverains n'écartent jamais de la bouche du peuple, s'était pourri de bonne heure entre les mains de ces réformateurs impurs, déjà plus forts que cette cour sans force, sans amis et sans puissance. Le chevalier put se croire encore à Londres en voyant ces mille clubs dont le dégoût suivait de si près la connaissance, repaires assurés de tous les intrigans et aventuriers de la province, dans le sein desquels se fabriquaient les poisons dont les habiles enivrèrent les dupes de toutes les classes. Annoncés d'abord comme une importation d'Angleterre, ces clubs n'avaient pas tardé à devenir le foyer de la désorganisation. Quand

ils n'auraient eu que le tort de caserner la société au lieu de l'étendre, de la parquer par coteries et de la miner peu à peu, ce tort eût suffi pour qu'on dût les fuir, car la société elle aussi est une puissance..... Par l'acceptation des clubs, elle perdait tous ses droits.

Un contraste qui ne put échapper au chevalier vis-à-vis de ces modifications anglaises et sérieuses qu'avaient subies l'attitude et le costume des hommes, ce fut la tenue de presque toutes les femmes qui composaient alors la société parisienne. Leurs seuls habillemens parurent à Saint-Georges un oubli et un scandale. Ces femmes qui avaient assisté, la gorge nue, aux plus étranges comédies, à commencer par celle du *Mariage de Figaro*, cette prophétique trompette de la ruine du dix-huitième siècle, jusqu'à celles du diacre Pâris, n'affichaient plus alors la moindre nuance d'hypocrisie et de dissimulation; elles se promenaient à Longchamps et au Colysée sous les gazes les moins pudiques. Elles trouvaient qu'il était de bon air de se moquer en tout de la cour et d'adopter le contre-pied de ses éloges. C'étaient elles qui sifflaient de leurs jolies bouches rebelles les pièces applaudies par de royales mains à Fontainebleau, elles encore qui se précipitaient avec fureur sur les derniers romans licencieux dus à l'agonisante lubricité de Voltaire. Les livres de Crébillon fils ne suffisaient même plus à cette génération fiévreuse qui s'était hâtée de vivre; il lui fallait les épileptiques fureurs, les inventions obscènes et déhontées de M. de Sade. A voir ces femmes avilies, souillées déjà avant qu'elles ne

vous eussent cédé, l'imagination elle-même reculait et se hâtait d'imposer silence à ses caprices.

Le doyen de ce siècle, l'homme qui en avait pour ainsi dire dirigé l'essor et pompé les vices, l'élégant et spirituel Richelieu venait de mourir, assez heureux pour mourir à temps et pour ne point voir de ses yeux les tressaillemens précurseurs de sa ruine. Le dernier soupir de Richelieu avait été celui de la galanterie française elle-même, cette galanterie qui remontait à Louis XIV. Il semblait présager les brutalités sanglantes et le règne de la populace qui devait suivre.....

Où fuir, où se cacher pour éviter ces symptômes? Saint-Georges, tout mulâtre qu'il était, ne pouvait souffrir le peuple; il y avait chez lui, nous l'avons dit, une aristocratie presque innée, une aversion intime de tout ce qui pouvait *sentir mauvais*. Le peu de fois qu'il rencontra deux ou trois membres de la *Société des Amis des Noirs*, il leur demanda comment ils comptaient procéder à l'égard des colonies? — Par le fer et par le feu, répondirent ces stupides niveleurs, qui ne se croyaient pas alors eux-mêmes les victimes de l'insidieux Pitt. — Ce mot avait, dès ce jour, consolidé les répugnances de Saint-Georges.

Le Palais-Royal n'était même plus un refuge vers lequel la reconnaissance pût lui faire tourner les yeux. Abandonnée à l'intérieur par son propre maître, pour ne point appeler la surveillance sur ses visiteurs, la maison du prince avait l'air d'une de ces maisons souterraines d'Herculanum; les jeux et les fêtes l'avaient quittée. Le duc était à Londres, où ses

affiliés l'attendaient. Parfois cependant, la nuit et lorsque les grilles de l'impur jardin étaient fermées, un fantôme pâle osait se dessiner à ce balcon, encombré autrefois de princes, de jeunes seigneurs et d'artistes ; c'était la malheureuse duchesse d'Orléans, la seule plante noble et respectée de cette famille, pure et religieuse ; martyre dont la vie, après avoir été un holocauste, devint un exemple.

Considéré comme centre de société, le palais du duc était donc devenu un vain mot ; il n'y avait plus que son jardin. En parcourant ces arcades empestées elles-mêmes de tant de miasmes révolutionnaires, Saint-Georges put se convaincre d'une chose bien plus triste encore, c'est qu'il n'y avait plus en France aucun respect pour la royauté! A chaque pas ce n'étaient qu'écrits contre le chef de l'État ou complots furtifs contre la reine; la calomnie distillait partout son venin. La représentation extérieure était elle-même devenue à charge aux grands; l'égoïsme et l'avarice, qui semblaient gouverner les âmes, avaient porté la confusion des états à un point extrême. Les personnes d'un âge mûr, celles qui avaient travaillé toute leur vie pour obtenir les ordres du roi, témoignages de la plus haute faveur, s'étaient habituées à en cacher en public les marques distinctives sous le frac plus uni. Ce travestissement, résultat de la mode anglaise, était un moyen commode d'échapper à la gêne de la représentation ; le mépris du peuple en résultait; un tel oubli validait les insinuations perfides contre une noblesse se déconsidérant ainsi elle-même.

Les hommes que le chevalier rencontrait ne parlaient plus de maîtresses et de soupers, mais bien de tiers-état, d'émeutes, de disette et de tribune. Les publicistes avaient remplacé les marquis de l'OEil-de-Bœuf; les poëtes eux-mêmes cédaient le pas aux aligneurs de phrases et de doléances politiques. Le chevalier avait laissé Paris barbouillé de tabac d'Espagne, il le retrouvait taché d'encre.

Toutefois, un tel spectacle l'eût affligé médiocrement s'il n'eût participé lui-même à l'incroyable déclin de ce règne. Devant ce ciel gros d'orages et ces préoccupations sévères, que vouliez-vous que devînt un homme curieux seulement de charmer, un *beau*, glorieux d'avoir traversé son siècle en lui faisant subir son bon vouloir en fait de modes? Quel comédien aimé du public eût pu lutter contre Mirabeau, le grand acteur, Mirabeau dont la voix remuait cette pâle société? Il y avait un personnage que le chevalier rencontrait partout, c'était le comte de Mirabeau, c'est-à-dire la passion et la fièvre du jour en personne, renommée terrible qui ne laissait personne l'approcher ou vivre seulement autour d'elle; sorte de génie fatal qui, comme l'antique Minotaure, dévorait tout! Ce fut devant ce colosse que Saint-Georges sentit surtout je ne sais quelle crainte et quelle angoisse; il lui sembla que du jour où Mirabeau avait secoué sa torche à la tribune et déchaîné les plus monstrueux démons contre la société, il n'y avait plus en France de règne possible pour l'élégance et la grâce. A cet imposant athlète avaient déjà succédé en effet de misérables démagogues, sinistres corbeaux de nuit qui venaient

croasser après le vautour. Il était facile d'expliquer le succès de ces épouvantables orateurs : ils s'adressaient chaque jour à la dépravation humaine au nom de la liberté ! Hormis eux, rien ne leur paraissait devoir occuper l'attention ; sous les sons discordans de leur orchestre il devenait impossible de rien distinguer.

— Encore une fois, se disait Saint-Georges, n'a-t-on pas changé ce peuple ? Voilà des gens qui ont violemment déchiré l'affiche de leur spectacle d'hier; qu'y ont-ils gagné ? Des jongleurs moroses, des auteurs misérables, ennuyés d'eux-mêmes et qui ne peuvent récréer la galerie... L'Anglais est triste, mais il ne vient pas ainsi se mettre sous la roue du char qui doit le broyer ; il ne se livre pas pieds et poings liés au servile troupeau du peuple ! Laquelle est la plus forte, en vérité, de ces deux nations, ou de celle-ci, qui vient d'ouvrir les portes du Panthéon au plus grand corrupteur qui ait flatté les vices de son siècle, ou de l'autre, qui bannit de Westminster tout homme qui a pu la déshonorer ?

Ainsi l'analyse de ce Paris métamorphosé devenait pour Saint-Georges un roman cruel et sombre. Lui-même ne tarda pas à se trouver déplacé dans ce monde si nouveau pour ses regards, mille choses l'avertirent qu'il avait vieilli et qu'il ne tarderait pas à se voir dans peu remplacé. Quand il se remontra pour la première fois dans les cercles, ce fut un étonnement concerté sur ce que les envieux nommaient sa *frivolité*. On ne manqua pas de trouver qu'il voulait demeurer jeune trop longtemps, qu'il avait grossi, et

que le frac anglais lui allait moins bien que l'habit à larges basques. Les femmes ne rougissaient plus et ne pâlissaient plus tour à tour à son aspect; elles n'avaient plus vis-à-vis du *Don Juan Noir*, comme on l'avait appelé longtemps, cette timidité suppliante que l'on ne saurait comparer qu'au regard humide et voilé de la gazelle. Il ne jetait plus dans les promenades l'éclat d'un vif météore; il lui sembla même qu'on ne le regardait que pour l'étrangeté de sa couleur. Le terrain sur lequel il marchait était devenu du sable... Ce n'était plus le *beau*, l'*inimitable* Saint-Georges! D'autres plus heureux et plus jeunes, il est vrai, occupaient déjà les mille bouches des oisifs : c'étaient Garat, l'homme aux roulades et aux cravates; le duc de Lauzun, devenu depuis le citoyen Biron, dont toutes les femmes s'engouaient et qui les trahissait avant de trahir la cour; M. de Choiseul, surnommé le *beau danseur*. Depuis le jour où Saint-Georges s'était cassé le tendon d'Achille dans une partie de chasse, il ne devait plus prétendre à se faire admirer pour le bon goût de sa danse; et pour le chant il était loin de valoir Garat. Saint-Georges ne put voir ces rivaux et d'autres encore sans le dépit jaloux d'un premier sujet auquel un acteur d'hier vient prendre son rôle. A ces blessures secrètes se joignirent bientôt d'autres chagrins d'amour-propre. Le talent particulier dont Saint-Georges avait fait preuve plus d'une fois au théâtre pour la composition trouvait bon nombre de contradicteurs. On sait que Saint-Georges avait travaillé à la partition de plusieurs opéras comiques; or, à son retour, il ne manqua pas de gens pour écrire que sa

musique était dépourvue d'invention. Il venait d'être question de confier à une régie l'Académie royale de Musique, qui était sous la surveillance de la ville de Paris ; le chevalier, quelque temps avant ce voyage de Londres, fut mis à la tête d'une compagnie de capitalistes qui se présentèrent. Ce fut alors que Mlles Arnoult, Guimard, Rosalie Levasseur et autres actrices de l'Opéra adressèrent un placet à la reine pour représenter à sa majesté que leur *honneur* et leurs priviléges ne leur permettaient pas d'être soumises à la direction d'un mulâtre. Les propositions de Saint-Georges avaient donc été repoussées[1].

Pendant son absence, la calomnie ne l'avait pas épargné ; il en glana bientôt les fruits amers à chaque pas qu'il fit dans les cercles qui l'avaient tant admiré. Jaloux à l'excès de ses triomphes, désirant se venger de lui et ne plus avoir sous les yeux le spectacle de ses succès, plusieurs de ses rivaux s'étaient réunis, résolus de faire payer au chevalier les maîtresses qu'il

[1] L'auteur de l'article sur Saint-Georges, tome 39e de la *Biographie universelle*, remarque qu'il ne serait pas impossible qu'une pareille disgrâce eût rendu celui qui en était l'objet plus accessible aux opinions révolutionnaires, qui au reste devinrent celles de tous les hommes de couleur. Nous pouvons affirmer, nous qui avons lu plusieurs lettres de Saint-Georges, que son seul instigateur vers les idées révolutionnaires fut le duc d'Orléans Philippe-Égalité ; il suffira de lire le chapitre intitulé *le Chiffre de la reine* pour s'en convaincre ; il n'est que la traduction affaiblie d'une curieuse lettre de Saint-Georges adressée à Mme D***, lettre que nous avons lue, mais qu'on ne nous a pas permis de livrer à la publicité pour des motifs de famille. (*Note de la 2e édition.*)

leur avait enlevées ou les paris que son adresse leur avait fait perdre..... A la tête de ces ligueurs de salons était venu se placer naturellement M. de Vannes, plus acharné, en sa qualité d'homme à bonnes fortunes, à ruiner la réputation de Saint-Georges que le chevalier de La Morlière, son ami, qui ne faisait après tout que le métier de Morande[1]. M. de Vannes était du petit nombre de ces hommes qui médisent parce qu'ils ne se croient jamais à leur place. L'ambiguité honteuse de sa vie et ses lâchetés, mises à couvert sous un uniforme, lui faisaient poursuivre avec acharnement le jeu des âmes médiocres et envieuses, le dénigrement. Beaumarchais, qui avait cru devoir personnifier la calomnie dans Basile sous un costume de moine, aurait sans doute regretté de n'avoir pas connu cette classe intermédiaire d'officiers sans valeur comme sans emploi, dont l'épée demeurait une arme inutile à leur côté, pendant que leur langue distillait partout la calomnie à Paris ou à Bruxelles. Cette race métive entre les pamphlétaires et les diffamateurs patentés méritait de se voir peinte en traits sérieux, au lieu de se sentir seulement effleurée à l'épiderme par quelques poésies fugitives de Voltaire. Une chose à laquelle on ne fait pas assez d'attention, c'est que la loyauté militaire en France n'avait pas cédé, jusqu'à cette terrible époque, à la vile influence de l'argent et des caresses. Ce système,

[1] Morande, diffamé à Londres comme à Paris, était un pamphlétaire qui a eu beaucoup d'imitateurs; il fut surtout célèbre par ses discussions avec le comte de Cagliostro.

mis en œuvre par le duc d'Orléans, par ses émissaires et ses courriers, ne rencontra par bonheur dans l'armée de France qu'un petit nombre d'hommes assez vils pour se vendre à sa faction et avec eux les soldats dont la fidélité leur était confiée. M. de Vannes fut un de ces hommes. Joueur effréné, imbu des plus méprisables principes, il déshonorait sa lieutenance de dragons en affichant tous les vices qui peuvent égarer et pervertir. Digne à tous égards de devenir l'un de ces officiers jacobins, traîtres à leur devoir, à l'honneur et à leur roi, il s'était jeté avec plus de fureur que jamais dans le parti du duc d'Orléans, se flattant sans doute d'obtenir, par sa criminelle soumission, les premières places de l'armée. La froideur que Saint-Georges avait cru devoir lui témoigner depuis quelque temps lui avait paru une insulte suffisante pour qu'il s'appliquât de toutes ses forces à lui nuire. L'empoisonnement de Mme de Langey l'avait jeté d'ailleurs dans une sorte de haine contre Saint-Georges; il le croyait ravi de la mort de cette femme, que le chevalier, en homme généreux, ne cherchait qu'à oublier.

Saint-Georges ne tarda pas à se voir instruit par La Boëssière des odieuses menées de M. de Vannes. Non-seulement cet homme avait abjuré son caractère de témoin, véritable sacerdoce de discrétion que l'on ne doit accepter qu'avec la ferme volonté de le remplir, mais il avait encore déposé en parlant de lui tout honneur et toute dignité militaire. Il avait insinué à diverses reprises qu'il préférait tenir l'épée à la salle d'armes qu'en champ clos, qu'il fuyait

toute rencontre, que son voyage en Angleterre n'avait pas d'autre but que d'éviter M. de Langey. La fureur du chevalier ne connut plus de bornes en apprenant ces nouvelles; il serra la main de La Boëssière dans une rage convulsive... Il passa trois jours à chercher M. de Vannes par tout Paris; il éprouvait un plaisir âpre et violent à manier le fleuret à la salle d'armes en pensant qu'à la fin ce fleuret allait devenir une épée! L'espèce d'oubli dans lequel il était tombé n'était guère de nature à lui faire quitter une idée de misanthropie et de vengeance. Dans ses nuits agitées, il voyait ce lâche dont la bouche n'avait pas craint de déverser sur lui le fiel et l'injure; il le voyait à genoux, humble et suppliant devant son épée..... Il aurait enfin raison de ces tortueux mensonges, de ces insinuations qui flétrissent plus qu'une injure! Par malheur, M. de Vannes était parti, et le secret de son voyage était assez bien recommandé pour que Saint-Georges n'obtînt que de vagues renseignemens.

A peine revenu à Paris, une douleur plus accablante mille fois que toutes ces douleurs, une douleur à laquelle le chevalier attachait un sens prophétique, était venu l'assaillir: en arrivant il avait trouvé sa porte tendue de noir..... Noëmi était morte! morte sans un seul des baisers de ce fils pour lequel l'infortunée mère avait sacrifié sa vie! Saint-Georges frémit à ce nouveau coup; il baisa religieusement la main de ce froid cadavre, que nul, excepté Platon et lui, ne suivit au cimetière..... La négresse fut enterrée à la nuit; on plaça sur sa tombe une petite croix de pierre; mais la tombe reçut le nom de Noëmi: le

chevalier, comme pour racheter sa faute, n'y fit graver que ces deux mots : *Mater mea!*

Avec cette mère, étoile de sérénité et de bonheur, se mourait toute force au cœur de Saint-Georges... Le mulâtre superstitieux se rappela que la veille de son départ elle lui avait fait les cartes, qu'au milieu de sa prédiction les larmes l'avaient suffoquée.....

— Sans doute, se dit-il, elle n'a pas voulu me montrer les nuages de l'horizon ; elle aura craint de voir faiblir mon courage devant ce qui se prépare! Ainsi me voilà vieux à l'œil de ces hommes qui se sont eux-mêmes vieillis à plaisir pour prendre la livrée d'une fausse philosophie! Me voilà à nu, dépouillé de tout prestige, confondu dans la foule, moi qui autrefois la dominais! Voilà où devait aboutir mon existence inutile; je n'aurai rien fait, sinon de servir de hochet à ce siècle dissipé; je n'aurai pas même eu les passions d'un noble cœur! Ah! puisque l'absence de ce misérable m'interdit jusqu'à la haine, puisque de Vannes me fuit, il me faut choisir une route par laquelle je rentre dans le paradis ou dans l'enfer! Il y a ici deux partis en présence, le parti de la cour et celui de ce triste prince avec lequel j'ai rompu tout lien et toute entrave. Je n'hésiterai pas, mon sort est fixé. Dans mes plus brillans succès, c'est toujours une femme qui m'a souri ; une femme est l'ange qui peuple nos solitudes! Celle de mon âme a besoin d'être habitée. Tu n'as fait que me précéder, ma mère ; je sens que je ne tarderai pas à t'aller rejoindre! Mais, rassure-toi, je ne veux point mourir, noble et généreux fantôme, sans avoir sauvé cette

femme qui ne se doute pas des manœuvres d'un lâche, et ce lâche, oh! ma mère! ce n'est pas le malheureux, l'homme obscur qui me calomnie; c'est un prince du sang dont je sais tous les secrets, un tigre altéré de sang que j'ai fui; cet homme est le cousin de cette femme, c'est le duc d'Orléans; et cette femme, c'est la reine!

Parlant à cette ombre chère d'une voix lente et triste, il s'agenouilla. Il semblait qu'à ce souvenir de la reine il eût retrempé sa vie..... Sa poitrine et sa tête étaient en feu, il regardait un portrait de cette noble femme avec laquelle il avait chanté, et dont la douce voix, soutenue au clavecin par Sacchini, avait charmé son oreille comme une prière.

XXIX.

Le chiffre de la reine.

Tentanda via est!
(*Hor.*)

Pour ce que je suis à présent
Avec la gent votre esnemie,
Il faut que je fasse semblant
Feignant que ne vous aisme mie!
(*Poésies de Charles d'Orléans, père de Louis XII et de François Ier.*)

O ma reine calomniée!
O ma princesse reniée
Par bien des miens aux mauvais jours!
(*La Cape et l'Épée.*)

Dans les premiers jours du mois de janvier 1789, le grand canal à Versailles offrait un tableau aussi curieux qu'animé.

L'hiver rigoureux de cette année venait de mettre à la mode l'amusement des patins; la cour et la société parisienne avaient l'air de s'être donné rendez-vous ce matin-là au grand canal.

Qu'on se représente cette magnifique pièce d'eau qui n'a pas moins de trente-deux toises de large sur huit cents toises de long, et dans laquelle Louis XIV,

dans ses beaux jours, se promenait en barque avec Mmes de Montespan et de la Vallière, transformée tout d'un coup en un immense parquet de cristal. La neige couvre de sa blanche broderie les plates-bandes et les gazons du jardin; le tapis vert est poudré à frimas comme un conseiller de la cour des comptes. Les statues, les sphynx, les groupes du Puget, les marbres de toute espèce épars sur les pelouses, sont couverts d'une couche d'émail et d'albâtre. On se rappelle involontairement les peintures d'Ostade et les beaux lacs glacés de la Hollande en voyant ce monde en manchons, en chars, en traîneaux, qui égaie de ses mille couleurs bariolées cette nappe éblouissante. Çà et là quelques plumes éparses d'oiseaux et des gouttes de sang rougissent la neige; ce sont de pauvres mésanges ou des moineaux francs que les chats alertes et cruels du suisse de l'orangerie ont déchirés la nuit, pendant qu'ils bravaient en chantant sur la neige la rigueur de la saison.

Placé en face de l'allée principale, le grand canal reçoit en ce moment quelques rayons fugitifs de soleil; il s'est vu envahir en un clin d'œil par une foule de patineurs, de dames traînées par des chevaux marins et des cygnes dorés que poussent leurs laquais. Vous diriez presque une représentation de l'Opéra. Les hommes sont pour la plupart en habits à insectes, en culottes vert-céladon ou en redingotes à brandebourgs. Les femmes portent des polonaises et des circassiennes; il y a des bourgeoises qui, pour plaire à la reine, ont fait revivre sur leurs têtes les fleurs et les plumes qu'elle a quittées. Il est impossible

de rien imaginer de plus fou, de plus mouvementé que ce canal hollandais. Des abbés en manchon font crier la glace sous leurs patins à côté de jeunes officiers du Royal-Allemand ou d'élégans vêtus à l'anglaise; des nègres, des jockeis, des heiduques, attirent le regard par leurs différens costumes. Les grelots et les sonnettes des coquilles qui sillonnent le canal résonnent partout.

Après avoir visité avec Mesdames les porcelaines qu'on étale toujours vers ce temps dans les cabinets de Versailles, la reine, qui s'est arrachée au petit Trianon, est venue assister elle-même, dans la compagnie de Mmes Jules de Polignac et de Lamballe, à ce spectacle d'hiver. Elle est entourée de son escadron habituel, les *beaux de la cour;* ce sont MM. de Coigny, de Vaudreuil, d'Adhémar, de Guiche, de de Narbonne et le prince d'Esterhazy.

Parmi ces cavaliers, beaux par leur tournure et leur visage, on distingue surtout les Dillon, dont l'un porte le bras en écharpe; ils causent avec M. de Bezenval, dont chaque parole est une saillie et qui suit M. de Crussol, capitaine des gardes de M. le comte d'Artois.

Cette année, que M. de Lafayette (qui avait bien ses raisons) nomme l'*immortelle année*, s'est ouverte pour le peuple sous les plus funestes auspices. Le froid excessif est devenu un véritable fléau; il a fallu que la charité et l'aumône allumassent continuellement pour les pauvres des feux sur les places publiques. Les artisans, les malades ont trouvé partout des tables et des lits dressés : la reine a été la première

au-devant de cette publique infortune. Cependant sur le passage de la souveraine s'élèvent à peine quelques cris; c'est que les bienfaits intéressés du duc d'Orléans, ses aumônes fastueuses et ses largesses calculées ont trompé le petit peuple. Il a grand soin de faire insérer dans toutes les feuilles publiques une lettre qu'il a dictée, pour le curé de Saint-Eustache, à son intendant des finances, Geoffroi de Limon. Cette lettre promettait des secours si considérables en argent pour les besoins de tous les malheureux qu'un souverain eût été à peine capable d'une telle munificence. Mais, suivant son usage, le duc a promis et n'a pas donné.

Les libéralités de la reine, plus secrètes et non moins grandes, n'ont pas empêché la camarilla du duc d'en rapporter tous les honneurs à leur maître. On commence à croire qu'il est naturellement généreux, lui le chef du monopole! La popularité récompense souvent les traîtres.

Encore quelques mois, et il ne s'agira plus de prévenir la révolution, mais de la diriger. Hélas! dans cette cour travaillée de tant de symptômes mortels, il est écrit qu'on ne réfléchira pas. Aussi voyez avec quels battemens de mains, avec quelle insouciante frivolité tout ce monde s'agite et se promène! L'épigramme accueille les patineurs du grand canal; ceux qui tombent, on les compare à Brienne; ceux qui se relèvent, à Necker. Ce royal jardin, qui ressemble à un linceul blanc, ces arbres dépouillés de feuilles, ces allées couvertes de neige, tout cela pourtant ferait presque songer au deuil de la monarchie. Ce n'est

plus là le Versailles si sagement ordonné de Louis XIV, le Versailles dont les allées ne s'étoilaient jamais aux flambeaux que de ducs et de princesses ; la confusion des classes qui a envahi la société l'a dénaturée, perdue ! Sous le manteau de la philanthropie, il s'est glissé à la cour d'obscurs charlatans qui n'ont pas tardé à surprendre la religion même du roi de France; on y a rencontré des histrions, des faiseurs de paradoxes. Un procès inouï et dont l'issue, après le plus sévère et le plus long examen, n'a pas même offert l'apparence d'un tort, n'en a pas moins déchaîné contre la reine le mensonge et la diffamation. Versailles n'est plus même le séjour de la reine de France, elle l'a délaissé pour son petit temple de Trianon, cet asile ouvert à Sacchini, à Cimarosa et à Gluck.

Cependant Versailles semble enchanter ce jour-là Marie-Antoinette. Chaque acteur de ce spectacle mouvant la salue quand il passe devant le banc de pierre sur lequel elle est assise; ce banc est devenu vite un trône. Sa charmante présence n'a pas tardé à répandre sur tous les visages des curieux un air de contentement; c'est à qui enviera un coup d'œil de cette femme dont la taille et le port font souvenir des plus belles statues antiques. Sa figure, légèrement violacée par le froid, a l'air d'un marbre; son bras, d'un contour admirable, s'appuie sur le bras de Mme de Lamballe. Autour d'elle l'air semble imprégné de fraîcheur et de parfums.

— M. de Vaudreuil, dit-elle en se penchant d'un air enjoué vers le comte, quoi ! vous ne patinez pas ! Voyez donc là-bas cet heiduque..... tout le monde le

suit des yeux..... Il vient de se laisser choir, le pauvre homme!

— Aussi de quoi s'avise-t-il? pousser un traîneau à son âge! il est aussi vieux qu'un triton de la pièce d'eau de Neptune!

— Dieu me pardonne, il pousse un traîneau vide! dit M. de Narbonne; le maître n'est pas encore arrivé, sans doute, car il semble le chercher partout avec des yeux inquiets... Vous verrez que ce sera ce fou de Jaucour ou bien Noailles... Ils auront déterré le traîneau et l'homme dans le magasin des Menus-Plaisirs de Versailles..... Vous allez les voir entrer dans la lice, armés de toutes pièces et prêts à disputer le prix, même à Saint-Georges!.....

— Bon! le traîneau glisse vers l'angle du grand canal, les patineurs qui se croisent devant nous vont nous le faire perdre de vue... N'importe, nous reconnaîtrons toujours l'heiduque; il n'y en a pas deux comme celui-là!

Le traîneau venait de disparaître en effet avec l'heiduque.... Une seconde après, il repassa devant les beaux de la cour, dans les rangs desquels il n'y eut qu'un cri:

— Saint-Georges!

C'était bien en effet le chevalier qui occupait le traîneau; l'heiduque, c'était bien Joseph Platon.....

Saint-Georges avait loué pour ce jour-là un habit des plus magnifiques; il avait soif de se retrouver devant la reine. En examinant de près la minutieuse toilette du chevalier, il était facile de se convaincre du soin qu'il y avait apporté.

Il avait mis un frac velours ponceau, sur lequel se pavanait par derrière une large bourse noire ; l'habit était semé de douze boutons qui représentaient, suivant la mode, les douze Césars. Ses deux mains reposaient sur ses genoux, cachées par un manchon à rubans verts ; sa culotte était brune ; des bottines à glands chaussaient son pied. Le nœud de sa cravate blanche avait la largeur d'un nœud d'écharpe ; il avait posé sur le coussin du traîneau son épée et ses patins.

Le traîneau figurait un cygne flanqué de pandeloques de rubis ; ses ailes ouvertes semblaient frémir sous la brise. Le rasoir aigu du traîneau lui fraya vite un chemin, et Joseph Platon, remis de sa chute, le poussa avec toute la vigueur d'un Lapon.

Après avoir fait une ou deux fois le tour du canal, comme pour s'assurer du rang et du nombre des spectateurs, le chevalier chaussa lestement ses patins et courut se mêler aux acteurs de ce passe-temps, dans lequel il n'avait point de rival.

C'était un plaisir pour la haute société que d'aller voir patiner Saint-Georges, tant le chevalier avait su perfectionner cet art frivole. La guirlande de spectateurs qui entourait la pièce d'eau s'agita tout d'un coup et se pencha comme les épis au souffle du vent : elle le suivit avec une anxiété croissante. Non-seulement il décrivait les plus merveilleuses losanges, mais encore il sculptait sur la glace des fleurs, des portaits et même quelquefois un vers entier de Racine. Arrivé devant la reine, il s'arrêta tout d'un coup, tournoya sur lui-même, et d'un coup de patin aussi

rapide que l'éclair traça le chiffre de Marie-Antoinette.....

La reine fit alors une légère inclination de tête et montra du doigt le chiffre à Mme de Polignac.....

Au-dessous du chiffre il y avait un autre mot que l'acier du patin avait incrusté dans la glace, mais ce mot presque imperceptible venait d'être ajouté brusquement par le chevalier; c'était un mot allemand que la reine seule pouvait lire.....

— Retirons-nous, j'ai froid, dit-elle en saisissant tout d'un coup le bras de la princesse de Lamballe.....

Elle jeta un regard d'inquiétude et d'angoisse sur ces quelques lettres tracées par le mulâtre au-dessous du chiffre royal, et se retira précipitamment.....

Saint-Georges glissait encore comme une flèche rapide sur le canal lorsque la reine se leva; ce ne fut qu'aux limites du bassin qu'il s'aperçut de ce brusque départ.....

Ennuyé de se faire admirer seulement par les bourgeois, le chevalier avait regagné son traîneau.....Le vent soufflait avec violence et menaçait d'enlever à toute minute le shako à plumes de Platon, qui commença à demander grâce au chevalier. Le départ de la reine avait éclairci les groupes..... Plusieurs officiers des Gardes-Françaises donnèrent la main à Saint-Georges à la sortie, et le prièrent de venir dîner avec eux à l'hôtel d'Elbœuf; le chevalier refusa.

Depuis quelque temps, l'humeur de Saint-Georges était changée. Sa rupture avec le Palais-Royal et le duc d'Orléans ne lui laissait que peu de res-

sources ; la noblesse de son caractère l'encourageait seule dans cette lutte contre sa propre fortune. Les menées du duc l'avaient indigné, lui qui ne comprenait rien à ce tragique pantin soumis aux fils du cabinet de Saint-James, à ce prince du sang conspirant contre les princes. Devant cette incurable dégradation, il avait jugé convenable de fuir, malgré toutes les belles paroles de son Mécène tendant à lui persuader que la révolution française assurerait bientôt, dans la moindre presqu'île, aux hommes de couleur tous les droits du citoyen. Confiné chez lui et souffrant déjà des atteintes d'une maladie cruelle qui le minait insensiblement, il préférait la compagnie de quelques artistes à cette pesante intimité.

On ne le voyait plus guère dans les cercles, il se promenait au bras d'un domestique dans les plus sombres allées des Tuileries..... Ce n'est pourtant pas que le chevalier ne fût plus beau, seulement il était triste. Ses regards désenchantés ne se reposaient plus avec amour sur aucune image. Les femmes faciles l'ennuyaient, les hommes lui étaient devenus insupportables. Il n'avait qu'un culte, nous l'avons dit, une passion aussi profonde qu'insensée, passion dont il s'avouait à lui-même la folie ; cette passion, c'était la reine !

Il savait à n'en pouvoir plus douter que le duc d'Orléans avait formé autrefois le projet coupable d'élever jusqu'à la femme qu'il aurait dû le plus respecter des vœux rejetés avec dédain ; il le savait, et cela suffisait pour lui expliquer le ressentiment de cet homme contre la reine. Aux prises avec le besoin, Saint-

Georges eût rougi de devoir à la pitié de ce prince quelques secours nécessaires ; c'était assez pour lui d'avoir voyagé avec le duc, il se souvenait de Wapping.

Ce n'était point pour la foule, mais pour la reine qu'il était venu. L'habit qu'il portait, il l'avait loué; le faste en lambeaux de son heiduque, c'était sa réponse aux calomnies journalières qui l'accusaient d'être subventionné par d'Orléans. Avec quelle tristesse ne revit-il point Versailles ; Versailles, où la reine elle-même l'avait fait entrer autrefois par la main, par la même porte que Gluck ; Versailles, où par un singulier hasard le premier morceau de musique qu'il avait chanté au clavecin de la reine avait été celui-ci, noté par le divin Cimarosa :

Se mai senti spirarti sul volto
Lieve fiato che lento s'aggiri
Di, son questi gl'estremi sospiri
Del tuo fido che muore per te [1] !

Quelle opinion devait avoir de lui cette royale hôtesse, cette femme qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans ses jardins aussi belle que l'Armide de son maître Gluck ? Pouvait-elle ignorer que le duc d'Orléans lui avait ouvert aussi son palais, devait-elle le voir sous un autre aspect que sous celui d'un ennemi et d'un traître ? Tourmenté de ces pensées, Saint-Georges allait au-devant de quelque incident étrange; il aurait voulu revêtir le corps de l'un de ces anges aimés de

[1] Stances de Métastase.

Dieu, pour épancher son âme quelques instans devant la reine.

Assis avec Platon dans une misérable chambre d'auberge, devant un feu dont la seule lueur l'éclairait, il tenait alors sa tête tristement dans ses deux mains.

Tout d'un coup l'on frappa légèrement à la porte; un homme entra. C'était M. de Crussol, capitaine des gardes du comte d'Artois..... A sa vue, Saint-Georges se leva; un éclair de bonheur avait traversé sa prunelle.....

— Veuillez me suivre, monsieur, dit avec précaution le capitaine des gardes à Saint-Georges; je vous expliquerai chemin faisant le sujet de ma visite.

Joseph Platon pensa un moment qu'on lui enlevait son maître. Il se hâta de fondre sous son souffle les miroiteries de la glace aux carreaux de la fenêtre, et se rassura en voyant le chevalier monter dans une des voitures du château, dans la compagnie de M. de Crussol.

Le trajet fut court, les chevaux allaient avec la vitesse du vent. La neige tombait à flots; la nuit était venue. La voiture s'arrêta devant l'une des petites portes de Trianon.

— Le roi est parti, Bazin? dit M. de Crussol à l'intendant de Marie-Antoinette.

— Parti! répondit Bazin en considérant Saint-Georges avec défiance.

M. de Crussol congédia Bazin, traversa la galerie, et tournant le bouton en cristal d'une autre porte

cintrée, il introduisit Saint-Georges dans un salon orné de glaces.

Cet appartement, de moyenne grandeur, était embaumé de cette senteur douce que répandent les plantes aromatiques. Plusieurs vases de porphyre contenaient des fleurs rares sorties de la serre de Trianon. Uue harpe et quelques ouvrages de femme semés sur une petite table incrustée de marqueteries interrompaient seuls l'harmonie de l'ameublement, qui était bleu.

La reine entra presque en même temps que M. de Crussol; elle était pâle et tenait une rose blanche entre ses doigts. La princesse de Lamballe suivait la reine.

Marie-Antoinette fit signe à M. le capitaine des gardes de s'éloigner; M. de Crussol obéit.

— M. de Saint-Georges, balbutia la reine quand ils furent seuls, je vous ai fait venir, j'en avais le droit. J'ai lu ce matin le mot que vous avez tracé vous-même sur le canal: ce mot signifie PÉRIL. Je pense que vous voudrez bien m'expliquer ce mot. Quel est ce péril qui nous menace, monsieur? Ce n'est pas la première fois que je vous adresse la parole; remettez- vous et répondez-moi.

Tandis qu'elle parlait ainsi au chevalier, son émotion était visible, elle se peignait jusque dans le son de sa voix tremblante.

La reine était debout; ses cheveux à demi roulés pendaient le long de ses joues blanches comme celles de Léda. Saint-Georges palpitait de trouble et de crainte...

— Encore une fois, poursuivit-elle, ne sauriez-vous me dire, vous qui êtes du parti de M. le duc d'Orléans,

ce qu'il peut tramer de nouveau contre le roi? Vous êtes de nos ennemis, monsieur, vous devez savoir où est le péril.....

— Il y a péril, madame, répondit-il en regardant la reine avec une respectueuse assurance, du jour où un homme qui n'a pas le droit d'entrer ici à cette heure est mandé par vous, la nuit, dans votre palais; il y a péril du jour où vous-même tremblez devant cet homme. On m'a calomnié, madame, en me disant l'ami du duc. Le duc d'Orléans me fait pitié !

Il y eut une pause glaciale de quelques secondes entre la reine et le chevalier. Après l'avoir envisagé avec attention, elle lui fit signe de s'asseoir. Madame de Lamballe, retirée dans un coin du salon, avait pris par contenance un canevas de broderie.

La reine se hâta de reprendre :

— Vous avez accompagné, je crois, le duc d'Orléans en Angleterre?

Saint-Georges resta muet; il se flattait que la reine ignorait encore ce voyage..... Il était venu pour la sauver, et voici qu'elle l'accusait.

— Madame, répondit-il, car il se voyait bien forcé de répondre à cette souveraine interrogation, j'ai suivi le duc à Londres..... Puisque le nom de cet homme est inséparable du mien dans votre pensée, il faut bien que je dénoue d'abord moi-même le nœud fatal qui nous lie. Je n'appartiens plus au duc d'Orléans, madame; j'appartiens aux convictions de ma conscience. Un prince du sang m'avait tendu la main à mon entrée dans le monde: c'était alors un homme de plaisirs et d'étourderie; j'étais loin de penser qu'il

pût chercher en moi un partisan. Je lui devais ma fortune ; il pouvait se dire mon maître..... Ses saturnales privées me faisaient frémir ; sa maison de filles perdues et de complaisans me répugnait. Spectateur résigné de ses vices, je portais le poids de cette reconnaissance funeste, devenue pour moi un devoir. Madame, j'ai bien souffert! La moitié de ma vie s'est passée à excuser cet homme à mes propres yeux ; je le croyais frivole, curieux seulement de renommée et d'éclat. Son palais était le mien ; son père m'y avait lui-même accueilli. Mais un jour, supplice affreux ! moi qui vous parle, madame, je l'ai vu dormir sous la main impérieuse de l'orgie ; sous cette main il palpitait et parlait. Sa voix, qui avait l'air de la voix d'un homme mourant, révélait alors d'étranges pensées qui toutes se levaient et formaient autour de moi une ronde impitoyable. Ces pensées bruissent encore comme le flot des grèves à mon oreille..... Révolté déjà en secret contre cet homme, je me suis révolté contre lui ouvertement ; je lui ai écrit sous l'empire de ce frémissement d'horreur excité en moi par sa confession involontaire. J'ai refusé d'être son agent. Tous mes doutes tombaient devant sa conduite. Je me suis interdit sa faveur et sa maison. Depuis ce temps! hélas ! je n'ai plus songé qu'à une chose, à me faire aimer et pardonner de la seule femme qui pouvait me croire coupable. Présomptueux que j'étais! cette femme se souvient-elle seulement de moi ? sait-elle seulement l'histoire de ma passion insensée, de ma lutte, de mes tortures ? Hélas ! elle me juge incapable de secouer ce terrible joug, elle me croit rivé à tout

jamais à ce lâche bourreau ! Mais alors pourquoi m'avoir appelé, pourquoi me regarder encore ici-même avec ces yeux qui décident de la destinée d'un homme ? Madame, je tombe suppliant à vos genoux... Si vous me croyez l'ami et le confident du duc, faites-moi reconduire où l'on m'a pris ; si vous doutez de moi, ne me forcez point à demeurer devant vous. Hélas ! il n'est que trop vrai, je n'appartiens à vous que d'aujourd'hui. Mais ne me repoussez pas, car je sais tous vos destins !

— Je veux croire à vos paroles, monsieur, dit la reine en lui commandant avec une affectueuse dignité de se relever ; je me souviens d'ailleurs qu'il y a six ans vous avez fait ici de la musique avec moi... Ici... reprit-elle, dans mes temps joyeux... Et elle cachait mal une larme qui coulait de sa paupière gonflée.....

— Oh ! je m'en souviens, continua-t-il à son tour avec une lente tristesse ; je ne touche pas une seule fois un clavecin sans me rappeler aussi ce temps !..... Temps heureux où je n'étais qu'un artiste admis dans un concert de la reine ! Il n'y avait alors autour de nous ni souffle empesté ni volcan : la haine et le mensonge n'avaient pas besoin d'être combattus. Moi pauvre, venant du fond d'un désert, je ne croyais pas alors qu'un jour une reine de France me ferait chercher comme un pâle magicien ! Aujourd'hui un nuage cache l'étoile ; aujourd'hui, reine, plus de musique et de calme ; il faut vous résoudre à écouter des terreurs que votre insoucience traitera peut-être de chimères..... Merci ! oh ! merci ! mon adorable souveraine, vous qui m'avez fait venir, vous éveillez dans mon âme tout un monde de bonheur ! Pourquoi faut-

il que cette entrevue soit sinistre! Pourquoi m'avoir choisi pour votre prophète, madame? Encore quelques mois, ô reine, et tous vos amis parleront autour de vous d'exil et de fuite; encore quelques mois, et votre tige royale sera brisée comme cette frêle fleur que vous balancez entre vos doigts! Votre palais, le savez-vous, madame? est plein d'ennemis; les pamphlets qui vous déchirent se font chez vous; lisez cette lettre, elle vous fera pâlir : cette lettre est de M. de Lauzun! Par quelle fatalité, pendant que les défenseurs naturels de votre couronne vous trahissent, un homme obscur comme moi, rêveur ignoré, misérable, vient-il vous prier de réfléchir? Est-il donc écrit que tous vos serviteurs devront se disperser un jour et fuir loin de vous au moindre péril; que la reine boira sans eux cette coupe empoisonnée? Derrière ce prince qui ose se dire encore votre parent malgré ses crimes, et qui vous reniera sans doute un jour, se cache une redoutable puissance : quand vous n'aurez plus de cour, il en aura une; c'est le peuple! Effroyable cour, madame, et dont le lâche se défie lui-même! N'importe, il la craint, il la nourrit, il la pousse comme autant de flots irrités contre le trône. Vous tenez la lettre de M. de Lauzun; voici d'autres papiers..... car moi aussi je pourrais écrire un jour l'histoire de ces défections honteuses, de ces traîtrises qui avilissent les plus braves. Encore une fois, madame, vous êtes menacée, ces lettres sont le trop fidèle récit de mes craintes. Je vous les adressais comme à une fée invisible; elles n'ont point d'autre but que celui de vous arracher au danger. Reine de France, ce n'est

point un placet que je vous présente, c'est une liste véritable de conjurés, sur laquelle un prince eût voulu écrire mon nom. Pesez-la dans votre prudence et votre sagesse. La calomnie, madame, ne m'a pas épargné plus que vous; la calomnie, qui énerve jusqu'au courage! Le temps est venu enfin où je ne dois plus refouler en mon cœur tout ce que je sais; lisez, madame, lisez; ceci me donne le droit de mourir pour vous, si je n'ai pu vous sauver!

Il s'arrêta, éprouvant lui-même une indéfinissable fierté, car en tenant ces lettres et en les parcourant avec d'avides regards, le visage de Marie-Antoinette avait réfléchi toute son âme. Elle pâlissait et rougissait en même temps devant ces lâchetés inattendues.

— Monsieur, reprit-elle en donnant les lettres à Mme de Lamballe, je n'oublierai pas un si éminent service. Que puis-je faire pour vous? parlez. Puisque le Palais-Royal n'est plus qu'un foyer de crimes et que vous l'avez quitté, je puis vous ouvrir une autre retraite. Mes bienfaits ne sont point de ceux qui font rougir. Parlez; que désirez-vous? Je verrai demain le roi; il saura ce que vous avez fait pour lui.....

— Pour vous, madame..... murmura-t-il d'une voix entrecoupée par les sanglots. Je n'ai point de roi, point de patrie, moi qui suis né loin de votre ciel, moi qui fus bercé dans les maigres bras de la servitude. Je ne suis rien dans la cour, dans l'État! Mais j'ai vu souffrir une femme de cœur, j'ai vu pleurer une reine! Ce n'est que pour elle que je suis venu, pilote effrayé, lui dire les abîmes et les écueils. Maintenant, ô madame! oubliez-moi.

— Vous oublier! Saint-Georges; non, vous n'êtes point de ceux qu'on oublie. Votre voix en ce moment a pour moi la douceur de celle d'un ami; pourquoi faut-il que je ne vous aie pas tendu la main avant le duc d'Orléans? Vous resteriez près de moi, Saint-Georges, et maintenant vous partez!

— Oui, je pars, répondit-il en faisant sur lui-même un prodigieux effort, je pars comblé de douleurs et de regrets. Adieu, noble femme, dont j'aurais pu être le serviteur; adieu, maîtresse souveraine, dont j'ai tant de fois baisé la main dans mes rêves. Un démon jaloux m'a séparé longtemps de votre présence, et vous-même vous avez pu me croire votre ennemi. Adieu, reine; je ne demande rien, et je pars. Qui sait, madame, où nous nous reverrons un jour!. Qu'importe l'avenir? j'aurai réchauffé mon âme aux rayons purs de votre soleil. Qu'importent les jours sereins ou mauvais? je vous aurai toujours contemplé, ange céleste! Vous voulez savoir ce que je désire de vous? Hélas! c'est bien peu, c'est la rose que vous tenez là. Elle est aussi pâle en ce moment-ci que vos lèvres. Oh! donnez-la-moi : je saurai bien, reine, la protéger sur ma poitrine, cette douce et chaste fleur! A elle seule, madame, j'oserai dire ce que je ne pourrais dire sans vous offenser! Encore une fois, je suis un insensé qui ne mérite que l'oubli!

En prononçant cet adieu, sa tête était retombée sur sa poitrine..... Il pleurait alors, et il sanglotait comme un enfant.

La reine en eut pitié; elle lui tendit la rose blan-

che..... Il prit la fleur et baisa la main royale que Marie-Antoinette lui présentait.

Hélas! c'était cette même femme qui devait, quatre ans plus tard, demander pardon au bourreau de lui avoir marché involontairement sur le pied — elle — une reine de France!

Quand le chevalier se fut éloigné et qu'il eut marché longtemps à travers les allées du parc, il se retrouva, comme par un bizarre enchantement, vis-à-vis du grand canal... La lune avait percé les nuages; le chiffre de la reine et le mot tracé par le patin de Saint-Georges étaient déjà effacés sous le souffle d'un vent tiède. Les glaçons avaient fondu leur croûte cristallisée. Versailles s'endormait dans un pacifique sommeil; vous eussiez dit que le grand roi lui-même y reposait dans sa gloire.

Saint-Georges tira la rose de la reine de sa poitrine; il en respira avidement le parfum et la mouilla d'une larme.

Un homme l'arracha à sa rêverie: c'était Platon. Tous deux franchirent les grilles du château royal, où dans quelques mois allait se ruer le peuple.....

XXX.

La rue Boucherat.

> Nous sommes entrés dans le monde comme deux frères; entrons au ciel de front et les mains entrelacées, et non pas l'un devant l'autre.
>
> (SHAKSPEARE, *les Méprises*, acte V, scène dernière.)

Au quatrième étage d'une maison située dans la rue Boucherat, au Marais, sur un obscur palier qui reçoit le jour d'une lucarne, un homme gros et court tient le pied de biche d'une sonnette; on dirait qu'il hésite avant d'entrer.

Sur la porte de ce chétif local est clouée une carte jadis blanche, à demi pourrie par l'humidité; on y lit ce nom : « *Le chevalier de Saint-Georges.* »

La Boëssière (c'était lui) agita timidement la sonnette. Platon vint ouvrir et l'introduisit.

C'était un misérable appartement.

Un papier à fleurs dont la bordure tombait du plafond en plusieurs endroits, un meuble de Bergame usé et sali, une glace sans dorures à la cheminée, un carreau glacial pour tout parquet.

Sur un lit de sangle beaucoup trop court et dont

les pieds de celui qui l'occupait dépassaient le bois, un homme reposait, si toutefois on peut nommer repos les spasmes douloureux qui agitent les moindres fibres d'un malade. Sa tête, d'un brun foncé, se détachait avec vigueur sur un large oreiller blanc; sa bouche restait ouverte, et des gouttes de sueur découlaient de son front pâle. Sous ses lèvres violettes il était facile d'entendre le choc nerveux de ses dents, qui claquaient la fièvre; il passait à plusieurs reprises sa main sur sa tête et sur ses yeux.....

Dans l'espèce d'alcôve sans rideaux où était placé le lit, l'œil distinguait plusieurs lettres attachées avec des épingles au papier de la muraille..... des lettres de femmes sans doute, car l'écriture en était fine et déliée, le papier choisi, et aucune n'avait de signature. Elles commençaient toutes par ces mots : « *Cher Saint-Georges, Saint-Georges adoré, cher ange, cher amour*, » formules variées et reproduites dans le cours de chaque lettre à l'infini.

Deux fleurets entrecroisés, retenus par un vieux nœud de soie blanche, avaient l'air de protéger contre toute attaque cette tapisserie improvisée. Auprès de la cheminée il y avait un cadre fort simple en bois de sapin : c'était le portrait au bistre du chevalier[1]; il était signé *Carle Vernet*.

Plusieurs de ces esquisses au crayon que les peintres nomment *pochades*, avec trop de modestie,

[1] Plusieurs maîtres d'armes, entre autres MM. Grisier et Coulon, possèdent encore à cette heure le portrait de Saint-Georges. Celui de M. Grisier, que nous avons vu dans la salle, le représente en habit rouge et en poudre; il tient un gros

étaient aussi accrochées à la tenture; elles représentaient divers traits d'adresse de Saint-Georges : ici on le voyait sauter à travers les portières entr'ouvertes d'un carrosse lancé au trot; plus loin il tuait de chaque main plusieurs hirondelles au vol.

Mais la plus inouïe, la plus drolatique de toutes ces illustrations était évidemment son *duel à l'écumoire.*

Dans ce croquis historique, attribué à Carmontel, le chevalier, en petite veste du matin, croisait le fer contre un farouche maître d'hôtel du prince de Conti, qui, fatigué de ses reproches culinaires sur un plat présenté à la table de l'Ile-Adam, l'avait appelé *Mauricaud* et s'était jeté sur lui dans les cuisines en tirant l'épée contre un si terrible adversaire. Réduit à se défendre, Saint-Georges n'avait rencontré pour toute arme qu'une écumoire. Avec cette épée d'un nou-

gant et un fleuret. La notice qui est jointe au portrait le recommande aux véritables amateurs.

(*Note de la 1re édition.*)

C'est ce portrait qui figure en tête de notre premier volume. Nous le devons à l'obligeance de M. Grisier.

Il existe aussi une gravure qui représente la chevalière d'Éon faisant des armes contre Saint-Georges; elle est assez répandue et a pour titre : *The assaut, or Fencing Match, which took place at Carlton-House, on the* 9th *of april* 1787, *betwen Mademoiselle la Chevalière d'Éon de Beaumont and Monsieur de Saint-George.* — Mlle ou plutôt M. d'Éon, habillé d'une robe noire laissant le bras libre depuis la saignée, portant d'assez laides cornettes et la croix de Saint-Louis sur sa poitrine, y croise le fer contre Saint-Georges, en simple gilet de peau et en culotte. Au nombre des spectateurs on remarque le prince de Galles, depuis Georges IV.

(*Note de la 2e édition.*)

veau genre, il n'en avait pas moins paré tous les coups et désarmé son adversaire.

Le héros de tant de miraculeuses aventures était alors bien changé !

En ce moment il porta les yeux sur La Boëssière, et des larmes coulèrent de son visage défait.

— Quoi ! c'est vous, dit-il, mon digne professeur ! Vous venez visiter votre pauvre élève !

— Je viens vous demander, Saint-Georges, quel est votre médecin..... Voilà une fiole de rhum de la Jamaïque qui ne devrait pas se trouver sur ce guéridon..... Depuis quand guérit-on la fièvre avec le rhum ?

— Depuis que les médecins, La Boëssière, sont assez stupides pour ne voir jamais que les maux du corps, dit-il en attachant sur le maître d'armes de sombres regards. Est-ce que je puis mourir, moi ? Suis-je donc si faible ? voyez !

Il écarta les plis de sa couverture, et il laissa voir à La Boëssière un torse d'Hercule. Sa respiration était devenue plus tranquille.....

— C'est donc de la tête que vous souffrez ? Que voulez-vous, mon pauvre Saint-Georges, les temps sont durs ; il faut être philosophe !..... Tenez, moi qui vous parle, devant tout ce qu'il leur plaît de faire et d'inventer j'ai pris un grand parti : j'ai fermé momentanément ma salle d'armes. Je compose des chansons contre les états généraux pour me distraire ; c'est toujours ça.....

— Et les nouvelles ?

— Mauvaises ; ne m'en parlez pas. Cependant je

vous apporte le *Journal général* de la cour et de la ville; vous y verrez la *nouvelle dénonciatiom d'un horrible complot formé contre les villes de Paris et de Versailles.*

— Et la reine?

— La reine? Elle est allée à l'assemblée avec le roi... Vous lirez les détails dans le *Journal général ;* je l'ai acheté cinq sous chez le limonadier Josserand, au Palais-Royal.....

— Dites-moi un peu les gens à la mode..... Est-il vrai que Garat ait chanté dimanche rue de Cléry, à la *Société des Amateurs?*

— Il a mal chanté; sa cravate l'engonçait trop..... Il y a eu banquet, et Chabanon a fait de jolis vers où vous êtes cité avec honneur.....

— Voyons, donnez-les-moi..... cela fera passer ma médecine. Que c'est bien à vous de m'être venu visiter!

— Écoutez donc! je ne suis pas ingrat, moi; je n'ai point oublié ce que je vous dois..... C'est grâce à vous que j'ai amassé une petite fortune. Vous êtes mon premier, mon meilleur, mon seul élève! Aussi nous partagerons, n'est-ce pas? Voici un rouleau que je vous apporte; cela paiera toujours les gages de Platon, qui vous soigne et qui aurait lui-même besoin d'être soigné, car il se fait vieux, ce cher Platon, reprit La Boëssière en examinant l'ancien gérant de la Rose.

— N'est-ce pas le tambour que j'entends? dit Saint-Georges. Ouvre la fenêtre, Platon.

— Ce n'est rien, monsieur le chevalier. Des imbé-

ciles qui s'égosillent à crier les nouvelles des districts, dit Platon avec un singulier mépris.

— Oui; mais l'air est doux, il apaise le feu de ma poitrine..... Mes douleurs sont moins aiguës quand je vois entrer dans ma chambre un peu de soleil. Restez près de moi, mon digne maître; vous êtes toute ma famille..... Depuis que ma mère n'est plus, c'est vous, c'est vous seul qui m'avez ouvert les bras!

A ce cruel retour sur son isolement, il se mit à fondre en larmes. Il prit les deux mains de La Boëssière dans les siennes, et les serrant avec force, il lui dit :

— Concevez-vous ce chagrin cruel, mon ami? mourir seul, mourir sans famille! arriver au dernier jour sans qu'un des vôtres vous pleure? Oh! quelle agonie douloureuse sera la mienne, moi qui sais tant de secrets après Dieu, moi qui compte du doigt en ce moment-ci les absens!

— De quels absens voulez-vous parler, Saint-Georges?

— Oh! je me comprends, poursuivit-il avec un amer sourire.....

Et sa tête pesante retomba sur sa poitrine; il examina plusieurs objets épars sur le guéridon.

— Voici la bague d'une morte, reprit-il avec un accent de mélancolie rêveuse. Elle est morte d'hier au couvent de l'Assomption.

Et il baisa la bague pieusement du bout de ses lèvres. Une brise molle entrait dans la chambre; elle fit voltiger les lettres pendues au mur avec un léger frémissement : on eût dit qu'elles allaient s'entre-parler.

— Silence! fit-il en se retournant vers elles, vous n'êtes que des profanes et des menteuses; vos phrases sont effilées comme le dard du serpent. Silence; vous m'avez trompé!

Il enferma la bague d'Agathe dans un coffret de velours placé près du lit; elle eût coulé de son doigt tant sa main était devenue osseuse et maigre.....

— Illusion et mensonge que tout amour! reprit-il. Elles me laisseront abandonné à la dernière heure celles qui m'ont vu autrefois jeune et beau. Que suis-je à leurs yeux, si ce n'est un ruban fané? Je n'emporterai donc qu'un seul sourire dans la tombe, celui de cette femme souveraine dont j'entends encore le noble pas, dont la figure se balance sur moi comme un rayon!..... Où sont les joyeux amis, les coureurs d'assauts, d'opéras et de soupers? Où sont les blanches mains que je pressais, les fiers spadassins prompts à me céder le pas? Hélas! pendant que je rugis seul dans la détresse comme un lion épuisé, mon nom court peut-être sur l'aile de la calomnie à l'armée ou à la cour; un misérable m'insulte, et je ne puis m'en venger! Encore une fois, La Boëssière, dites-moi que cet homme est mort ou que vous tuerez cet homme!..... Quand je ne souffre pas, voyez-vous, j'oublie de Vannes; mais quand la douleur m'éveille, comme en cet instant, oh! je voudrais le tuer, je voudrais!.....

Il s'interrompit lui-même alors dans cette menace, car la porte de son appartement s'ouvrit. Un homme encore jeune, portant l'uniforme de colonel aux chevau-légers, entra, pâle, effaré..... Il écouta d'abord

à la porte pour voir s'il n'était pas poursuivi sur l'escalier; puis se précipitant tout d'un coup entre les bras de Saint-Georges, il l'embrassa quelque temps dans une muette étreinte..... Ses vêtemens poudreux indiquaient assez qu'il venait de faire une longue route; l'altération de ses traits était sensible.

— Mon frère! s'écria-t-il en pressant de nouveau contre son cœur le chevalier; mon frère! je suis Maurice; ne me reconnais-tu pas?

Saint-Georges s'était levé à demi sur son séant; il regardait cet homme avec une incroyable fixité. La contraction instantanée de ses traits était devenue presque effrayante..... Maurice en eut peur rien qu'à voir le blanc de ses yeux ouverts et renversés dans leur orbite.

— Mon frère, reprit-il, vous voyez en moi un homme qui vient d'accomplir une promesse sacrée... une promesse faite à un vieillard dont nous devons tous deux porter le deuil!..... M. de Boullogne m'a fait appeler hier à son lit de mort; il m'a tout dit..... Je sais votre héroïque générosité, votre abnégation, vos souffrances silencieuses. J'ai juré à mon père mourant d'obtenir de vous un double pardon, le sien d'abord, puis le mien. Me le refuserez-vous? Je viens à vous, Saint-Georges, comme un accusé qui tremble devant son juge. D'hier seulement, d'hier je sais que vous êtes mon frère! Ne me repoussez pas; oh! donnez-moi votre main!

— Ma main? répondit-il avec ce rire désordonné et mêlé de larmes que donne la fièvre; ma main, monsieur le marquis de Langey! Vous voulez ma

main? Elle est noire, marquis; vous n'y pensez pas!

— Cette main, Saint-Georges, elle aurait pu se lever sur moi redoutable et menaçante ; elle ne l'a point fait; elle est retombée sur la garde de son épée..... Mais rassure-toi, mon frère; j'étais digne de vivre; va, tu n'as point épargné un lâche! On ne t'insultera plus sourdement, vois-tu; on ne ternira plus, à ton insu même, ton noble courage. Moi aussi, Saint-Georges, j'ai une épée; tiens, regarde..... elle a du sang!

Et le marquis avait en effet tiré son épée hors du fourreau : la pointe en était colorée d'un rouge violet; il était lui-même blessé à la main en deux endroits.

— Du sang! s'écria Saint-Georges, que cette vue fit bondir sur son séant. Quel est ce sang, Maurice, et contre qui venez-vous de tirer l'épée?

— Contre un homme, Saint-Georges, qui n'avait pas craint de calomnier mon frère, contre un homme dont j'eusse voulu traîner le corps pieds et poings liés jusqu'à votre lit, contre M. de Vannes, que je viens de tuer, entendez-vous?

— Que tu viens de tuer! s'écria-t-il en faisant un effort pour s'élancer hors du lit. Oh! répète-moi que tu l'as tué, et viens m'embrasser après..... Maurice, tu es bien mon frère!

Cette rayonnante fierté que donne la joie, Saint-Georges l'éprouvait en cet instant; d'abondantes larmes couvraient ses joues. Il touchait les mains et l'uniforme de Maurice; il l'attirait vers lui et le pres-

sait comme un lutteur glorieux contre sa poitrine ; il le montrait du geste à La Boëssière et à Platon.

— Tu n'as qu'une écorchure à ce doigt, dit-il en visitant l'une des mains du marquis ; mais tu l'as tué, tu l'as tué en bonne et loyale défense ! Encore une fois, raconte-moi ce duel ; dis-moi, Maurice, comment tu as pu quitter ton régiment, et pourquoi tu collais encore en entrant ton oreille contre ma porte comme si tu eusses craint que l'on ne vînt te saisir ici ?.....

— L'affaire est bien simple, répondit Maurice. J'ai quitté mon régiment parce que mon régiment lui-même me quittait. Mes soldats se sont soulevés ; mes soldats, soudoyés tous par ce misérable agent du duc, par cet odieux de Vannes ! Oui, l'or de son maître a porté coup ; oui, la rébellion a levé la tête et déchiré mon drapeau..... Cette épée, Saint-Georges, cette épée rougie du sang d'un traître, elle est désormais inutile, elle ne peut rien pour le service du roi ! Cette épée, je vais la briser, car d'aujourd'hui je ne veux plus commander à des parjures !..... Depuis quelque temps d'ailleurs, poursuivit lentement Maurice, la mort a tout fauché autour de moi : ma mère d'abord, ma mère, dont la fin est encore pour moi une sombre et sanglante énigme ; ma mère, joyeuse la veille et que l'on a trouvée devant un fourneau d'alchimie, empoisonnée, avec un flacon entre ses mains ! Pour ce vieillard, notre père à tous deux, je viens hier de lui fermer moi-même les yeux. Je l'ai vu, moi qui te parle, s'éteindre dans les larmes et les regrets, car il déplorait amèrement son injus-

tice; il t'appelait, il invoquait le nom de ta mère mêlé à celui de Dieu! J'espérais, Saint-Georges, que tu resterais seul pour me soutenir, et voilà maintenant que je te retrouve dans la fièvre et dans le besoin..... Heureusement, ami, que je suis riche! Viens, partons, suis-moi; retournons tous deux à Saint-Domingue! C'est là que s'est écoulée notre première enfance, Saint-Georges; c'est là que nous devons mourir, nos deux mains entrelacées. Depuis hier, ami, j'ai vu deux hommes finir, l'un sous mon épée, l'autre sous la main de Dieu. Mais tout n'est point dit: d'autres spectacles et d'autres morts nous attendent. Ne vois-tu pas, frère, tout le monde courir à sa ruine; autour de nous n'entends-tu pas la terre qui tressaille sous nos pas? Oh! viens à Saint-Domingue, et laisse derrière toi le fléau; viens à Saint-Domingue, où désormais tu vas rentrer libre, où, si tu le veux, tu seras maître! Qui pourrait, réponds, valoir pour nous les voiles du Cap gonflées par le vent, la mer des Antilles radieuse sous un beau ciel, les mornes altiers où vit l'aigle? Déjà plusieurs de ces hommes qui nous entourent émigrent au loin. Allons retrouver, nous aussi, la patrie absente, les beaux sites et les beaux jours. Allons, veux-tu venir? Partous demain, cette nuit.....

— Cette nuit, Maurice, sera peut-être pour moi la dernière. M'aurais-tu reconnu? dis-moi, suis-je autre chose qu'un fantôme? N'importe, mon frère, pars, oh! pars vite pour ne pas me voir mourir. Détache ce portrait de ma cheminée; tu le donneras à ceux qui se souviennent de moi là-bas, oui, là-bas..... à

Saint-Domingue! où peut-être il y a encore ce qu'il n'y a déjà plus ici, de la paix et du bonheur!.....

— Ainsi tu refuses de m'accompagner; tu crains de succomber dans ce voyage?

— Mes jours sont comptés. Je quitterai la vie sans regret, puisque j'ai serré mon frère entre mes bras!

— Ah! jamais, jamais je ne me séparerai de toi! s'écria Maurice avec un accent d'angoisse. Je ne te laisserai pas seul exposé ainsi à la maladie, à la misère!

— Il faut que tu partes, Maurice; il faut que tu ailles régler à Saint-Domingue des affaires indispensables. Tu me trouveras guéri et fort à ton retour, reprit-il avec un sourire où perçait une cruelle amertume.

— Voici une copie du testament de notre père, reprit Maurice de Langey en baissant la voix; tu verras où l'a amené son repentir, sa sollicitude pour toi. Il te donne en partage avec moi le domaine de la Rose.

— La Rose! s'écria Saint-Georges en jetant sa main fiévreuse vers le papier que Maurice lui présentait, la Rose! où nous avons été élevés. Quoi! la Rose! la Rose! à moi!.....

— A nous deux, murmura tout bas Maurice.

— Oh! c'est impossible! continua Saint-Georges en priant La Boëssière de lui lire le testament, car sa vue était trop faible et les sanglots suffoquaient alors son frère.

— La Rose, reprit le maître d'armes après avoir lu l'écrit. Le testateur exige seulement que Joseph Platon en devienne l'intendant immédiat.

— Intendant! s'écria Platon, intendant comme M. de Lassis!

— Place à laquelle sont attachés les émolumens de dix mille livres, continua La Boëssière, qui referma le papier.

— Tu vois, Platon, dit Saint-Georges, qu'il ne faut jamais désespérer.

— Il était le serviteur de M. de Boullogne, reprit Maurice, il restera le nôtre; il partira avec nous.

— Avec vous deux, répondit Platon en essuyant une grosse larme qui roula sur son gilet, avec vous deux! Avez-vous cru, monsieur le marquis, que je pusse quitter mon maître? Voyez où il en est, monsieur le marquis, continua-t-il plus bas en l'attirant vers le marbre de la cheminée, sur lequel reposait l'ordonnance du médecin.

Cette ordonnance fit courir le frisson dans les veines de Maurice. Elle n'accusait que trop l'intensité de la maladie et l'impuissance de la médecine à la combattre. Platon s'était jeté à genoux auprès du lit de Saint-Georges; il le suppliait de ne pas le bannir; il lui répétait: « Je resterai. » Le pauvre homme était attelé depuis si longtemps à la vie du chevalier, il en avait traversé avec tant de fidélité ses phases diverses qu'il avait contracté pour Saint-Georges une sorte d'attachement superstitieux. Il lui semblait impossible qu'il ne mourût pas le jour où mourrait son maître.

— Mon pauvre Platon, reprit le chevalier, je veux que tu partes, quelque chagrin et quelque vide que me doive causer ta perte. Mais puisque tu as fait la

sottise de reprendre ta femme et deux enfans, il faut bien les faire vivre, mon ami..... Je vais mieux d'ailleurs, bien mieux..... J'irai, oui, j'irai, j'espère, vous rejoindre..... Habille-moi, rase-moi..... Quand je te dis que j'irai!..... La reine va ce soir à l'Opéra..... Donne-moi mon habit vert..... Bien..... Présente-moi la glace... Je veux me voir, je veux me lever..... Ne me retiens pas.....

Il se leva, mais pour retomber bientôt sur le lit..... Il tenait entre ses doigts la rose que la reine lui avait donnée.

— Pauvre rose! dit-il, déjà flétrie! Ce sera la dernière qu'elle cueillera à Trianon!

En ce moment la voix aigre d'un crieur public monta jusqu'à la fenêtre :

« *Ce qui est arrivé hier à M. Lenoir, ancien lieutenant de police.*

» *Les nouvelles de la Martinique et de la Guadeloupe, pour deux sous.*

» *La séance de l'assemblée nationale.*

» *Arrivée du chevalier de Saint-Georges à la Martinique avec quinze mille fusils, et mauvaise issue de son projet*[1]. »

— Mensonge et calomnie! s'écria le chevalier; mensonge et calomnie! dit-il encore une fois en étreignant la main de Maurice. Voilà les infamies de la grande Babylone! Me flétrir, me perdre, pendant que j'agonise ici! Oh! comme il se venge... le duc!...

Il s'arracha du lit, l'œil enflammé de rage, et cou-

[1] Numéro du samedi 6 décembre 1789.

rut à la fenêtre, traînant ses pieds nus sur le carreau. Le crieur était parti.

— Par pitié, mon frère, dit le marquis, calme-toi. Mon Dieu! qu'il me tarde de te savoir hors d'ici! Te quitter en ce moment me semble un crime... .

— Encore une fois, Maurice, tu dois partir avec ce fidèle serviteur. Ne viens-tu pas d'entendre le coup de tonnerre qui vient d'éclater là-bas? En ce moment peut-être il y a deux mondes qui croulent, deux mondes, l'ancien et le nouveau. Marquis de Langey, partez; vous arriverez peut-être encore à temps pour sauver le domaine que M. de Boullogne vous a laissé. De grâce, hâtez-vous. Il y a là-bas, au cimetière de Saint-Marc, des dépouilles mortelles qui vous sont chéres!..... Baisez ce sol en entrant, baisez-le, Maurice, car l'épée de l'ange du mal va bientôt l'entr'ouvrir et en disperser les cendres au vent! Partez; il me reste encore ici un ami près de mon chevet, c'est ce digne maître, qui m'a offert un asile dans sa maison et qui vous remplacera!

Il avait posé sa main sur celle de La Boëssière. Les pleurs empêchaient seuls le maître d'armes de répondre..... Les diverses émotions de cette scène avaient achevé de briser Saint-Georges..... Un morne silence succédait à ses paroles.

En ce moment une des épées, mal accrochée sans doute, se détacha de la tapisserie et tomba. La Boëssière la renoua avec respect et revint se placer près du lit où les yeux du malade s'étaient fermés. — Il mâchait encore entre ses dents une des feuilles de la petite rose blanche.....

— Il dort, dit Maurice. Promettez-moi de le faire transporter chez vous cette nuit, monsieur La Boëssière?

— Et de veiller sur lui comme sur mon fils, ajouta le maître d'armes, oppressé par sa douleur; je vous le promets.

Maurice contempla Saint-Georges quelques minutes : il dormait d'un sommeil calme; la noble expression de sa figure amaigrie lui donnait l'air d'un martyr..... Le marquis lui baisa la main avec amour, et se mettant à genoux, il pria quelques secondes à côté du lit. Quand sa prière fut finie, le violon de Saint-Georges, un Stradivarius, posé sur la cheminée, rendit un soupir.

— Sortons, dit le marquis en faisant un effort sur lui-même. Il partit avec Platon, qui pleurait.

Épilogue.

1791.

Allons, il paraît que les Français prendront leur café au caramel.

(Williams Pitt, *alors ministre d'Angleterre.*)
Histoire de la guerre civile en France, par l'auteur du *Règne de Louis XVI*, t. 1er, p. 275.

Le dix-huitième siècle était jugé : chaque pièce de son armure croulait; on allait voir le squelette. La ruine imminente des colonies se chargeait assez de prouver aux incrédules l'imbécillité des niveleurs et le danger des sophistes. La question de la traite déférée par Pitt au parlement d'Angleterre n'était qu'un piége adroit que ce ministre avait présenté pour nous faire tomber dans ses filets en couvrant d'un masque de philanthrope les plans du cabinet britannique. Il avait fait même ajourner la question à plusieurs années afin de donner le temps à l'affaire des noirs de mûrir, c'est-à-dire de se faire elle-même *révolution*. A Paris, la traite avait été discutée à peu près de la même manière que la querelle pour la musique de Piccini et de Gluck, c'est-à-dire que les disputeurs n'étaient ni musiciens ni politiques. En attendant qu'ils fussent d'accord, la révolte, l'incendie, le pillage

s'étaient emparés de la Martinique et de la Guadeloupe et n'avaient pas tardé à se communiquer à Saint-Domingue.

La plus belle de nos colonies tendait la gorge au couteau. Partout l'effervescence, les déclamations, les massacres. Le contre-coup de la révolution de France se faisait sentir aux îles : après les encyclopédistes, les tueurs; après Voltaire et Franklin, Jean François et Biassou. La philosophie nègre prêchait son code à sa manière. Les nobles de Saint-Domingue avaient émigré comme les nobles de Paris : il fallait s'emparer à Saint-Domingue des domaines dont le maître était absent, comme on allait écrire à Paris *biens de la nation* sur le toit des fugitifs et des proscrits.

Comparé au peuple de Paris, le peuple noir fut-il plus atroce? nous ne le croyons pas, car ce peuple avait moins lu.

Comme à Paris, ce n'était pas encore le temps de Robespierre ; ce n'était pas non plus encore, à Saint-Domingue, le temps de Toussaint Breda [1]. Les généraux nègres ne portaient pas encore l'uniforme à galons d'or ; les femmes de la colonie ne brodaient pas encore des chemises de batiste à Toussaint [2] et n'entretenaient pas avec lui de galantes correspondances. Le nègre Dessalines n'avait pas encore de salons et ne portait pas sur sa tête poudrée un peigne en diamans sorti des ateliers de l'Empereur [3]

[1] Toussaint l'Ouverture.
[2] *Mémoires d'un naturaliste*, tome 3, p. 251.
[3] Fameux joaillier de Paris.

et qui eût fait à lui seul la fortune d'un homme. Les tueurs noirs d'Haïti n'avaient point encore de ceinture magnifiquement frangée ; ils ne montaient pas, comme Toussaint, un cheval accablé sous le poids d'un harnois d'or massif ; ils n'avaient ni musiciens ni état-major.

Non, en vérité, non, ils étaient plus rustiques dans leur équipage de révoltés. Jean François lui-même n'était pas encore élevé au rang de grand d'Espagne, et Biassou ne se disait pas généralissime des pays conquis.

Cependant diverses parties de Saint-Domingue étaient devenues la proie des flammes. Des hommes de couleur et surtout des Espagnols s'étaient fait les agens de la révolte.

. . . .

Une nuit du mois d'août 1791, un homme au front basané, vêtu d'une simple veste de nankin et qui par une singulière manie de décorum portait l'ordre de Saint-Jacques attaché à son caleçon, descendit de cheval à une portée de fusil de la Rose, cette ancienne habitation de M. de Boullogne, dont il ne restait plus alors que quelques pans chétifs de murailles. Il attacha sa monture aux branches d'un tamarin et se mit à considérer cette ruine.....

Au milieu de bois de cèdre rompus, de chapiteaux d'acajou, de ferrailles, de plomb et de décombres de toute sorte, les galeries extérieures de la grande case gisaient à terre, fracturées à grands coups de hache et déjà envahies par une foule de plantes hâtives. L'or des balustres avait disparu ; mais à la lueur

verdâtre de la lune, il était facile de reconnaître l'action de la fonte : les noirs avaient trafiqué déjà de ces opulens débris de la Rose. Le délabrement était complet..... Au sein de quelques fourrés lointains scintillaient çà et là de vives lumières qui faisaient reluire le mousquet des sentinelles chargées de veiller sur cette portion de la plaine. L'empreinte meurtrière du pillage était inhérente à ce domaine autrefois si beau, maintenant jonché de ronces et laissant voir le ciel à travers mille fissures.

Le personnage dont nous avons parlé examinait les moindres détails de cette dévastation profonde avec un minutieux intérêt.....

Et l'on eût dit vraiment qu'il ne pouvait s'arracher à ce tableau, car de temps à autre un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres.

Il tira bientôt de la sacoche suspendue à son cheval plusieurs paquets de lettres cachetées que venait de lui remettre un nègre du Cap ; il en brisa les scels avec une anxiété visible, comme si ces nouvelles eussent été pour lui d'un grand prix.

En refermant une large missive timbrée de France et marquée d'un cachet de cire noire, il soupira.

— Je ne l'attendrai plus ici!..... murmura-t-il. Et il essuya une larme sur sa joue brune.....

Il regarda bientôt du coté de l'Ouest; quelques clameurs sourdes partaient de cette direction. L'homme écouta et ne tarda pas à se voir rejoint par une foule de noirs, accoutrés grotesquement pour la plupart ; ils brandissaient des torches et des coutelas entre leurs mains.

Celui qui précédait leur bataillon était un nègre assez vieux, obèse, agrafé dans un uniforme étroit (celui de général français) et montant un cheval blanc richement caparaçonné. Sur les épaules grêles de ce chef improvisé dansait une paire énorme d'épaulettes ; la poignée de son sabre était ornée de pierreries. Deux mulâtres l'accompagnaient, comme aides de camp sans doute, car ils se tenaient fidèlement près de son cheval et faisaient partie de son poudreux état-major.

Du plus loin qu'il les aperçut, l'homme ôta son chapeau et éleva son mouchoir vers eux en signe de ralliement.

Puis après avoir sifflé trois fois et rassemblé à ce signal quelques compagnons qui s'élancèrent des fourrés, il se trouva en présence du général.

— C'est un renfort que je t'amène, *senor*, dit celui-ci en montrant sa troupe.

— Je le sais, répondit l'homme.

— Grâces soit rendues au *comte de Marmelade!* Veut-il que ce soit lui ou moi qui harangue ces dignes gens ?

— Comme il y a ici des héros de tous les pays, reprit gravement le *comte de Marmelade*, et comme vous possédez plusieurs langues, j'aime mieux que ce soit vous !

— *Santa Maria purissima!* je m'en acquitterai aussi bien qu'un autre, général! mais ne descendez-vous pas de cheval pour vous concerter quelques minutes avec votre ami? Nous sommes ici dans un charmant endroit pour une halte ; ici, moi qui vous parle j'ai vu près de

mille esclaves le front courbé sur ce sol pour le produit du maître..... Ces quatre pans de mur que vous regardez là, c'est ou plutôt ce fut la Rose !

— La Rose ! as-tu dit ? mais en est-tu bien sûr ?... je n'aperçois là que des décombres !.....

Et malgré lui sans doute le général noir se prit à rêver..... Un soupir mal étouffé s'échappa de sa poitrine. On eût dit qu'il connaissait ces lieux aussi bien que l'homme ; il prononçait des noms qui leur avaient appartenu.

Tout d'un coup la rage eut l'air de reprendre le dessus sur cette émotion de quelques minutes ; il montra le poing à ces ruines inoffensives, et tirant son grand sabre hors du fourreau, il en frappa le sol en prononçant ce seul mot :

— Vengeance !

En même temps il venait de remonter à cheval, et il échangeait avec l'homme quelques paroles rapides.....

La prédiction du vaudou se trouvait accomplie à l'égard de Zaö, car ce général noir, ce *comte de Marmelade*, c'était lui ! Il portait une magnifique brochette de décorations et commandait à près de quatre cents hommes.

— Parlez-leur, *senor*, dit Zaö à son nouvel acolyte.

— Compagnons ! cria l'homme, c'est moi qui cette nuit ai reçu l'ordre du comte de Marmelade de vous diriger..... Vous devez tirer vengeance des habitans de Saint-Marc, qui osent vous refuser du pain et des vivres. Vous connaissez l'ancienne prison de

cette ville, c'est un château fort dans lequel plusieurs colons se sont retranchés ; mais, pour la plupart, ce sont de pâles vieillards tremblant pour leurs femmes et pour leurs filles ; ils ne sauraient lutter contre un plan d'attaque bien établi. Je sais, à n'en pas douter, que plusieurs d'entre eux ont des trésors, des diamans qu'ils veulent aller de là enfouir au Morne-Rouge. C'est à nous, braves noirs, à nous emparer de l'or de ces despotes, qui ont assez longtemps fatigué le pays de leurs vexations et de leurs usures. Ne vous souvenez-vous plus que l'Espagne et la France ont obtenu dans le temps qu'on comblât les mines de l'île, et souffrirez-vous que ces hommes jettent au Morne-Rouge de tels trésors ? Non, mille fois non, et pendant que la nuit s'étend sur la ville faisons prisonnier Blanchelande, puisque cette nuit le gouverneur Blanchelande couche à Saint-Marc !

A ce discours, auquel la pantomime emphatique de l'orateur donnait un irrésistible ascendant, tous les noirs levèrent leurs sabres, et jaloux de conquérir quelques-unes de ces vaines décorations dont les affublaient les Espagnols, ils ne tardèrent pas à prendre le chemin de la ville.

Quand ils arrivèrent, ils avaient éteint leurs torches; mais la vedette du fort les aperçut, et elle tira un coup de fusil.

Ce fut le signal de la lutte : les dragons et les noirs en vinrent aux mains. La prison de Saint-Marc se vit en un instant cernée et incendiée ; les malheureux qui en sortaient, échappés aux flammes, qui noircissaient tout autour d'elles, étaient sur-le-champ

égorgés. L'homme courait partout, comme s'il eût déjà connu la prison ; il bravait les tourbillons de fumée qui le suffoquaient. Après avoir escaladé la muraille du château avec sa ceinture, et le poignard à la main, il entra dans la chambre de ces hommes réveillés tous en sursaut. Escorté de sa troupe, il ne trouva guère qu'une faible résistance. Arrivé à la porte d'une petite chambre, le pied lui manqua, et il tomba tout d'un coup dans un puits construit en forme d'*oubliette* dont le plancher fléchit sous son poids.

— *Ajuto* ! *Ajuto* ! cria-t-il d'une voix lamentable en se voyant accroché miraculeusement par son habit à un large crampon de fer qui le retint suspendu.....

Une main inconnue lui jetta une ceinture, et le malheureux remonta à la margelle avec l'adresse d'un chacal.

— *Muerte* ! cria-t-il en reconnaissant un uniforme d'officier français ; je suis perdu ! Mes armes ont roulé au fond de ce gouffre de pierre.....

Et présageant sans doute que son ennemi allait le tuer dès qu'il reconnaîtrait son erreur, il l'étreignit lui-même dans ses bras robustes avec une force surhumaine. Mais celui qu'il attaquait eut le bonheur de se dégager, et tirant son épée, il lui en perça le cœur.....

L'homme roula à terre avec le bruit d'un taureau. Il allait murmurer une imprécation contre l'officier quand il vit arriver un valet, une lanterne à la main et les cheveux en désordre, courir au prisonnier pâle d'inquiétude en s'écriant :

— M. de Langey !

Les yeux de l'homme s'enflammèrent une dernière fois d'un feu sombre.....

— Langey ? murmura-t-il, vous avez dit M. de Langey ?

Joseph Platon approcha sa lanterne du front du mourant, il était livide, et Maurice lui-même ne l'envisageait qu'avec frayeur.

— Le ciel est juste, Maurice..... Tio-Blas ne devait mourir que de votre main..... à deux pas du lieu où repose encore celui qu'il a tué..... le fils a vengé le père !

— Que veut dire cet homme ? demanda le marquis à Platon. Mon père n'est-il pas mort victime d'un duel, et non d'un assassinat ?.....

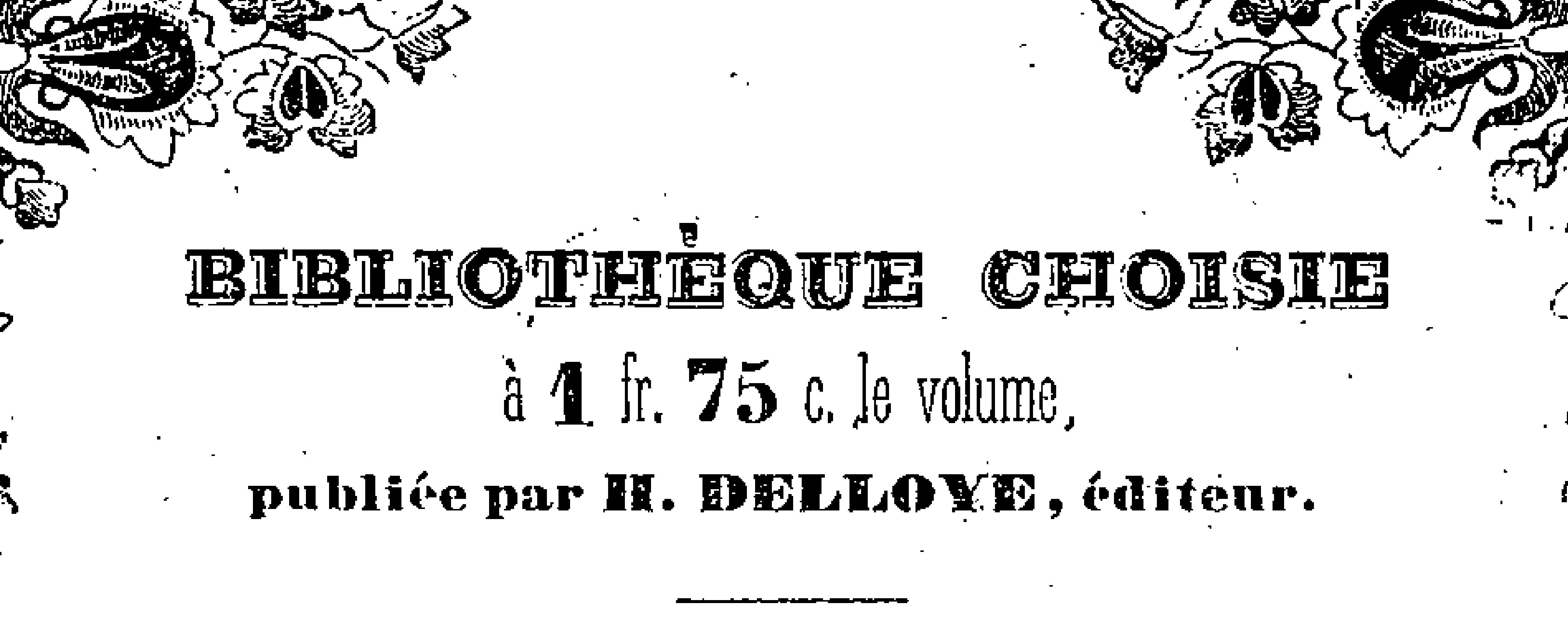
— Un seul homme au monde, reprit l'Espagnol, en tirant de sa veste avec d'incroyables efforts une lettre scellée de noir..... — un seul homme pouvait vous dire ce secret de sang. Maurice, il ne l'a point fait..... il ne le fera point..... il est mort.....

— Mort ! et de qui voulez-vous parler ? dit Maurice avec angoisse.

— Du chevalier de Saint-Georges ! lisez.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

à 1 fr. 75 c. le volume,

publiée par H. DELLOYE, éditeur.

OUVRAGES SOUS PRESSE :

MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMON, édition nouvelle entièrement conforme au manuscrit autographe. 40 vol., dont 2 de tables, avec 38 portraits gravés sur acier. . . . . 70 »

LES HISTORIETTES DE TALLEMANT DES RÉAUX, édition entièrement revue d'après les manuscrits autographes, avec une Notice littéraire et biographique, par M. MONMERQUÉ. 10 vol ornés de 10 portraits gravés sur acier. 17 50

SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de notes. 9 vol. avec 9 portraits gravés sur acier. 15 75

MÉMORIAL DE Ste-HÉLÈNE, par le comte de LAS CASES, nouv. édit., rev. par l'Auteur. 9 vol., 9 gr. 15 75

LETTRES SUR LE NORD, voyage en Danemark, Suède, Norvége, Laponie, Spitzberg, par X. MARMIER. 2 vol., ornés de 2 vig. gr. sur acier. 3 50

POESIES DE J. REBOUL de Nîmes, nouvelle édition, avec Notice. 1 vol., avec 1 portrait gravé sur acier 1 75

L'AME EXILÉE, par ANNA MARIE. 1 vol. avec une vignette gravée sur acier. 1 75

LE MACON, par MICHEL MASSON et RAYMOND BRUCKER; nouvelle édition avec Notice. 2 vol., avec 2 vignettes gravées sur acier. 3 50

SOUS LES TILLEULS, par A. KARR; nouvelle édition, avec une Notice littéraire et biographique. 2 vol. avec 2 vignettes gravées sur acier. 3 50

TABLE DES CHAPITRES.